



*Vie de Michel
Charles Malbeste*

Z. F.

Fr 9073.21



HARVARD

COLLEGE

LIBRARY



FROM THE LIBRARY OF

COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE



PURCHASED APRIL, 1927

VIE
DE
MICHEL-CHARLES
MALBESTE,

CHANOINE HONORAIRE DE PARIS,
ANCIEN, CURÉ DE SAINTE-ÉLISABETH,

PAR M. L'ABBÉ Z. F.,
du Clergé de cette Paroisse.



PARIS.
DEBÉCOURT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

—
1845

VIE
DE
MICHEL-CHARLES
MALBESTE.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
Place Sorbonne, 2.



THE HISTORY OF
THE
CITY OF
NEW-YORK
FROM
THE
FIRST
SETTLEMENT
TO
THE
PRESENT
TIME
BY
J. M. SMITH
OF
THE
NEW-YORK
HISTORICAL SOCIETY
AND
OF
THE
NEW-YORK
PUBLIC LIBRARY



VIE
DE
MICHEL-CHARLES
MALBESTE,

CHANOINE HONORAIRE DE PARIS,
ANCIEN CURÉ DE SAINTE-ÉLISABETH;

PAR M. L'ABBÉ Z. F.,
du Clergé de cette Paroisse.



PARIS.
DEBÉCOURT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

—
1843

Fr 90 M3. 21

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Comme il n'est peut-être pas d'homme qui soit plus généralement méconnu du monde que le prêtre renfermé dans les simples fonctions de son ministère , j'ai pensé qu'il était bon d'exposer à tous les yeux l'histoire d'un de ces hommes destinés de Dieu à la vie édifiante autant qu'utile de pasteur d'une paroisse. Il était un temps, en effet , où , soit à la ville , soit dans la solitude des campagnes , l'injure et le sar-

casme accompagnaient tous les pas du prêtre ; partout il était pour ainsi dire montré au doigt , et les théâtres , et les livres , et les gravures se plaisaient à le reproduire sous toutes les formes. Aujourd'hui le monde est plus juste ; il ne veut plus admettre contre le prêtre ces expressions exagérées d'un parti ennemi de la religion , mais d'un autre côté aussi il ignore ce qu'est véritablement cet homme qui vit tout près de lui ; il le voit , il l'entend , il sait sa patrie , son nom , sa famille ; mais ses fonctions , mais son influence , mais ses vertus , il ne les connaît pas ; et cependant , quel plus beau spectacle à offrir à l'admiration du ciel et de la terre ! Le prêtre appartient en effet à l'un et à l'autre , étant tout à la fois l'homme de Dieu , et si je puis m'exprimer ainsi , l'homme et l'ami de ses semblables.

J'ouvre l'histoire , et là je vois un long paganisme faussant toutes les vérités religieuses et corrompant tous les principes de morale. Au milieu de ce chaos , la souveraine sagesse parla , et il y eut abolition de l'erreur , abolition des sacrifices d'animaux , abolition des sacerdoce anciens ; alors sur toutes ces ruines s'éleva un sacerdoce nouveau dont le pontife suprême, *pontife innocent , pur et sans tache* , a entendu de Dieu son père, ce serment attestant la divinité comme la perpétuité de sa mission : *je l'ai juré ; vous êtes prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisedech*. Le voilà donc cet élu de Dieu chargé de renouveler le monde ! Il descend du ciel, et commence son apostolat par le choix des disciples qu'il a plus spécialement prédestinés aux fonctions de son ministère , car *tout pontife* , nous dit le grand apôtre, a

été choisi parmi les hommes pour ce qui regarde le service du Seigneur. Il les sépare ensuite du monde ; il les consacre à son père ; il les façonne à son œuvre, et voyez quels soins empressés pour eux ! quelles marques de tendresse et d'amour ! C'est un Dieu, oui, Dieu puissant et magnifique, mais c'est également un père et le plus tendre des pères. Écoutez-le leur adressant ces paroles touchantes : Non, je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais je vous donnerai le nom d'amis : paissez donc mes brebis et mes agneaux , car je vous donne les clefs du royaume des cieux ; liez et tout sera lié ; déliez et tout sera délié, parce que toute puissance m'a été donnée, et comme mon père m'a envoyé, ainsi je vous envoie moi-même. Ce fondement d'autorité une fois posé, il achève de les rendre plus parfaitement siens, en les obligeant à des ver-

tus presque divines. *Vous êtes la lumière du monde ; vous êtes le sel de la terre : soyez donc saints.* Et ainsi instruits à manifester aux hommes, par leurs propres exemples, la perfection du Dieu dont ils sont les ministres , ils reçoivent leur mission : *Allez, prêchez, baptisez, car voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des temps.*

On a écrit contre les miracles, et je ne veux pas en constater ici l'évidence ; mais il est un fait qu'il ne sera jamais possible d'expliquer sans l'intervention de Dieu, et par conséquent sans miracle, c'est le monde devenu chrétien. Maintenant je le demande, qui a fait cette grande métamorphose ? Dieu sans doute, oh ! oui , Dieu , et toujours Dieu, car lui seul est le principe de toutes choses , mais Dieu parlant et agissant par l'entremise de ses ministres. C'est là un fait incontestable , après lequel il n'y

a pas lieu de s'étonner de ce cri de saint Paul aux évêques des Églises naissantes : *Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ*. Je l'avoue, si les dignités humaines ont de quoi flatter l'amour-propre de l'homme du monde, ce titre auguste, sorti de la bouche de l'apôtre, élève l'âme, l'ennoblit, la divinise. O prêtres ! soyez heureux et saintement fiers de votre dignité, car c'est à vous encore que Jésus-Christ a dit ces paroles qui achèvent d'exalter la gloire de votre sacerdoce : « Qui vous écoute , m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. » Certes on ne peut rien dire de plus formel pour justifier ces mots de saint Paul, et pour montrer que le prêtre est vraiment l'homme de Dieu. Cette vérité, du reste, a fait dire à un Père de l'Église cette expression qui ne laisse plus rien à ajouter après elle : C'est que le prêtre est

un autre Jésus-Christ. Titre glorieux , et qui n'est cependant qu'une partie de sa gloire, car le prêtre est aussi , par la vertu même de sa consécration et de son ministère, l'ami de ses semblables.

Qui me dira ce que c'est qu'un ami ? Eh bien , cherchez un homme qui s'unisse à vous par le cœur , qui souffre de vos peines , qui soit heureux de vos joies ; qui , tout à la fois père et mère par sa tendresse, vous fortifie dans vos faiblesses, vous console dans vos épreuves, vole au devant de vos besoins pour vous secourir ; un homme enfin qui ne sache pas flatter vos passions, et qui vous apprenne vos devoirs au risque de vous déplaire : cet homme est un ami. Or, je ne crains pas de l'avancer, cet ami de tous les temps et de tous les âges, c'est le prêtre. A peine, en effet, l'enfant a-t-il touché les portes de la vie ; à peine son

premier cri a-t-il porté au cœur de sa mère l'oubli de ses souffrances et la joie d'avoir un fils , que déjà le ministre de Dieu le reçoit aux pieds de ses autels, répand sur son front l'eau qui purifie son âme, et le couvrant de l'innocence des anges, le place au rang des enfants de l'Église et de Dieu. Entré ainsi dans la vie nouvelle de la grâce, l'enfant grandit, et le voilà qui guide ses premiers pas , qui forme son cœur aux premières impressions de la vertu, qui découvre enfin à son intelligence, impatiente de connaître , les premiers éléments de la science du ciel.

On n'a pas oublié cette douce parole, sortie autrefois de la bouche et du cœur de Jésus-Christ : *Laissez venir à moi ces petits enfants*; et le prêtre, qui a entendu cette voix, conduit cet enfant à son Dieu ; et Jésus-Christ le prend , le bénit, lui fait

goûter déjà le charme si doux et si puissant de la piété ; car la chair du Sauveur est devenue la sienne ; car son sang est devenu le sien ; à ce jour déjà, il a pu, quoique jeune encore, s'écrier avec l'apôtre : *« Je vis, mais non je ne vis pas, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »* Enfant, mais prenez garde, vos pas sont encore mal assurés et la moindre chute peut vous donner la mort ! C'est vrai, et voilà pourquoi, semblable à un père plein de tendresse, le prêtre a étendu sa main sur lui, et l'enfant marche sans crainte sous ce bras qui protège, comme sous l'abri de ce cœur vigilant. Force dans les tentations, courage dans les peines, douces joies de la vertu, ce sont là autant de biens qu'assure à l'homme cette grâce divine dont le prêtre est le dispensateur. Eh ! qui n'en a pas mille fois ressenti le besoin ? C'est l'épreuve qui brise

l'âme ; c'est le plaisir qui irrite les sens ; c'est le remords qui agite la conscience ; et une voix pénétrante autant que pleine de consolation, a dit à l'homme affligé : La vie est le passage du temps à l'éternité, et cette éternité est le prix de la patience ; et à l'homme aiguillonné par ses passions : Voici la croix où ton Dieu mourut pour ton salut ; par ce signe , tu vaincras ; et à l'homme torturé par le cri de son âme et la vue de ses fautes : Je te pardonne au nom du Dieu qui pardonne au repentir. Cette voix consolatrice est celle du prêtre, et elle retentit à l'oreille , à chacun des instants de la vie. Le riche l'a entendue , et elle lui a commandé le devoir de la miséricorde et de la charité ; le pauvre l'a comprise aussi, et elle lui a enseigné la soumission à la volonté de celui qui est le père du pauvre et du riche. Oh ! que la

mission du prêtre est belle ! Messagers du ciel , c'est à eux seuls qu'il a été donné de prêcher le salut aux hommes, et de leur annoncer la paix de Dieu. Oui, sans doute, ils sont dignes de gloire ceux qui vont , au prix de leur sang , venger l'honneur de leur prince et de leur patrie ; ceux que leur génie a placés à la tête de leurs semblables pour les éclairer et les conduire ; mais que beaux et admirables aussi sont ceux dont la pensée unique est pour l'éternité , et dont tous les jours sont consacrés à unir leurs semblables par les liens de cette charité qui commence sur la terre et qui se consomme au ciel ! Que sublime est donc encore une fois la mission de ces hommes de tous les âges , de toutes les conditions , du temps et de l'éternité !

Mais tout a sa fin ici-bas, et quand, après des jours plus ou moins longs, arrive la mort

avec toutes ses incertitudes et toutes ses frayeurs , il y a encore au chevet du lit du malade un homme que la foi et l'espérance accompagnent. Dans sa bouche est encore la parole du pardon ; dans son cœur est encore le sentiment de l'amour , et dans ses mains est l'huile sanctifiée et bénie par la prière de l'Église. A ce moment solennel , tous les liens du fidèle se brisent ; la terre disparaît pour lui ; pour lui , s'ouvrent les portes de l'éternité , et le prêtre, prononçant les paroles d'adieu : Partez , âme chrétienne, au nom du Dieu trois fois saint, qui va se donner à vous, la laisse traverser doucement la vie qui finit, pour arriver à celle qui n'a pas de fin. Le monde s'éloigne alors, mais le prêtre n'a pas encore achevé son ministère d'ami et de père : il prie ; puis quand il a prié , il bénit la terre chargée de garder jusqu'à la résurrection le dépôt

précieux d'un corps , que doit éclairer un jour le rayon de l'immortalité.

Tel est le prêtre de paroisse ; il est peu connu du monde , je le répète , mais il n'en est pas moins , dans le monde , le consolateur de toutes les infortunes , le soutien de tous les faibles , et , pour me servir des expressions mêmes de l'Écriture, l'œil de l'aveugle , le pied du boiteux , la Providence du pauvre , le père et l'ami de tous ses semblables.

Tel a été aussi le prêtre dont j'écris la vie ; le Seigneur l'avait destiné dès son enfance à donner l'exemple de toutes les vertus ; il a rempli noblement sa mission. Je livre donc son histoire à la bénédiction de Dieu et à l'édification de mes lecteurs.

•

•

2

•

•

•

VIE
DE
MICHEL-CHARLES
MALBESTE,

CHANOINE HONORAIRE DE PARIS,
ANCIEN CURÉ DE SAINTE-ÉLISABETH.

A vous, pasteur autrefois tant aimé, et
aujourd'hui l'objet de tant de regrets! Vo-
tre paroisse, vos prêtres, vos amis présen-
tent cet hommage d'amour, de reconnais-
sance et d'admiration pour vos vertus. Que
ne peuvent-ils tous ensemble célébrer votre
éloge? Leurs voix seraient délicieuses à nos

cœurs, comme l'est à nos oreilles le son harmonieux d'un concert ; mais, interprète de leurs sentiments , je parlerai pour eux , et je dévoilerai votre vie en présence de tous les hommes. Me le pardonnerez-vous ? La charité excuse tout ; elle excusera donc ma gratitude , car celui qui va dire vos actions et vos pensées , vous l'avez connu ; vous l'avez aimé ; vous avez été son modèle pendant les jours si courts qu'il a passés près de vous ; et, jeune encore dans la carrière du sacerdoce , il a compris , en vous contemplant , tout le bien que le prêtre est appelé à faire dans les âmes.

Puisse le souvenir de ces douces impressions ne s'effacer jamais de mon esprit !
Puisse ce simple récit que je vous consacre, faire aimer votre mémoire de ceux qui me liront, et inspirer à leurs cœurs l'amour de vos vertus !

Dans la cité, près de l'église de Saint-Barthélemy , aujourd'hui détruite, vivait

dans une heureuse obscurité une famille de commerçants en quincaillerie, à qui la piété et une vie irréprochable avaient concilié la plus universelle estime : c'était la famille Malbeste. Or, en ces temps d'antique et vive foi, il était d'usage, parmi les femmes chrétiennes, de placer sous la garde de Marie les enfants qu'elles portaient en leur sein. Il leur semblait que ce palladium sacré devait garder de tout mal le fruit délicat de leurs entrailles, et Dieu prenait soin lui-même de justifier leur confiance ; car de nombreuses et signalées faveurs descendaient fréquemment du ciel sur ces familles, et comme récompenses de la foi de ces mères, et comme signes précurseurs des desseins de Dieu sur ces enfants.

Celui dont je retrace l'existence eut ce bonheur : sa pieuse mère l'avait consacré avant sa naissance à la reine des vierges, et ce fut sous ces auspices si favorables et si pleins d'espérance, que naquit, le 14 mars 1754, cet enfant de prédilection. Le

lendemain, purifié par l'eau régénératrice du baptême , il reçut les noms de Michel-Charles , et de ce jour il porta la livrée de celle que toute sa vie il devait tant aimer comme sa mère et comme mère de son Dieu.

Ainsi , soutenu par l'assistance du ciel autant que par la piété tendre et éclairée de sa famille , le jeune Malbeste grandit dans l'habitude de la foi et l'amour de l'étude ; vrai Samuel, que l'Écriture nous représente croissant, à l'ombre du sanctuaire, en âge , en sagesse et en vertus.

On a dit, et je crois qu'on l'a dit avec raison, que l'enfance décèle déjà l'homme tout entier. Qu'on examine en effet les actes de cet âge , où , libre de passions et de préjugés , l'enfant s'abandonne sans réflexion aux impressions qu'il éprouve ; et plus tard, quand est arrivé l'âge de l'homme parfait , que son âme soit encore analysée , que soit attentivement considéré ce qu'on peut appeler proprement en lui le caractère, et une observation sera frappante à

l'œil : c'est la vie constante et mystérieuse de ce germe primitif , mis par Dieu au cœur de l'enfant , et que Dieu garde encore au cœur de l'homme ; germe fécond , qui , plus ou moins développé et réglé dans son développement , fait le plus ou le moins de bonheur de l'existence humaine. En admettant la vérité de ce principe , tout est donc alors à recueillir dans la vie de l'homme , et c'est pour cela que j'aime à parler de ces traits de l'enfance de notre jeune Malbeste ; car en les lisant , se voient déjà reluire presque à son berceau , cette piété , cette ardeur pour l'étude et cette amabilité si pleine de grâces qui , dans la suite , le rendirent tout à la fois et le modèle du sacerdote et l'ornement du monde.

Agé seulement de cinq années , il chantait les psaumes et les prières de l'Église ; et quand sa pieuse mère allait au pied des autels invoquer pour son enfant la protection de Dieu , notre chancre novice entonnait aussitôt ses antiennes et ses psaumes ,

et en distrayant toutes les âmes silencieuses qui, mères aussi peut-être, venaient demander la bénédiction céleste sur leur famille, sa voix enfantine et son enfantine obstination à ne pas interrompre son chant, forçaient chaque fois sa mère à se retirer dans les lieux de l'église les plus éloignés de l'autel. On eût dit vraiment que l'église était devenue son domaine propre, et si je puis m'exprimer ainsi, c'était *son chez lui*.

A cet amour si précocement du chant religieux, Michel joignait encore une autre inclination qui, bien dirigée par des parents éclairés, sert merveilleusement sans doute au développement de l'intelligence dans les enfants, mais qui ne laisse pas aussi d'exposer à d'immenses dangers quand elle est négligée : la lecture. Il lisait donc ; il lisait beaucoup pour son âge, et il lisait même si bien, qu'à chaque visite des amis de sa famille, avait forcément lieu un nouvel examen de son petit savoir ; « *vois-tu que je sais lire,* » disait-il alors

avec une grâce charmante. Un de ces amis entre autres, professeur distingué dans l'un des collèges de Paris , fut un jour tellement ravi de ces dispositions , qui, cachées dans cet enfant , comme un trésor caché dans la terre , n'attendaient qu'une main habile pour les développer et les manifester au jour , qu'il proposa à la famille de se charger de l'éducation de l'enfant jusqu'à l'âge de vingt années. Une proposition si flatteuse semblait devoir être acceptée , mais il fallait que Michel quittât la maison paternelle , et les bons parents ne purent s'y résoudre ; ils refusèrent.

Cependant, pour l'enfant ainsi que pour l'homme le temps marche , et en marchant il amène avec lui les années, et avec les années, les réflexions moins enfantines et les impressions déjà plus doucement senties de la vertu. Après bien des jours, le jeune Michel , alors à Neuilly , était arrivé à ce temps où se prépare dans le jeune âge un de ces actes qui influent si singulière-

ment sur la vie tout entière ; et cet acte , si important et si touchant , qui de nous n'a été heureux en l'accomplissant ? Il est , en effet , parmi les beaux jours de l'existence de l'homme sur terre , un jour particulier qu'on peut bien dire être autant au-dessus des autres par sa suavité , que le parfum de la rose est au-dessus des parfums qu'exhalent les autres fleurs ; un jour où les anges du ciel unissent leurs chants d'amour aux chants d'allégresse des anges de la terre ; un jour où l'âme innocente et libre de toute inquiétude de la vie , savoure d'avance les délices de l'éternité ; un jour enfin qui fait tressaillir un bon père , qui met au cœur des mères ce bonheur que seules elles ressentent si parfaitement dans le bonheur de leurs enfants ; et ce jour , c'est celui de la première communion. Oh ! non , il n'y a pas d'arguments , de sophismes , de préjugés qui tiennent contre cet irrésistible attrait qui part alors du tabernacle ; qui pénètre dans l'âme ; qui captive , et qui rend

chrétien malgré soi. Ce jour arriva aussi pour le jeune Michel , et ses heureuses dispositions à la piété autant que les soins de ses vertueux parents , le lui rendirent plus précieux encore , car il avait entendu la voix de Jésus-Christ qui lui demandait sa jeune âme , et l'enfant avait répondu à son Dieu : *La voici !* Alors Jésus-Christ avait pris possession de ce cœur que déjà il destinait à être , ainsi que le cœur de son apôtre , un vase d'élection et de salut pour ses frères.

Enfants pieux , connaissez le don qui vous est offert , et , semblables au jeune Michel , dites à votre Dieu , qui vous appelle à lui dans ce beau jour : *Me voici ;* car souvenez-vous bien que c'est peu d'être appelé , il faut encore répondre à la voix qui se fait entendre. A ce prix seulement , ce jour sera pour vous un jour de grâces ; à ce prix seulement , il sera pour vous , durant tous les jours de votre vie sur cette terre , un souvenir aussi doux que l'est au

cœur de l'exilé le souvenir de sa patrie, de sa famille et de son foyer.

Ce fut au milieu de ces préoccupations, si douces pour son cœur, que le jeune Michel, revenu à Paris, atteignit sa quatorzième année. Aujourd'hui, quel enfant ne se croit déjà homme à cet âge? C'est souvent orgueil, je le veux; mais quelque chose qui annonce l'avenir ne me déplaît pas dans l'enfance. On voit que la vie se fait pressentir à ces âmes naïves, et elles la saisissent dans ses premières impressions : travail curieux pour l'œil de l'observateur. Le jeune Malbeste en sentit la puissance, et cette puissance, à laquelle il soumit instinctivement son âme, décida de sa vocation; car ce fut sous le charme de cette pensée toujours si forte, quand elle est la première à naître dans le cœur, qu'il alla trouver sa mère et lui apprit son grand dessein : il voulait être prêtre! Que de parents, peut-être, eussent repoussé ce désir de leur fils! Mais le monde? Mais la

fortune? Mais l'avenir? Voilà comme on séduit l'innocence! Voilà comme on met d'imprudents obstacles aux vocations des enfants! O vous, à qui le bonheur de votre famille est cher, ne refusez pas à Dieu le fils qu'il vous demande; car la bénédiction est au Seigneur aussi bien que la justice, et qui lui résiste n'a plus de paix à chercher en son cœur. Le trouble, le malheur, la vengeance du ciel punissent le refus de se soumettre à sa volonté qui appelle, comme sa grâce accompagne les parents dociles à ces dispositions, qui annoncent dans les enfants la vocation de Dieu. La mère du jeune Michel fut de ce nombre; aimant son fils pour lui-même, elle comprit que, dans le sacerdoce seul, il trouverait le bonheur sur terre, si le sacerdoce était, en effet, l'état où Dieu l'appelait. Elle fit donc part à M. Malbeste de la résolution de leur enfant, et, d'un commun consentement, tous les deux prirent le parti de lui faire commencer un cours d'é-

tudes réglées, et le jeune Michel fut mis, comme externe, au collège de Louis-le-Grand.

Tacite faisait ainsi en quelques lignes l'éloge d'Agricola, jeune encore, et déjà exposé à toute la liberté des camps :

« Grâce à son heureux naturel, il se pré-
 « serva de la contagion du mauvais exem-
 « ple : aussi, loin de suivre les traces des
 « jeunes Romains, ses compagnons d'ar-
 « mes, jamais il ne prétexta son inexpé-
 « rience ou sa charge de tribun pour obte-
 « nir ou du repos ou des congés : mais,
 « consulter les hommes instruits, imiter
 « les hommes vertueux, ne rien désirer
 « par jactance, ne rien refuser par crainte,
 « mais montrer tout à la fois de la pru-
 « dence et du zèle, tel était Agricola. » Eh
 bien ! changeons quelques termes ; met-
 tons l'enfant au collège ; donnons-lui d'au-
 tres occupations, et l'éloge d'Agricola
 sera celui du jeune Malbeste ; et qui
 pourra m'accuser d'exagération ? Le camp

et le collège ! Les armes et les études ! Mais y a-t-il donc entre eux une différence si grande ? Ici et là , que voit-on ? De la corruption et de la licence ; puis des êtres malheureux , dont la vie est un scandale , et dont la joie unique est de dépraver ceux qui les entourent ; puis , enfin , l'oisiveté , la paresse , le vice , dressant leur idole en la plupart de ces enfants , comme dans les cœurs de la plus grande partie de ces hommes. Il est beau , sans doute , de triompher de la licence des camps , et de rester vertueux au milieu de si grands dangers ; mais il est beau aussi de garder le dépôt de son innocence dans un cercle d'enfants dont l'esprit est déjà corrompu ! Car le travail , la vertu , l'obéissance à Dieu , c'est en tout temps et partout le caractère des âmes nobles. Honneur à elles ! Ainsi , je laisserai Tacite parler avec éloge d'Agricola dans les camps , et je prendrai librement sa plume pour peindre mon jeune élève , triomphant en

son collège de la perversité de ses jeunes compagnons d'études. Toujours le calme dans l'âme , toujours Dieu avec lui , il aimait le plaisir , mais ce plaisir qui ne laisse jamais après lui de remords ; il se livrait volontiers à la gaité , si naturelle à la jeunesse , mais à cette gaité qui vient de Dieu , et ne sait pas corrompre ; en un mot , il cherchait les entretiens des hommes sages pour s'édifier ; il consultait les plus savants pour s'instruire ; il ambitionnait des amis pour s'exciter à la vertu ; et ne nous étonnons pas de cette sagesse précoce ; car , bon chrétien et bon fils , pouvait-il ne pas être un écolier parfait ?

De fortes et brillantes études furent le fruit d'aussi heureuses dispositions , et plus d'une fois son front candide rougit modestement de la gloire dont le couronnaient ses succès. Encore une fois , pouvait-il en être autrement , étant instruit tout à la fois , par Dieu dans l'étude du cœur , et dans les études sacrées et profanes , par les

maîtres les plus illustres ? Nommons seulement son professeur de seconde et de rhétorique : Delille ; et cet homme , dont le nom rappelle aujourd'hui encore tout ce qu'il y a de science , de grâce et de bonté , porta à son élève l'affection la plus paternelle. « J'ai beaucoup aimé l'abbé Delille , disait M. Malbeste ; avant la révolution , nous étions presque inséparables. Il me consultait sur ses poésies ; et , comme il traduisait alors Virgile , il me lisait souvent ses vers , écoutait mes observations , et s'y soumettait quelquefois , mais non sans d'assez vives discussions. » La tourmente révolutionnaire nous sépara. » Sous l'empire , toutefois , le maître et le disciple se rencontrèrent de nouveau , et , comme aux jours passés , la littérature et la poésie firent encore les sujets ordinaires de leur conversation. Une intimité si grande avec le gracieux peintre des jardins et des champs , dut nécessairement échauffer la verve poétique de M. Malbeste ,

et les vers les plus agréables coulaient de sa plume et de son imagination. J'aurais voulu retrouver les inspirations de cette âme si pure, si aimante, si naturelle ; mais, hélas ! comme le vent emporte la feuille qui est tombée à terre, ainsi le temps a dissipé ces essais de sa muse : et quel temps !

A ce maître si distingué dans les lettres, et si justement environné de l'estime générale, le jeune Malbeste eut le bonheur de voir succéder, pour ses études théologiques, le savant abbé Delahogue, à qui la religion et l'Église doivent deux traités aussi précis que solides.

M. Malbeste acheva enfin ses études ; mais, loin encore de l'âge requis pour la réception des saints ordres, il attendit cette heureuse époque avec d'autant plus de patience, que, voulant lui prouver l'estime qu'il faisait de ses vertus et de sa science, M. le curé de Sainte-Marguerite lui confia l'honorable charge d'instruire les jeunes enfants de la paroisse. C'était là

combler une partie de ses désirs ; aussi, dès ce moment, brillèrent en lui quelques-unes des étincelles de ce feu de charité qu'il épandit dans la suite sur les fidèles commis à sa sollicitude pastorale, et dès lors aussi se laissa pressentir dans ses discours, cette élocution douce et facile dont nos oreilles ont été si souvent charmées. Ce fut en remplissant ces simples et consolantes fonctions, qu'il se disposa, par le travail et la prière, au double but qu'il s'était proposé : obtenir ses degrés en Sorbonne, et recevoir l'imposition des mains. Dieu bénit ses vœux ; car la Sorbonne l'accueillit avec faveur, et monseigneur Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, lui conféra, par dispense, l'ordre de la prêtrise, au mois de mai de l'année 1777. Il était alors âgé de vingt-trois ans.

Celui qui veut être historien et biographe, devrait non-seulement raconter ce qui est extérieur dans le personnage dont il écrit la vie, mais encore exposer, pour

ainsi dire , à nu le cœur de son héros. Il faudrait donc qu'un ange, venu du ciel, lui donnât l'œil de la Divinité, qui scrute les consciences et interroge les paupières des hommes. Oh ! alors , qu'il serait touchant de dire tout ce qu'il y a de charité, de grâce et de foi dans l'âme des saints ! Et pour moi , en particulier, qui écris l'histoire d'un homme , modèle des hommes , modèle des prêtres , modèle des amis , que n'aurais-je pas à dire de sa vie intérieure ? Surtout, quel suave et délicieux tableau ne tracerais-je pas de ses sentiments les plus intimes , à ce jour fortuné, où , pour la première fois , il consacra le corps et le sang de Jésus-Christ ? Il faut être mère , dit-on , pour comprendre une mère : eh bien ! il faut être prêtre aussi , pour comprendre tout ce qu'un bon prêtre éprouve de bonheur à l'autel ; et si ce bonheur est la part que Dieu lui réserve chaque jour , puisque chaque jour se renouvelle le mystère de l'amour d'un Dieu, quelle doit être

la félicité de son cœur, alors que , pour la première fois , sa bouche consacre et ses mains touchent celui dont il devient l'inviolable sanctuaire ! Il y a ravissement ; il y a extase ; on est heureux ! O mon Dieu , que vous êtes bon pour ceux qui vous aiment ! Il dut donc être un jour de joie toute céleste pour le jeune abbé de Sainte-Marguerite , le jour où , sous la protection de la Vierge , qu'il aimait tant à nommer sa mère , et dans la chapelle des Dames-Anglaises, il célébra sa première messe ! Je l'ai vu soixante ans après ce jour, et , en contemplant sa foi, son recueillement, son angélique piété à ce moment solennel, j'ai dit : Oh ! qu'à son premier sacrifice il dut édifier la terre et glorifier le ciel, car ce cœur de prêtre est vraiment le cœur de Jésus-Christ !

On lit , dans l'histoire de saint François d'Assise , que sa vue seule était une éloquente prédication. « Mon ami , disait-il un jour à l'un de ses religieux, nous allons

prêcher. » Et ils sortent en silence ; et ils parcourent en silence toute la ville ; et ils reviennent silencieusement encore à la communauté. « Mais, mon père, lui dit le religieux , n'aviez-vous pas dit que nous allions prêcher ? — Oui , mon enfant , reprit le saint : aussi l'avons-nous fait par notre exemple. » A l'autel et devant Dieu , la vue du jeune prêtre était aussi une prédication éloquente ; on le voyait , et on était ému. C'est que la vertu a , pour tous et dans tous , un charme irrésistible !

Quelque temps après ce grand jour , l'abbé Malbeste quitta Sainte-Marguerite , et alla fixer sa demeure chez une de ses parentes , madame Dubos , qui habitait la paroisse Saint - Paul. Ce fut dans cette église que , chaque jour , il allait dire la messe , faire la prière publique , et instruire autant qu'édifier par ses prônes et ses sermons l'auditoire nombreux qui venait l'entendre. Sa piété et son zèle lui concilièrent l'estime du vénérable pasteur de cette

église, M. l'abbé Bossu, qui, pour lui témoigner sa satisfaction et celle de sa paroisse, sollicita et obtint pour lui le titre de vicaire des sacrements dans son église.

Le voilà donc fixé à Saint-Paul : de là date l'histoire de son pénible et glorieux ministère.

C'était en 1789; la Bastille venait d'être prise, et le marquis de Launay, qui la gouvernait, était prisonnier du peuple. On le frappe, on l'accable d'outrages, et le malheureux n'a de voix que pour demander la mort : De grâce, tuez-moi, je vous en prie, tuez-moi. Cris inutiles ! Deux grenadiers des gardes sont émus de compassion; ils veulent le sauver, ils veulent le conduire à l'Hôtel-de-Ville : vains efforts ! l'infortuné gouverneur est saisi, attaché au poteau d'une lanterne, et sa tête est portée en triomphe sur une pique.

Je ne veux pas être historien de la révolution et je me tais; qu'il me soit seulement permis de dire que cette mort tra-

gique fut pour le jeune abbé Malbeste une épreuve des plus sensibles, car il connaissait le malheureux de Launay; il dirigeait une de ses filles; il était l'ami de sa famille. Dieu le préparait ainsi aux plus grandes tribulations, et elles se succédèrent l'une à l'autre sans relâche. Il y eut surtout dans le jour qui suivit la prise de la Bastille une circonstance bien capable d'affliger tout particulièrement son cœur d'ami. Il fallait procéder à l'inhumation des victimes, et en sa qualité de prêtre attaché à la paroisse de Saint-Paul, sur laquelle était bâtie la forteresse, l'abbé Malbeste eut le triste honneur d'être chargé de ce devoir. Il le remplit, mais combien de pensées douloureuses durent traverser et déchirer son âme ! Quelques jours auparavant il y avait là une famille qui l'aimait : aujourd'hui plus de famille, plus d'amis en ce lieu ! il faut même qu'il taise jusqu'à leur nom, car prononcer ce nom est un crime, et ce crime est puni par la

mort. Renfermant donc en lui-même sa tristesse et le secret de son affection , il ne fut plus que le prêtre de Jésus-Christ , accomplissant une fonction sainte de son ministère ; et sa main jeta sur tous ces cadavres l'eau qui purifie, comme pour eux monta vers le Dieu qui pardonne, la prière de la charité.

Maintenant que l'arène est ouverte , ministres du Seigneur, c'est vous qui êtes appelés par le ciel au combat. Soyez prêts, car voici qu'au milieu des décrets qui tous les jours surgissent dans le peuple , Dieu lance aussi le sien , et ce décret divin porte qu'une épreuve pèsera sur le clergé de France ; épreuve terrible , sanglante , et qui manifestera au ciel et au monde votre faiblesse ou votre fidélité.

Ah ! s'il était permis à un simple historien des faits qu'il a à décrire, d'employer, pour orner son sujet, la poésie et le drame, quelle belle scène n'aurais-je pas à retracer ici ! Comme au livre de Job , Satan

viendrait devant Dieu et recevrait de lui la charge d'éprouver ses prêtres. Leurs biens, leurs corps, leur vie même, tout serait au pouvoir de Satan, et alors il descendrait sur la terre, et lui, et ses infernales légions frapperaient à grands coups, et les uns tomberaient à ses pieds comme autant de sujets devant leur roi ; et les autres, pleins de fermeté et de foi, le forceraient à s'avouer vaincu. Dernier coup de pinceau au tableau, Dieu dirait à Satan : As-tu vu mes serviteurs, et en est-il sur terre qui leur puissent être semblables ? L'imagination déploierait ici toutes ses magnificences. Mais sans poésie et sans ornemens dramatiques, disons les faits, et disons-les d'autant plus hautement, que de ces faits eux-mêmes ressort toute brillante de gloire la fidélité de notre jeune athlète dans la foi.

Le clergé fut attaqué dans ses biens, dans sa religion, dans sa vie. Il y avait, en effet, dans l'esprit de certains hommes,

une pensée profondément impie : que faisaient ces temples ? que faisaient ces autels ? que faisait ce Dieu , dominant les consciences ? Un philosophe avait dit autrefois ce mot horriblement célèbre : « Écrasons l'infâme ! » Et les temples , et les autels , et l'antique foi de nos pères , on avait juré de les détruire. « Il faut décatholiciser la France , » avait dit Mirabeau ; et la révolution , fidèle à la voix de l'éloquent et irréligieux tribun , ne tarda pas à porter son dernier coup. Le 12 juillet 1790 parut une constitution civile du clergé , dont je rapporterai seulement les dispositions principales :

Un siège épiscopal par département.

Une seule paroisse par commune.

L'élection des évêques et des curés faite , selon l'usage de la primitive Église , par le peuple , à la pluralité des suffrages.

L'institution de l'évêque élu devait être faite par le métropolitain , ou par le plus ancien évêque de l'arrondissement.

L'assemblée des électeurs , pour la nomination aux places vacantes, devait se former tous les ans.

Enfin , tous les fonctionnaires de l'église devaient être salariés par le trésor ; puis suivaient la répartition et le mode de distribution de ce salaire.

Le clergé , que l'assemblée n'avait pas consulté sur un fait d'une aussi grave importance , se demandait avec hésitation , quelle résistance il opposerait à ces nouveautés sacrilèges , lorsque la séance du 27 novembre ne laissa plus de prétexte à ses indécisions. Un serment fut exigé de tous les ecclésiastiques : serment de fidélité à la nation , à la loi , au roi , et de plus , à la nouvelle constitution. Louis XVI avait accepté le décret ; le souverain pontife , consulté , n'avait pas encore donné sa réponse , et le clergé montrait en vain , dans d'éloquents discours , le vice radical de ce code de réforme révolutionnaire. Autorité des Pères , décisions des conciles , traditions

de l'Église , et jurisprudence canonique , tout fut employé , hélas ! et tout fut inutile. Encore une fois , il fallait décatholiciser la France , et pour y parvenir , il fallait séparer les membres de leur chef , les évêques , de Rome. Or , l'impiété crut porter coup à cette force d'unité de l'Église , en laissant l'élection des évêques à la pluralité des suffrages du peuple , et en statuant que leur institution canonique se ferait par le seul métropolitain ou le plus ancien évêque de l'arrondissement. Où était là Rome avec sa suprématie de juridiction et d'honneur ? Où était là cette église fondée sur la pierre et de laquelle relèvent toutes les autres ? Le lien d'unité se brisait donc , et c'est ce que voulaient les hommes qui dominaient la France. Dans ce but , un décret avait imposé le serment aux ecclésiastiques , membres de l'assemblée nationale , et aussitôt , l'appel nominal avait commencé. L'évêque d'Agen refuse le premier ; l'évêque de Poitiers et plusieurs autres sui-

vent son exemple. L'assemblée s'étonne. Irrité de cette opposition , le président décide que toute explication est vaine ; un seul mot : *Je refuse* ou *je jure* ; et mille menaces retentissent au dehors : *à la lanterne , ceux qui refusent*. Du milieu de cette tyrannie et de ces cris de mort , de nouvelles interpellations sont faites aux membres du clergé , mais tous restent immobiles. Dès lors , plus d'assemblée ; on se sépare , et à travers les factieux qui les entourent , et malgré les outrages qu'on leur prodigue , les évêques se retirent avec la dignité et le calme que donne le sentiment d'un devoir accompli.

On espérait plus de succès près du clergé de la capitale , et tous les prêtres sans exception furent appelés à prononcer le serment. D'ailleurs l'esprit public se déclarait hautement pour cet acte , et ceux qui le dirigeaient se gardaient bien de ne pas le favoriser ; aussi , menaces , mauvais traitements , persécution ouverte , les prêtres souffraient tout , parce que tout était toléré

ou ordonné contre eux. Un jour, M. Malbeste prêchait dans l'église de Saint-Paul, sa paroisse ; autour de lui , se trouvaient rassemblés des hommes à visages sinistres, et pendant qu'il parlait , de sourds murmures se faisaient entendre parmi eux , et ils se disaient l'un à l'autre : « Faisons-le « descendre ; arrachez-lui son surplis ; pas « de prédication jusqu'au serment. »

Pour hâter davantage leurs projets de détruire le sacerdoce avec la religion , l'assemblée fixa , pour la prestation de ce serment , les deux dimanches 9 et 16 janvier 1791 , comme elle en fixa toutes les dispositions. Je les ai trouvées dans un écrit de ce temps , et je les transcris ici avec la plus rigoureuse fidélité. Ce sont des digressions , je l'avoue ; mais elles sont courtes , et peuvent être de quelque intérêt : double motif qui m'empêche de les passer sous silence.

Dans l'église Notre-Dame , entre les autels de la Sainte-Vierge et de Saint-Denis,

avait été élevé un autel à l'antique , orné de peintures sur les trois faces. Celle de devant portait une couronne civique de feuilles de chêne , avec cette inscription : Dieu, la loi , le roi. Sur la face de droite , était peinte une autre couronne civique environnant une massue que surmontait un bonnet de la liberté ; enfin , à la face gauche était représenté un faisceau d'armes toujours renfermé dans la couronne civique. A chacun des côtés de l'autel s'élevaient deux candélabres. Là était placé Bailly, maire de Paris , et le 16 , à la seconde cérémonie , au maire se joignirent deux espions, sous le nom d'adjoints, et tous les deux de la religion prétendue réformée. Quel triomphe pour eux !

Jetons un voile sur les noms de ceux qui faillirent à leur devoir en ces jours de sinistre mémoire ; chrétiens, la charité nous fait un devoir du silence, mais, chrétiens aussi, nous chantons la gloire de tant de martyrs de leur foi. Ames magnanimes qui

avez su braver la mort pour obéir à votre Dieu , à votre conscience , à votre honneur de prêtres , oh ! que je voudrais pouvoir ici vous nommer tous ! Vos noms seraient pour nous , qui vous avons succédé dans les fonctions du ministère sacré , comme autant de voix qui nous exciteraient au bien , et nous éloigneraient de toute atteinte du mal ; mais un seul recevra le tribut de mon enthousiasme , et dans celui-là je vous renferme tous ! O notre vénérable et vénéré pasteur , je vous connus vieillard octogénaire , et combien ma jeune âme avait de joie près de vous ! Je vous contemplais , et dans mon active imagination , plongeant dans les temps passés , je me reportais à ce jour de votre héroïque combat , et en vous voyant , et en vous entendant je priais ! Que Dieu daigne exaucer ma prière ! Je lui demandais la mort plutôt que le sacrifice de ma foi.

Ainsi que tous les autres , le jeune abbé s'avance , et sans commentaire , un seul

mot lui suffit : *Je refuse*. Anges saints, prenez acte de sa parole , mais en même temps couvrez-le de vos ailes , car pour prix de son courage , le peuple demande son sang ; l'exécrable refrain a retenti : *à la lanterne !* Haine inutile ! le ciel a sur notre jeune prêtre des pensées de miséricorde , et le fait échapper à la mort qui le menace. Obligé dès ce jour de quitter sa paroisse , de fuir et de se cacher , il alla chercher une retraite chez sa parente , madame Dubos , où déjà nous l'avons vu se retirer après son ordination. Mais en ce malheureux temps quelle retraite était assez sûre pour un prêtre que la révolution avait cru marquer au front d'un stigmat d'ignominie , et dont ce stigmat même était devenu le titre le plus beau de sa gloire ? Réfractaire ! ce mot voulait dire , prêtre dévoué à la mort. Quelle vie commence maintenant pour ces glorieux athlètes ! vie de tortures ! vie de crucifiement ! Il est vrai qu'une consolation bien grande les accompagne ,

c'est qu'ils souffrent pour Dieu , et n'a-t-il pas été dit que : « Bienheureux sont ceux
« qui sont persécutés pour la justice , parce
« que le royaume des cieux leur appar-
« tient ? » Voilà donc ce qu'ils veulent ravir, c'est la possession de l'éternité, et auprès d'elle que sont tous ces tourments d'un jour ? Assistons au spectacle de leurs souffrances , et suivons pas à pas notre généreux abbé.

Épié de tous côtés, il n'a plus de demeure fixe : tantôt sous un nom supposé , ce sont des aliments qu'il va chercher près des amis d'un quartier ; tantôt sous un autre nom, c'est un abri qu'il va demander pour la nuit à la porte d'un autre ami dans un quartier opposé. Vrai pèlerin , il réclame l'hospitalité de tous ceux qu'il sait être dévoués à Dieu , par conséquent dévoués au malheureux qui fuit et qui invoque son nom.

Bientôt Paris même n'a plus pour lui de sûreté suffisante ; il le quitte , et porte ses

pas vers Meudon dont il connaissait le pasteur. Là, peut-être, il aurait pu trouver un asile assuré, mais dans le cœur de ce pasteur s'élève un sentiment de crainte ! M. l'abbé Malbeste est réfractaire ! La crainte triomphe de l'amitié, et le pauvre fugitif se voit forcé de rentrer dans Paris. Courage, bon serviteur, Dieu vous prépare de grandes tribulations, mais il est père, et sa main paternelle vous soutiendra ; courage ! du courage ! Ah ! oui, il en fallait alors ! car 1792 passait, et avec lui passaient la scène du 10 juin ; la journée du 10 août ; la boucherie du 2 septembre. 1792 passait, mais un souvenir en restait comme le remords en un cœur coupable : la convention nationale ! Enfin 1793 a commencé ! An terrible que nous apportes-tu ? hélas ! il n'est plus question de fêtes, plus de joie, plus d'épanchements d'amitié ! un voile sombre enveloppe tous les cœurs ; c'est que ce janvier, toujours salué par l'allégresse, devait être cette année

consignée dans l'histoire avec le sang le plus illustre, car le ciel avait reçu en martyr, celui que son injuste patrie avait frappé en criminel.

Dès ce jour lamentable, l'attitude de la convention devint plus énergique. Une loi des suspects est décrétée, mais que faudra-t-il entendre par suspect ?

« Écrasons les ennemis de la révolution, » avait dit Billaud-Varennés, le peuple est affermi, et la liberté est sauvée. »

« Il faut décréter, ajoute Danton, que tous les citoyens se réuniront pour désigner eux-mêmes tous les ennemis de la république; ce sont ceux-là qu'il faut frapper. »

Enfin tout aristocrate était et devait être suspect, et ce mot renfermait tout riche, tout noble, tout prêtre, toute vertu, tant la révolution craignait de rencontrer quelque chose d'honnête ! La terreur fut donc à l'ordre du jour, et avec elle arrivèrent les visites domiciliaires.

En cet état de choses , notre jeune prêtre, M. Malbeste , ne pouvait que fuir et se cacher , pour fuir encore et se cacher toujours : c'était là sa vie , mais alors même cette vie n'était pas pour lui sans consolation , car souvent il avait le bonheur , si rare à cette époque , de célébrer les mystères sacrés ; non pas dans des catacombes à l'exemple des premiers martyrs , mais dans le secret et le silence d'une chambre fermée à tous regards profanes. Là , le bon prêtre ne demandait pas que Dieu le délivrât de toutes les souffrances du corps ; un autre soin l'agitait : la pureté de la foi , et il demandait au Seigneur que son cœur fût revêtu de la grâce comme d'un triple airain , inaccessible à tous les traits de ses ennemis. Dieu l'exauça. Il arrivait néanmoins quelquefois que ce Dieu qu'il invoquait avec une confiance si grande , paraissait le délaisser au milieu des plus terribles épreuves. Là , sa constance et sa foi le soutenaient encore. Un jour , entre

autres, il y avait visite de trois membres du comité de salut public dans la maison qu'il habitait, et dans laquelle se trouvait son père. Le jeune suspect se cache dans la cheminée, mais manquant d'air et près d'étouffer, il quitte sa retraite et se jette au lit avant que les terribles commissaires aient pénétré dans la chambre. Il feint d'être malade. Enfin on frappe : « *Au nom de la loi que les portes s'ouvrent.* » A ce nom formidable, rien ne fait obstacle, et ils entrent. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'abandonner? Oubliez-vous que vous êtes puissant autant que miséricordieux? Tout semblait perdu, car l'un des commissaires s'est approché du lit : « *C'est mon fils qui est malade,* » dit avec anxiété le père du proscrit. « *Eh! qu'ai-je à faire de votre fils?* » répond l'effrayant examinateur : « *ce sont des prêtres qu'il nous faut!* » Et un signe rapide a fait comprendre au pauvre père qu'il n'avait rien à craindre d'un ami; le commissaire était, en effet, de la connais-

sance de la famille Malbeste. Aussi, pour n'éveiller aucun soupçon, le voilà redoublant de vigilance, et cherchant, et fouillant, et frappant sur les murs comme s'il eût soupçonné quelque retraite cachée, et sortant enfin au plus vite pour laisser au jeune malade la liberté de reprendre la santé et la fuite. Quelle Providence admirable ! Il se plaisait à répéter à ce sujet son grand mot : *qu'étant consacré à Marie, il ne pouvait périr*. Douce confiance, qui fut pour lui la source des plus continuelles consolations, et qui le maintint ferme au milieu des attaques sans nombre auxquelles le mettait en butte sa courageuse et angélique vertu. Un fait entre mille autres va le prouver.

Un vertige avait, en ce temps-là, troublé toutes les têtes; et, parmi les hommes que ce vertige avait le plus profondément égarés, il en était que leur état même avait rendus plus coupables. Un abîme, a dit la sainte Écriture, appelle un autre

abîme ; et pour tous ces hommes , dont le pied s'était posé sur l'abîme de la révolution , et qui , n'ayant plus la force ou la volonté de s'arrêter , étaient tombés de précipice en précipice , il n'y avait , hélas ! plus rien de sacré : religion , devoirs , vœux éternels , tout fut oublié ! O Dieu , pardon à ces pauvres âmes ! Savaient-elles ce qu'elles faisaient ? Quoi qu'il en soit , séduits par l'apparence de tranquillité dont jouissaient ces malheureux qu'il avait autrefois nommés ses confrères , des parents imprudents et de perfides amis le pressaient de suivre leur exemple , et , pour appuyer leurs sollicitations de raisons invincibles à leurs yeux , ils lui disaient le nombre de ces apostats ; mais le nombre fait-il loi ? La réputation qui les environnait ; mais renommée de révolution , n'est-ce pas renommée ennemie de la vertu ? La paix dans laquelle ils coulaient leurs jours ; mais la paix dans le crime et dans l'opprobre , n'est-ce pas mensonge ? Toujours nou-

velles instances , toujours nouvelles oppositions ; enfin , il coupe court à toutes ces tentatives de sacrilège union par un seul mot, mais c'est un mot de héros chrétien :

*« Arrachez-moi donc cette peau qui est
« collée à mon cœur , et je vous la donne
« pour en faire ce que vous voudrez ; mais
« ce cœur est à Dieu , et il restera à Dieu ! »*

Écrivains, historiens, poètes, citez tout ce que vous savez de noble et de grand , ce mot restera plus sublime encore. Honneur à celui qui l'a proféré ! honneur au Dieu qui inspire de si généreux serviteurs !

Avançons maintenant avec précaution ; car cette terre sur laquelle marche notre jeune confesseur de la foi , est une terre brûlante ; disons ce mot des saints livres qui est plus vrai , une terre qui dévore ses enfants.

On arrivait au mois de décembre 1795 , et à cette époque mourut madame Dubos , sa parente. Cette mort , qui le privait d'un asile assuré , fut signalée par un

événement vraiment plaisant. Lui-même il en riait au milieu de ses frayeurs ; et jusque dans sa vieillesse , il en riait encore en le racontant à ses amis. Les hommes de loi étaient venus chez madame Dubos aussitôt après son décès , et , selon l'usage , ils avaient posé les scellés sur tous les meubles , sans prendre toutefois la précaution de regarder ce qu'ils contenaient. Or , dans un des murs d'une chambre voisine de celle qu'occupait cette dame , se trouvait une grande armoire , et cette armoire fut fermée à clef , scellée et confiée à la garde de personnes non suspectes. Personne n'ignore , sans doute , qu'un article de la loi porte que celui qui brise les scellés est passible d'un châtiment sévère ; rien de mieux ; mais la loi a-t-elle prévu le cas où un être vivant serait renfermé dans le meuble scellé ? Or , M. Malbeste se trouvait justement dans ce cas. Il ne crut donc pas devoir se soumettre rigoureusement à la loi , c'est pourquoi il

attendit, et, quand tout fut dans le silence, il se leva, ouvrit la porte, fit sauter le cachet légal et prit la fuite.

Traqué bientôt d'asile en asile, semblable à la proie timide qu'épie le regard meurtrier du chasseur, il se joignit à quelques prêtres, réfractaires comme lui, et tous se retirèrent au Calvaire. Là, chacun de ces malheureux proscrits, enveloppé d'une couverture de laine, faisait tour à tour la garde, pendant la nuit, afin d'éviter toute surprise, et d'être prêts à tout événement. Cette vie d'inquiétudes se continua pendant tout le mois de décembre; mais Dieu avait fixé à ce temps les plus cruelles épreuves de son serviteur. Oui, il fallait qu'il fût au Calvaire pour prendre part à la croix de son Maître. En effet, en vain, pour se soustraire aux plus actives recherches, il avait revêtu la livrée d'un *cocher*, et imité, autant qu'il l'avait pu, les manières les plus vulgaires, les soupçons des patriotes le désignent cependant

comme suspect , et il est arrêté. Son état d'arrestation portait ce titre, effectivement très-compromettant : *cocher de grande maison*. En cette qualité , le voilà tombé dans les mains des révolutionnaires, et conduit, de prison en prison , à Saint-Firmin d'abord ; mais là se pressait journellement une trop grande foule de victimes, et la mort ne l'avait pas encore marqué au front. On le mena donc à la maison des Dames-Anglaises, rue des Boulangers, où, pendant deux mois , la prière et les entretiens les plus pieux occupèrent tout le temps de calme et de liberté d'esprit que lui laissaient les inquiétudes de chaque jour. De cette prison , improvisée par la révolution, il fut ensuite transféré à la maison de Saint-Lazare , où il eut le bonheur de rencontrer un de ses amis , M. l'abbé Duclos , élu depuis, et mort supérieur général de Saint-Sulpice.

Tout autre cœur d'homme eût tremblé à la vue de ces murs d'où sortaient inces-

samment tant de vertus destinées à tomber sous le fer des bourreaux ; mais il avait confiance en Marie , et , fort de cette confiance , il se tenait comme assuré de son salut. « Consacré à la Reine des anges , « je ne périrai pas. » Dieu l'en récompensa selon son cœur , au milieu même de sa captivité , en lui donnant occasion d'exercer son ministère et de former un vœu digne de sa piété filiale envers Marie. Cinquante ans plus tard , il devait le voir accompli.

A Saint-Lazare étaient renfermées avec lui deux femmes , aussi distinguées par leur piété que par leur naissance. L'une , abbesse de Montmartre , descendait de l'illustre maison de Montmorency. La prière et l'aumône avaient fait de tous ses jours autant de jours pleins devant Dieu. Toutefois , il manquait à cette âme privilégiée de la grâce , les épreuves de la croix , et le Seigneur l'y attacha tout entière. Une infirmité lui rendit l'ouïe difficile , et cette

infirmité valut plus tard à l'histoire un de ces mots qui dépeignent merveilleusement une époque, et l'esprit des hommes qui s'y firent un nom. « Elle a conspiré, » disait Fouquier-Thinville, « et elle mérite la mort. — Mais comment a pu conspirer une femme qui est sourde ? — Eh bien ! écrivez qu'elle a conspiré sourdement, » répond ironiquement le féroce accusateur public.

Cette âme noble eut donc à subir les tortures de la prison avant que le glaive révolutionnaire terminât sa vie, et M. Malbeste fut l'ange que Dieu lui envoya pour la consoler au milieu de ses épreuves. Aux heures fixées pour la promenade des prisonniers, il la voyait, lui parlait de Dieu, la confessait même quelquefois, autant que le permettaient les circonstances et son infirmité ; et, lorsque vint le jour où Dieu la couronna de la gloire des élus, la sainte abbesse reçut, de son ami captif, cette absolution dernière qui ouvre le ciel,

et met l'âme en la paisible possession de son éternité.

L'autre femme , amie et compagne de captivité de l'illustre abbesse de Montmartre , était mademoiselle de Beaumont , nièce de Mgr. de Beaumont , archevêque de Paris. Sa foi vive et sa sincère piété avaient inspiré à son âme la plus héroïque résignation , et Dieu, qui la voulait éprouver , mais qui , comme un bon père , ne laisse jamais ses enfants sans consolation , alors même qu'il les frappe , avait mis près d'elle , dans la prison , un homme bien capable de la comprendre , d'exciter son courage et de la préparer à tout ce que la Providence devait ordonner de son sort. Cet homme de Dieu était encore M. Malbeste ; et , comme il n'est pas de puissance au monde qui unisse plus fortement et plus promptement les âmes que la puissance du malheur , tous deux se parlèrent , se consolèrent mutuellement , s'exhortèrent réciproquement à tout souffrir pour

Dieu. Dieu ! tel était donc le mot qui devait être à la fois leur lumière et leur force. Ce fut dans une de ces saintes conversations que ces deux belles âmes firent ensemble le vœu de propager de tous leurs efforts le culte de l'immaculée conception de la sainte Vierge , si Dieu leur accordait la vie. Oh ! qu'il est beau de les voir sous les coups d'une mort sans cesse menaçante converser ainsi de Dieu , de Marie , du salut des âmes ! De retour sur leurs propres personnes , jamais ; de regrets sur leur fortune ou leur position passée , jamais ; de plaintes sur leurs souffrances présentes , jamais encore. Dieu était tout en sa servante , comme il était tout en son ministre , et il les garda l'un et l'autre.

Que je suis heureux en ce moment d'avoir à confier à la piété de mes lecteurs, une prière que le saint prêtre composa dans la prison même où Dieu lui ménageait de si précieuses consolations ! Elle est longue peut-être , mais elle est l'œuvre de la foi et de

l'amour : c'en est assez pour la transmettre en entier. D'ailleurs , si le grand Constantin se plaisait à baiser respectueusement les plaies glorieuses des confesseurs du nom de Jésus-Christ; si saint Chrysostome s'écriait à la pensée des liens dont furent chargées les mains du prince des apôtres :
 « O chaînes bienheureuses ! que je voudrais vous voir ! Que je voudrais presser
 « sur mes lèvres et sur mon cœur ces mains
 « sacrées qui vous portèrent ! Au monde
 « rien de plus beau que de souffrir pour
 « son Dieu ! » Pourquoi ne pourrais-je pas à mon tour espérer le même accueil respectueux , pour des paroles émanées du cœur d'un homme que Jésus-Christ avait marqué du sceau de ses martyrs ?

« Époque fatale , ô mon divin Créateur,
 « que celle où se trouvent si peu de chré-
 « tiens animés de l'esprit de la foi et per-
 « sévérant dans la prière ! Hélas ! par un
 « effrayant , mais bien juste effet de votre
 « colère , nous auriez-vous privés pour

« toujours de cette onction de charité qui
 « remplissait les cœurs des premiers chré-
 « tiens? O Dieu ! c'est dans l'amertume la
 « plus profonde de mon âme que je vous
 « conjure de ne pas permettre , oh ! non ,
 « ne permettez pas que le flambeau de la
 « foi s'éteigne au milieu de nous. Quel mal
 « pourrait être semblable au malheur de
 « perdre la foi ! Souvenez-vous , divin ré-
 « dempteur, de vos anciennes miséricor-
 « des , et regardez en pitié ce royaume
 « abreuvé des larmes de tant de victimes ,
 « fécondé par les sueurs de tant de glorieux
 « athlètes , et arrosé par le sang innocent
 « de tant de généreux martyrs !

« Oui, faites tomber sur nous, Seigneur,
 « tous les châtimens qu'il plaira à votre
 « justice d'ordonner. Une grande et solen-
 « nelle expiation ne vous est que trop lé-
 « gitimement due ; mais, de grâce, laissez-
 « nous la foi !

« Que les maladies nous affligent , que
 « les chagrins nous dévorent , que l'infor-

« tune nous accable ; mais encore une fois,
« de grâce , oh ! laissez-nous la foi.

« Privé de ce trésor, qu'affreuse serait
« notre misère ! Mais si nous sommes sou-
« tenus de votre Saint-Esprit, si nous som-
« mes éclairés de ses lumières, si nous som-
« mes embrasés de son amour , nous ché-
« rirons les maux de cette vie comme les
« faveurs d'un Dieu qui ne veut nous éprou-
« ver que pour nous purifier et nous ren-
« dre plus dignes de son éternelle gloire. »

Quelle simplicité ! quelle foi ! quel amour de Dieu ! Et celui qui parle ainsi est en prison et il attend la mort ! Mais Dieu veillait sur son serviteur ; et quand Dieu protége , qui est fort contre lui ? La révolution avait dit à M. Malbeste : Tu périras ! et le Seigneur avait étendu sa main sur son prêtre , et le prêtre fut sauvé.

Un jour , et ce jour était le 8 thermidor (26 juillet), une voix a retenti dans ces lugubres demeures, et chacun a frémi ! C'est que cette voix était celle de l'officier pu-

blic chargé de conduire au supplice les victimes proscrites par l'impitoyable comité de salut public. A sa main est une liste de noms : quelle inquiétude ! les figures , les esprits , les cœurs , tout est dans la plus horrible attente ! et , comme s'il voulait prolonger l'agonie de ses victimes , l'infâme geôlier lit chacun de ces noms avec une barbare et mortelle lenteur. Il devait battre le cœur de M. Malbeste ! Œil de l'homme , pourquoi ne peux-tu pas pénétrer dans le secret des âmes ? Un chrétien est ici luttant contre l'épreuve , et pour toi se cache cette résignation intérieure que , chaque matin , il prenait dans la méditation de la mort et dans la récitation de la prière si touchante des agonisants ! O faiblesse qui nous prive du plus beau spectacle d'admiration ! On appelle , et , à mesure qu'un nom est prononcé avec le numéro d'ordre , le malheureux qui le porte est jeté dans l'épouvantable charrette. « Le n° 16 ? — Le voilà. » Il est saisi

et placé. « Le n° 18? — Le voilà. » Il est encore saisi et placé, et puis l'appel continue. « Mais où est le n° 17, et d'où vient cet oubli? » Silence! silence! une parole est mortelle ici! seulement, écoutez ce mot, après lequel il faut se taire : Dieu l'a permis ! Le n° 17 est celui de M. Malbeste ! C'est fini pour cette fois ; la charrette marche ; la prison se ferme ; encore un jour de vie ! Mais quelle anxiété pour le pauvre père du prisonnier ! Mais quelle torture pour le cœur de sa mère ! Après chaque appel, ces infortunés parents passaient et repassaient sous la fenêtre de Saint-Lazare ; car un signe avait été convenu : deux mouchoirs, ou blanc ou rouge, devaient annoncer la vie ou la mort ; et à ce jour encore l'heureux mouchoir blanc porta la joie dans leurs cœurs ; leur fils bien-aimé n'était pas au nombre des victimes ! Espérance ! Oh ! le bien le plus précieux que Dieu ait pu mettre au cœur de l'homme avant de lui donner l'éternité,

c'est toi qui les consolais en ces tristes moments , et l'espérance du juste ne saurait être confondue ! Dieu l'a dit , et voici que sa parole s'accomplit.

Le 9 thermidor a paru !

Tallien avait dit aux députés survivants de la Gironde : « Faisons alliance ; « vous pleurez Vergniaud , nous pleurons « Danton , réconcilions leurs ombres en « frappant Robespierre. » Le complot s'étend , se fortifie , et dès le matin tous les députés sont à leur poste. Saint-Just se lève ; il veut parler , les députés l'interrompent , et fort de ces interruptions , Billaud-Varennès accuse Robespierre ; c'en est fait , le coup est porté ! Robespierre s'élance à la tribune , sa voix est couverte par les cris : A bas le tyran ! Périissent les tyrans ! ont aussi crié les députés , et Robespierre est décrété d'arrestation ; il se fracasse la mâchoire d'un coup de pistolet ; il est traîné à la salle du comité , et le 10 thermidor , l'échafaud a mis fin à

cette sanglante vie ! Aussitôt commence une réaction vers le bien , et d'abord est décrétée la mise en liberté de tous les détenus. Quelle joie ! Avez-vous vu quelquefois ces nuages dont la fureur menaçante éclate avec fracas dans les vallées et ravage , avec leurs champs , les espérances des moissonneurs ? L'effroi règne ; mais que brille un rayon de l'astre qui vivifie , la crainte a disparu , le sourire est revenu sur les lèvres , et l'espérance renaît dans les cœurs : il semble qu'on revive une seconde fois. Ainsi est le peuple après le décret de liberté. Tous volent aux prisons ! Mais qu'est-il donc arrivé ? se demandent avec anxiété les prisonniers. C'est que les gardes sont moins farouches , c'est que le geôlier est moins féroce ; et puis il n'y a pas d'appel pour la mort , et puis tout ce bruit dans Paris : Liberté ! liberté ! Les prisons s'ouvrent et les pauvres infortunés pleurent de joie ; ils s'embrassent , ils se félicitent de leur bonheur , ils sortent ! Oh ! qu'elle doit

être douce pour un prisonnier , cette première heure de liberté ! Qu'il doit lui paraître pur , cet air qu'il respire enfin à l'aise et sans crainte ! Qu'il doit être suave à son cœur , le plaisir de revoir sa famille après des jours de si cruelle absence ! Mais n'essayons pas de peindre de pareils sentiments ; ils étaient heureux , tout est dit par ce mot. Ainsi que les autres détenus , M. Malbeste sortit. Et son père et sa mère !.. O vous qui avez eu des enfants arrachés à une mort certaine , donnez-moi votre cœur pour exprimer ce que durent éprouver ces vertueux parents qui pouvaient dire enfin , en embrassant leur fils : Il est sauvé ! Plus d'échafaud pour lui ! Pauvre historien , je me tais , mais je répète encore ce mot qui renferme tout : Et ils étaient heureux.

Revenu dans sa famille , M. Malbeste songea à se procurer des moyens d'exister , car la révolution lui avait tout ôté , excepté son cœur et son courage. Il n'hésita pas longtemps. Chez lui se réunirent

quelques jeunes gens, au nombre desquels je dois citer MM. de Gourgues; et la science, et l'amour de la vertu leur furent prodigués par ce maître expérimenté qui, du produit de ses leçons, se vit bientôt en état de subvenir aux besoins de son honorable et laborieuse existence. Ce fut en ce temps et au milieu de ses occupations littéraires, qu'il reçut de la municipalité une carte de sûreté en même temps qu'un billet de garde, en qualité de soldat de la milice citoyenne.

Ainsi le voilà prêtre et défenseur de la patrie; prêtre, dans sa bouche est la parole qui sauve; soldat, dans sa main est le glaive qui tue; double mission, double devoir qu'il sut remplir avec éloge, car il faut dire à sa gloire que, dans ces fonctions civiques, aussi bien qu'en ses fonctions religieuses, il fut toujours admirable et consciencieux. Sa bonne tenue autant que son zèle ne tardèrent donc pas à le faire remarquer de ses chefs, et bientôt il s'éleva des plus hum-

bles degrés jusqu'au grade d'officier, qu'il conserva jusqu'à l'ouverture des églises.

Ce fut du reste à ce titre d'officier, qu'il dut la facilité avec laquelle il remplit les devoirs de son ministère ecclésiastique. Toujours accompagné de deux hommes faisant le guet, il entraînait dans la maison où devaient se célébrer les mystères sacrés, et ces deux espèces de sentinelles veillaient à ce que personne ne le troublât en ses fonctions, avec tout le zèle qu'elles eussent mis à le dénoncer s'il eût été reconnu. Que la charité rend ingénieux ! En présence de pareils faits que sert-il d'alléguer les difficultés de servir le Seigneur ? La volonté et l'amour, voilà ce qui en triomphe, et mille fois heureux celui qui sait vouloir et qui sait aimer, il est béni de Dieu. Cette vie de notre abbé soldat n'était donc pas sans de grands dangers, car alors la soif du sang n'était pas encore éteinte, et un prêtre eût été une victime si agréable au peuple ! Cependant, au mi-

lieu de ces périls, son sang-froid et sa fermeté ne l'abandonnèrent jamais.

Citons-en deux exemples.

De garde à la porte Saint-Antoine, il avait reçu l'ordre de se réunir à quelques hommes du poste et de protéger une visite de commissaires particuliers dans une maison désignée sur la feuille de service. Cette visite avait pour but de trouver un prêtre qui s'y tenait caché, disait-on ; or, ce prêtre était le citoyen Malbeste lui-même. Aussitôt, le voilà en armes ; il part avec sa petite troupe ; s'arrête résolument à la porte de la maison suspecte, et attend ainsi la fin de la visite avec le plus édifiant patriotisme. Mais pas de prêtre, pas de citoyen Malbeste ; et Michel Martin l'officier, car il avait pris ce nom, même avant son arrestation, revint à son poste, irrité en apparence du peu de succès, et cependant charmé du résultat de son expédition : au moins celle-là était sans remords comme sans crime.

Une autre fois étant de service au poste des Tuileries , il entend le cri de la sentinelle : Aux armes ! Il paraît , et devant lui se présente un officier d'ordonnance : — Le mot d'ordre ? dit celui-ci à M. Malbeste. — A vous de me le donner premièrement, citoyen , répond l'officier du poste. Menace de l'autre. — Eh bien ! demain, vous aurez de mes nouvelles. — A demain, soit, répliqua sèchement notre brave. Et aussitôt un rapport de ce fait est envoyé par lui à ses chefs , qui lui adressent à ce sujet les éloges les plus flatteurs sur son zèle et sa fermeté. N'était-il pas vraiment aussi bon militaire qu'il était bon prêtre ?

Mais avançons.

En créant le temps , Dieu lui avait dit : Va , et ne t'arrête qu'à mon ordre ; et depuis ce jour, fidèle à la parole de son maître , le temps a poursuivi sa course ; des empires se sont formés , et il les a vus tomber devant lui ; des révolutions ont éclaté parmi les peuples , et devant lui

encore elles se sont évanouies ; chargé de détruire, il a tout détruit, et ce formidable édifice lui-même qui devait braver le temps et Dieu, il a été frappé à mort : la Convention nationale n'est plus ! Le Directoire lui succéda , mais le temps l'a frappé aussi , et à son tour il est tombé devant la fortune d'un homme , mais cet homme était un génie que Dieu suscita , en lui disant :
 « Assez de temps mon bras a pesé sur la
 « France, je le retire , et c'est toi que je
 « fais le ministre de ma miséricorde. Apaise
 « les factions , détruis les ennemis de la
 « paix, frappe à grands coups ce colosse de
 « la révolution que j'ai formé moi-même.
 « Sous ta main je veux qu'il tombe, et tu
 « t'élèveras à sa place, et tu diras : France,
 « je te rends aujourd'hui ta couronne ; re-
 « prends maintenant ton Dieu , tes autels
 « et ta gloire. » Dieu a parlé, et l'ordre s'exécute. La voix puissante du dominateur a triomphé des cris de la révolution expirante, et nos vieilles églises, veuves de leurs

pasteurs, ont enfin ouvert leurs portes, et nos prêtres ont séché leurs larmes, et ils sont venus consoler leurs douleurs, et l'antique majesté du culte catholique a reparu. O joie ! alors la fille de Sion a déchiré son voile de tristesse, et comme en ses beaux jours, elle a revêtu son manteau d'honneur ; autour d'elle ont retenti les cantiques sacrés. O triomphe !

A cette époque de résurrection religieuse, alors qu'un concordat passé, le 15 juillet 1801, entre le souverain pontife Pie VII et Bonaparte, alors consul, réglait les affaires de l'Église de France, M. Malbeste s'unit à plusieurs prêtres qui, comme lui, avaient imprimé sur leurs fronts le sceau des martyrs de la foi, et d'un commun accord, aussi bien que du consentement de l'autorité, ils ouvrirent l'église provisoire des Minimes, où ces généreux confesseurs, libres de toute entrave, remplirent dès lors les paisibles fonctions de leur ministère. Cette église laissa toujours

en son cœur de précieux souvenirs , car ce fut là qu'il prit part à une cérémonie, toujours bien touchante sans doute, mais plus touchante encore, quand tous ceux qui y participent sont liés entre eux par les liens du sang et de l'affection. Je n'en dirai qu'un mot : j'aime bien mieux que M. Malbeste lui-même prenne la parole. Ici, du reste, ce doit être à lui tout l'honneur. C'était le temps de la cinquantième année du mariage de son père et de sa mère, et lui-même il voulut la célébrer. Bon prêtre et bon fils, parlez maintenant.

« Ainsi que le rapporte saint Grégoire de
 « Nazianze, il était d'usage, chez les pre-
 « miers chrétiens, de célébrer chaque an-
 « née l'époque de leur mariage. A cet effet,
 « ils choisissaient un jour de cette année
 « pour honorer la mémoire de celui où ils
 « s'étaient unis, en présence du Seigneur,
 « par des liens sacrés et indissolubles. Ce
 « jour, ils le célébraient par des actes
 « d'une vive et touchante piété. Ainsi ils

« venaient aux pieds des autels demander
 « à Dieu les vertus dont la pratique leur
 « était si nécessaire ; cette religion éclairée
 « qui dirige les vues ; cette prudence chré-
 « tienne qui règle les démarches ; cette
 « charité divine qui épure les sentiments ;
 « cet esprit d'amour et de concorde qui
 « écarte les mésintelligences ; enfin cette
 « confiance entière qui bannit les soupçons
 « et les ombrages.

« Ce pieux usage a presque entièrement
 « disparu depuis le relâchement des mœurs
 « et l'affaiblissement de la piété. Ce n'est
 « plus , hélas ! que dans des circonstances
 « extraordinaires et à des époques d'au-
 « tant plus mémorables qu'elles sont plus
 « rares , que l'Église a la consolation de
 « voir les fidèles renouveler la mémoire
 « de leur mariage et venir rendre à Dieu
 « de solennelles actions de grâces.

« Époux chrétiens , vous venez donner
 « aujourd'hui cet édifiant spectacle. Dix
 « lustres se sont écoulés depuis le jour

« qui vous vit contracter, au pied des
 « autels, un engagement sacré, et au-
 « jourd'hui vous voilà redemandant à Dieu
 « la continuation de ses grâces; et celui
 « qui doit en ce jour devenir votre organe
 « auprès du Seigneur, celui qui doit rem-
 « plir vos pieuses intentions, porter vos
 « vœux au trône de l'Éternel, immoler
 « pour vous la victime sainte, c'est votre
 « premier né, c'est ce fils, qu'à l'exemple
 « des patriarches vous avez consacré au
 « Seigneur; que par une pieuse et tendre
 « sollicitude vous avez placé dès ses pre-
 « miers ans sous la protection immédiate
 « de Marie; ce fils enfin, que selon Dieu et
 « selon votre cœur, vous avez distingué
 « par une prédilection spéciale.

« Avec quel zèle ne concourra-t-il pas
 « à vos religieux désirs? Placé entre le
 « ciel et vous, avec quelle ardeur il élèvera
 « ses mains suppliantes pour attirer sur
 « vous les grâces du Très-Haut! Avec quel
 « vif empressement il sollicitera le Dieu

« d'Abraham , d'Isaac et de Jacob , qui a
 « déjà consacré votre union , de répandre
 « constamment sur vous les bénédictions
 « dont il combla ces heureux patriarches en
 « vous accordant les longues années dont il
 « récompensa leur fidélité et leurs vertus. »

Après ces paroles d'un sentiment si vrai et si filial , qu'on aime à le voir payer sa dette de reconnaissance et d'amour à ses parents, en retraçant à nos yeux le tableau de leurs vertus ! Eux-mêmes ils aimèrent les auteurs de leurs jours ; ils leur étaient soumis, et jusqu'à l'âge le plus avancé, ces heureux vieillards reçurent de leurs enfants l'hommage de la plus respectueuse docilité. Quel charme dans ce souvenir d'un fils, tout glorieux pour ainsi dire de l'exemple que lui a donné sa famille !

« C'est que vous aviez médité ces paroles
 « du sage : Honorez votre père de tout
 « votre cœur , et n'oubliez pas les douleurs
 « de votre mère : celui qui honore son
 « père et sa mère est comme un homme

« qui amasse un trésor ; il verra sa prière
 « exaucée, et jouira sur la terre d'une
 « longue vie.

« Nous la voyons accomplie, cette parole
 « divine, et nous avons la douceur de jouir
 « nous-mêmes du prix qui a couronné
 « votre amour et votre respect pour les
 « auteurs de vos jours ! »

Maintenant, rapportant l'éducation que lui-même et sa famille ont reçue de leurs père et mère , il retrace les occupations de leur enfance. Mais quelle ravissante peinture ! mais quelle simplicité et quelle suavité de style ! Oui, il y a là de cette éloquence antique qu'on cherche en vain de nos jours. Il y a là , la nature dans toute sa vérité ; ce que nous pensions, ce que nous disions, ce que nous faisions, le voilà ! Oh ! non , ne retranchons pas un mot de ce petit chef-d'œuvre , pas un trait de ce tableau de famille : cela est si rare aujourd'hui ! Pères et mères , écoutez bien ; enfants, écoutez bien aussi ; c'est ici la plus

admirable leçon pour vous tous, et ce sont les meilleurs parents, et c'est le meilleur des fils qui vous la donnent.

« Fidèles au dépôt de la foi et de la religion qu'ils vous avaient transmis comme le plus précieux héritage , vous avez pris soin d'en enrichir vos enfants ; vous avez jeté dans leurs cœurs les semences de la piété ; vous avez formé leurs premiers ans à la vertu ; vous leur avez donné le plus grand des biens , celui d'une éducation chrétienne. Rappellerai-je ces jours de notre enfance où , rassemblés autour de notre modeste foyer , loin des plaisirs tumultueux, des assemblées mondaines, des spectacles dangereux , nous trompions la longueur des soirées par des lectures aussi instructives que touchantes ? La sainte Bible était le livre qui en faisait la matière la plus ordinaire. Que vous saviez bien rendre notre esprit attentif aux traits les plus intéressants ! Tantôt, admirant la patience de Job, ses

« longues et douloureuses épreuves , la
 « prospérité qui fut ensuite le prix de sa foi
 « et de sa confiance ; tantôt nous mettant
 « en garde contre l'orgueil par la ruine
 « d'Aman, et nous inspirant la vertu d'hu-
 « milité par l'élévation de Mardochée. En-
 « suite, par des récits plus touchants en-
 « core , vous nous faisiez entendre avec
 « une douce émotion les vertus de la jeune
 « et aimable Ruth, son tendre attache-
 « ment pour Noémi, ce dévouement filial
 « que Dieu honora par la plus glorieuse
 « des prérogatives, puisqu'il la plaça dans
 « l'ordre de la génération du Sauveur. Mais
 « combien nous attachait davantage encore
 « cette intéressante histoire de Tobie ! com-
 « bien nous en saissions avidement tou-
 « tes les circonstances ! C'était par vos
 « soins que les préceptes de ce saint homme
 « à son fils passaient jusqu'en notre cœur,
 « et par vos soins encore , nous suivions
 « dans ses voyages le jeune Tobie avec
 « l'ange qui lui servait de guide ; nous par-

« tagions ses inquiétudes, ses plaisirs ; nous
 « compatissons à la peine du vieillard qui
 « hâtait, par ses vœux, le retour de son
 « fils, et nous mêlions nos pleurs aux lar-
 « mes que versait sa tendre mère sur le
 « berceau de ce fils chéri ; enfin, nous par-
 « ticipions à l'allégresse que donnait la
 « réunion de personnes si chéries !

« Tels étaient nos purs et innocents loi-
 « sirs, et c'est ainsi que vous jetiez, comme
 « en jouant, dans nos âmes le germe des
 « vertus. Je dois tout dire : à ces lectures
 « se joignait le récit des actions éclatantes
 « et des vertus cachées des saints que l'é-
 « glise honore et, par dessus tout, la lec-
 « ture respectueuse du livre des livres, de
 « l'Évangile, dont chaque jour nous gra-
 « vions quelques sentences dans notre mé-
 « moire.

« Oui, telle est la vie simple, telles sont
 « les mœurs patriarcales au sein des-
 « quelles furent élevés ceux à qui vous avez
 « donné le jour ; car, je le déclare ici hau-

« tement pour l'édification publique autant
 « que pour compléter votre éloge , jamais,
 « non jamais vous ne laissâtes tomber le
 « livre le moins suspect dans les mains de
 « vos enfants ; jamais vous ne les introdui-
 « sîtes dans ces assemblées où la vertu est
 « exposée à mille écueils ; jamais vous ne
 « les conduisîtes à ces théâtres qui sont la
 « ruine des bonnes mœurs. De simples
 « promenades dans la campagne ou dans
 « les jardins étaient nos plaisirs ; la majesté
 « de l'office divin , le concert de louanges
 « adressées à l'Eternel , la pompe auguste
 « des cérémonies de l'Eglise étaient tous
 « nos spectacles. »

Après ces ravissans tableaux où il semble , pour ainsi dire , qu'on soit de la famille , lisant , parlant , priant avec elle , il était juste que Dieu fût aussi invoqué ; il y avait des grâces à demander , des bénédictions à obtenir , et Dieu n'est-il pas l'auteur de tout don parfait ? Il termine donc par cette touchante et solennelle prière.

« O vous l'arbitre suprême des destinées
 « humaines, vous, mon Dieu, le dispen-
 « sateur des années, daignez prolonger les
 « jours de ces chers parents jusqu'au terme
 « le plus reculé. Que vos plus abondantes
 « bénédictions se répandent sur eux ; que
 « la paix et le bonheur couronnent leurs
 « derniers ans, et par un dernier vœu plus
 « digne encore d'un ministre des autels,
 « que les liens qui unissent ici-bas les pa-
 « rents et les enfants se perpétuent dans le
 « ciel, et qu'enfin la divine charité cou-
 « ronne cette heureuse union ! »

Quelque temps après cette cérémonie touchante, M. Malbeste passa de l'église des Minimes, qui cessa d'appartenir au culte, à l'église de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, rue Saint-Louis, dans laquelle S. Em. le cardinal de Belloy lui conserva son titre de vicaire. Que je voudrais pouvoir redire ici tous les témoignages d'estime et de vénération qu'il y reçut de la part des habitants de ces quartiers ! Son

dévouement filial pour le vieillard respectable qui dirigeait la paroisse, son zèle éclairé dans les devoirs de sa charge, son aménité constante le rendaient l'ami de tous; chéri du riche et chéri du pauvre, il avait puisé dans sa religion et dans son cœur ce charme qui attire et qui captive. Digne disciple de l'admirable Delille, on pouvait rigoureusement dire de lui ce qui fut dit de son maître, et je ne crains pas qu'on m'accuse d'exagérer les qualités de M. Malbeste en lui appliquant ces paroles de M. de Felletz, sur la tombe de son ami Delille (*Journal de l'Empire*, 1813); ces paroles forment tout le portrait que m'ont fait de lui les prêtres et les amis qui le connurent dans l'exercice de son ministère, à Saint-Denis-du-Saint-Sacrement.

« Il me paraît avoir été unique dans
 « l'art d'assaisonner une conversation de
 « tout ce qui en fait le charme, de la va-
 « rier à l'infini, de l'animer par les saillies
 « les plus heureuses, les reparties les plus

« vives et les plus imprévues , par des com-
 « pliments sans fadeur, des railleries sans
 « amertume , des anecdotes contées avec
 « une grâce particulière , et de la rendre
 « souvent instructive et intéressante par
 « des idées justes et sérieuses, par des traits
 « lumineux et profonds. »

Non , je ne retranche pas un mot à ces éloges , c'est trait pour trait notre vénéré pasteur. Du reste, pour dernier coup de pinceau à ce tableau de son caractère aimable et de la grâce de ses entretiens , je veux dire cette parole d'un de ses amis , attaché comme lui à la paroisse de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, et qui aujourd'hui encore l'y remplace dans les fonctions de vicaire :

« Un jour , j'étais allé le consulter sur
 « une affaire qui me semblait importante ;
 « j'arrive , il me raconte ces mille petites
 « anecdotes qu'il savait si bien dire, et moi
 « je l'écoute et l'écoute si bien que j'oublie
 « l'objet de ma visite , et me voilà parti ,

« résolu de commencer une autre fois par
 « lui parler de mes affaires avant de me
 « laisser enchanter par ses paroles. »

Oh ! que voilà bien cette piété que caractérise ainsi l'Apôtre ! « Tout ce qui est
 « aimable et gracieux , tout ce qui respire
 « un parfum de modestie , tout désir de
 « bonne renommée , tout amour de la
 « vertu , toute règle utile à la conduite de
 « vie. » Ajoutons à ces enseignements divins ce mot qui renferme la perfection de la charité : Tout à tous pour gagner tous les cœurs à Jésus-Christ. A ce cachet se reconnaissent les enfants de Dieu ; à ce cachet se reconnaissent plus fortement encore ses ministres , et M. Malbeste le portait gravé sur son cœur. Tels sont d'ailleurs les saints sur cette terre , et ce caractère de Dieu qu'ils portent en eux a cet avantage précieux de prouver invinciblement aux hommes, même les plus éloignés de la piété , que la religion qui unit la créature à son Dieu ne saurait être ce lien de fer que fait

peser sur les épaules d'un esclave un maître impitoyable, mais bien cette chaîne de l'or le plus pur, dont le premier anneau, fixé au cœur de Dieu, attire à lui, par attraction d'amour, le cœur de l'homme fixé à son dernier anneau. Heureuse chaîne ! que le monde te prenne, qu'il s'en enlance, et s'il faut que ton poids se fasse sentir à lui, qu'il baisse un moment sa tête humiliée, et bientôt ce poids sera celui d'une immense consolation. Dieu est si bon pour ceux qui l'aiment ! et ceux qui l'aiment sont si merveilleusement remplis de son amour !

Tant de vertus, dont la source était au cœur de Notre-Seigneur, entouraient pour ainsi dire M. Malbeste d'une auréole de gloire, et il en reçut alors une récompense flatteuse. Ce fut le choix que fit de lui le chapitre métropolitain pour la cure de Saint-Merry, alors vacante par la mort de son pasteur ; c'était le 30 août 1812 ; mais la Providence réservait à M. Malbeste une

œuvre plus difficile. Une paroisse nouvelle se formait péniblement dans l'un des quartiers de Paris, et il était destiné par le ciel à en être pour ainsi dire le fondateur et le père. Dieu inspira donc à Mgr le cardinal Maury la pensée de demander au chapitre cette cure vacante pour M. l'abbé Boucher, son ami. Le chapitre accéda à cette requête du cardinal, se réservant toutefois la nomination de M. Malbeste à la première vacance de paroisse. Trois mois après, l'occasion s'en présenta, et elle fut saisie avec empressement.

Mais n'anticipons pas sur les événements; car il y a encore ici quelque gloire à recueillir pour l'honneur de notre vicaire de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement. Écoutons-le parler lui-même :

« Un jour, je fus appelé, pour l'exercice de mon ministère, près de l'un de nos plus spirituels académiciens. Le gracieux Laujon voyait s'approcher le terme d'une vie, sinon coupable aux yeux de la société, du

moins bien dénuée d'œuvres chrétiennes.

— M. l'abbé, me dit-il, que n'a pas à craindre un vieux pécheur comme moi, à l'approche du jugement de son Dieu ! Oh ! que d'amères réflexions ne doit pas faire à ce moment suprême celui qui n'a consacré sa plume qu'à des productions toujours profanes et souvent dangereuses ? — Je lui répondis : Mais Dieu n'est-il pas le père des miséricordes ? Espérez tout de son immense bonté et de votre repentir ; et d'ailleurs, M. Laujon, vous qui vous rappelez avec amertume celles de vos œuvres dont vous désavouez en ce moment l'esprit, avez-vous donc oublié que votre plume, une fois chrétienne, traça les beaux vers d'une ode à l'Éternel ? A ce souvenir, son visage, que les glaces de quatre-vingt-quatre années, les souffrances d'une longue maladie, et, plus que tout cela peut-être, les sentiments d'une pieuse terreur avaient profondément altéré, s'anima d'un sourire de bonheur et d'espoir : — Est-ce

que vous l'avez lue , M. l'abbé ? Est-ce qu'elle vous paraît bonne ? C'est ainsi que je parvins à réveiller une sainte confiance en cette âme purifiée déjà par de si sincères et si précieux remords , et la foi la plus vive présida à ses derniers sacrements comme à ses derniers instants. « Un poète est poète jusqu'à la fin , » ajoutait en souriant le saint vicaire. Pourquoi ne dirions-nous pas aussi que le bon prêtre est bon prêtre en tout et jusqu'à la fin ?

Cette mort de Laujon eut lieu en 1811 , et l'année suivante fut pour M. Malbeste une année signalée par un événement remarquable.

Ce fut le mariage de la fille de l'illustre défenseur de Louis XVI , mademoiselle de Sèze , avec le général de Fleury , célébré le 14 octobre 1812 , dans la chapelle de la pension de madame Mauclair , rue du Harlay. A lui fut l'honneur de bénir cette union , sur laquelle sa qualité de confesseur de mademoiselle de Sèze et d'ami de

sa famille , devait appeler les plus douces bénédictions du ciel. Oh ! que ce jour-là fut un beau jour pour M. Malbeste ! Devant lui une jeune fille aussi noble qu'elle est modeste , et qu'il a dirigée dans les voies de la vertu ; un homme que les armes ont revêtu d'honneurs et de gloire , et tous deux prêts à contracter la plus illustre et la plus sainte des alliances. Devant lui ce père de l'heureuse fiancée ; cet homme , dont le nom seul rappelle à l'âme la vertu et le courage : l'immortel avocat du meilleur et du plus malheureux des rois. Devant lui l'auditoire le plus brillant , la société la plus choisie , j'oserai presque dire toutes les gloires de la France , et il fallait qu'il parlât ! Oh ! ne craignez rien ; Dieu et son cœur l'assistent ; silence ! on l'écoute !

Quelques mots rapides sur la sainteté du sacrement de mariage , quelques autres mots sur les qualités de celui auquel va s'unir mademoiselle de Sèze , et sur l'espérance de bonheur que donne à leurs fa-

milles l'heureux assemblage de tant de vertus et tant de brillante renommée ; il ajoute ensuite :

« Voilà, Mademoiselle, l'avenir plein de
 « joie que vous offre cette union. Tou-
 « tefois, permettez-moi de vous le dire :
 « en parlant de ces dons que le ciel s'est
 « plu à répandre dans votre âme, je n'ai
 « eu d'autre intention que celle d'exciter
 « en vous les sentiments de la reconnais-
 « sance la plus vive pour l'auteur de ces
 « dons, et ainsi de vous porter, aidée de la
 « grâce, à remplir les espérances que ces
 « qualités qui sont en vous ont fait juste-
 « ment concevoir ; à justifier des éloges
 « que sans doute votre modestie désavoue ;
 « à vous rendre digne, en un mot, du nom
 « glorieux que vous portez.

« A ce nom, je ne sais quel enthousiasme vient vous saisir ! On s'efforce en vain de retenir sa voix ; inutilement on voudrait ne pas répéter ce qui est si connu et ce qui a été dit déjà tant de

« fois ; un sentiment plus puissant vous
 « entraîne et vous transporte à une époque
 « où la Providence, pour l'instruction des
 « hommes , a voulu manifester sensible-
 « ment le néant des grandeurs humaines.
 « Là, se voit ce puissant de la terre qui na-
 « guère dominait un peuple immense, ce-
 « lui dont un signe eût suffi pour armer
 « des millions de bras prêts à le défendre,
 « il est là seul ! car tous l'abandonnent,
 « tous fuient , tous ont vu leur courage se
 « glacer ; tous ! oh ! non ; un seul homme,
 « un homme d'une sensibilité profonde,
 « d'une énergie brûlante , de l'âme la plus
 « forte et la plus magnanime s'élance pour
 « le sauver ; et , sans craindre de devenir
 « lui-même victime de son zèle , il déploie
 « avec une noble intrépidité tout ce que
 « l'éloquence a de plus persuasif , tout ce
 « que le sentiment national a de plus gé-
 « néreux , donnant ainsi l'exemple du dé-
 « vouement le plus mémorable , et asso-
 « ciant ainsi tellement son nom au nom de

« l'illustre infortuné, qu'on ne peut plus
 « désormais penser aux malheurs de l'un,
 « sans que la gloire de l'autre ne vienne se
 « mettre à côté pour vivre ensemble jus-
 « que dans la postérité la plus reculée; et
 « cet homme, Mademoiselle, est celui de
 « qui vous avez reçu le jour, et dont le ciel
 « lui-même a pris soin de couronner l'hé-
 « roïque dévouement; car, au milieu des
 « mille glaives qui menaçaient une tête si
 « chère, il le sauve et le conserve ainsi à
 « sa vertueuse épouse, à ses fils si honora-
 « bles, à ses amis, si heureux d'un titre
 « aussi flatteur; enfin, à vous, Mademoi-
 « selle, à qui il sera encore donné de rece-
 « voir, et les conseils de sa sagesse, et les
 « témoignages de sa vive et tendre affection.
 « Il attend de vous, Mademoiselle, et son
 « espoir ne sera pas déçu, que vous aime-
 « rez à vous acquitter constamment de vos
 « devoirs; que vous vous montrerez en
 « tout temps comme un modèle de vertus,
 « d'ordre, de régularité, et que vous serez

« véritablement , selon l'expression du
 « Sage , l'honneur de votre famille , l'or-
 « nement de votre maison et la gloire de
 « votre époux. »

Peut-on être en même temps plus éloquent, plus noble et plus délicat ?

Deux mois après la cérémonie de ce mariage , le moment arriva enfin où , selon son désir , le chapitre métropolitain eut à donner à M. Malbeste la récompense de ses travaux. Le 23 décembre 1812 , mourut le curé de Sainte-Élisabeth , M. l'abbé de Plaimpoint , et M. Jalabert , alors archidiaque de Notre-Dame , qui aimait le pieux et zélé vicaire de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement , s'empressa de lui proposer cette place.

Il y eut d'abord refus : c'est qu'en bon prêtre , il n'avait jamais désiré de régir une paroisse , et cette charge l'effrayait avec raison ; car s'il est grandement terrible aux yeux de la Foi le compte que

devra rendre à Dieu le simple prêtre, que sera-ce du compte d'un pasteur ! A lui le soin des âmes ; à lui la nécessité de la vie édifiante ; à lui surtout de dire ainsi que l'apôtre : « Imitez-moi comme j'imite Jésus-Christ. » Elle est donc bien pesante cette charge pastorale ! aussi ne soyons pas surpris du refus de M. Malbeste. D'ailleurs, comment quitter une paroisse où, depuis plusieurs années, il prodiguait les soins les plus assidus au vénérable pasteur dont il était tout à la fois le vicaire et l'ami ! Comment briser tout d'un coup les relations toutes spirituelles qui l'attachaient à un si grand nombre d'âmes ! Comment affronter toutes les difficultés qu'il prévoyait devoir surgir autour de lui, dans une église dirigée par un homme respectable sans doute, mais depuis longtemps accablé sous le poids des plus cruelles infirmités !

La réponse à ces objections de M. Malbeste fut l'ordre de se soumettre à la Providence, et le pieux vicaire se soumit.

Le voilà donc nommé à la cure de Sainte-Élisabeth.

Mais, avant d'entrer dans le détail de son administration, qu'il me soit permis de dire quelques mots sur l'histoire de cette église et de cette paroisse. J'aime à croire qu'on les excusera dans un prêtre de la famille (1).

En 1603, mourut, à Besançon, un jeune gentilhomme, appelé M. de Récy. Sa vie dissipée avait scandalisé la ville, autant que sa mort sainte y porta d'édification. C'est une grande grâce de mourir en prédestiné quand on a vécu dans le vice ; mais M. de Récy avait pour femme une de ces

(1) Les détails qui suivent sont tirés d'une notice sur Saint-Nicolas-des-Champs, par M. l'abbé Pascal, et de la vie de mesdames de Récy, que m'ont communiquée les dames de Sainte-Élisabeth, rue Saint-Louis, au Marais.

âmes fortement enracinées dans la piété , et que Dieu se plaît à contempler du haut du ciel. Comme une autre Monique , elle priait pour celui qui lui était si cher , et avec elle priait aussi sa fille , jeune encore et déjà consommée en vertus. Tant de vœux furent agréés du Seigneur , et M. de Récy mourut en saint.

Cette mort brisa tous les liens qui retenaient dans le monde madame et mademoiselle de Récy , et leur permit de mettre enfin à exécution le projet qu'elles avaient conçu depuis longtemps , celui de fonder un institut du Tiers-Ordre de saint François d'Assise.

Ce nom avait été primitivement donné au troisième ordre que cet homme de Dieu avait institué en faveur des personnes des deux sexes , non astreintes aux vœux de religion , et soumises à la juridiction des ordinaires , c'est-à-dire des évêques diocésains. Cet ordre , qui fut établi en l'année 1221 , dans la vallée de Spolète , près d'As-

sise, où saint François faisait entendre alors son apostolique prédication , n'exigeait de ceux qui s'y faisaient recevoir aucune séparation du monde, et n'avait pour toutes règles que certains conseils propres à porter les âmes à une perfection plus grande que la perfection des simples fidèles.

De ce Tiers-Ordre fut tiré celui que voulurent suivre mesdames de Récy , et dont l'origine remonte au pontificat de Léon X, qui , dans l'année 1521 , sépara de la règle primitive ce qui ne convenait pas à des religieux , et l'accommoda à l'état régulier, obligeant aux trois vœux de religion ceux qui s'engageraient à en faire partie. Ce ne fut qu'en 1594 que le *P. Mussard* établit en France cette réforme du Tiers-Ordre de saint François , et mesdames de Récy la saisirent avec empressement et reconnaissance. Leur résolution fut dès lors invariable , et le 7 mai 1604 , jour de l'Ascension , ces saintes femmes, appuyées de l'approbation du pape Clément VIII, et

de l'assentiment de Monseigneur de Ric , archevêque de Besançon , prirent enfin l'habit de la pénitence , et s'établirent au bourg de Vercel.

Je m'étends beaucoup trop peut-être sur la fondation de cet institut ; mais ces détails sont pour nous comme autant de titres de famille ; et quel est celui d'entre les hommes qui ne se plait à en exalter la gloire et l'ancienneté ? Je poursuis donc avec confiance et bonheur.

Peu de temps après l'établissement de ce Tiers-Ordre à Vercel , Dieu le marqua du sceau de ses œuvres ; il l'éprouva. De cette épreuve sortit sa gloire : il arriva , en effet , à cette naissante et heureuse communauté , ce qui eut lieu à l'égard des apôtres dans les jours qui suivirent la mort du Sauveur. Une persécution s'élève à Jérusalem ; on les maltraite , on les poursuit , on les disperse ; et ce qui était malheur aux yeux des hommes , devint , entre les mains de Dieu , la source la plus féconde de biens

pour le monde, puisque cette dispersion servit à rendre plus rapide et plus étendue la propagation de l'Évangile. Il en fut de même de cet institut : on le calomnia, on le persécuta, on força ces vierges saintes à se disperser; et cette dispersion, qui pouvait être regardée comme un immense malheur, procura à plusieurs villes le bonheur de jouir de l'édification de leurs bons exemples : d'abord à Salins, puis à Dôle, à Lyon, et, pour en passer d'autres, à la ville de Paris, où le P. Mussard les reçut et les plaça, en l'année 1615, dans une maison de la rue Neuve-Saint-Laurent, dont il fit l'acquisition.

L'année suivante, le roi, par ses lettres patentes du mois de janvier, permit aux dames du Tiers-Ordre d'établir *un monastère de douze sœurs de la pénitence, de l'étroite observance du Tiers-Ordre de saint François*. Les lettres furent enregistrées au parlement en 1615, et l'évêque de Paris, à son tour, leur donna la permission

de construire un couvent dans la maison que leur avait procurée le P. Mussard.

Dès son institution , et dans les années qui suivirent , cet ordre fut protégé par la faveur des rois et des reines, comme il était déjà protégé par les bénédictions du Roi qui règne au plus haut des cieux. Ainsi , Marie de Médicis se déclara protectrice spéciale et fondatrice de ce monastère , et le 14 avril 1628 , elle posa solennellement la première pierre de l'église , qui fut dédiée à sainte Élisabeth de Hongrie, que le Tiers-Ordre regarde comme sa patronne et sa mère. Cet honneur valut à la maison le titre de *Monastère Royal*.

Dans le dessin du portail de cette église , que possèdent les dames religieuses de cet ordre, il est dit, en outre, que le roi et la reine régente, Anne d'Autriche, sont protecteurs de ce monastère , et il est ajouté que le 19 novembre 1644 , jour de la Sainte-Élisabeth , la première année du pontificat d'Innocent X , et la deuxième

année du règne de Louis XIV, il y eut dans l'église de ce couvent une messe solennelle pontificale , célébrée par Monseigneur de Puget , évêque de Marseille , en présence de la reine , des princes , seigneurs , etc.

Encore une fois , ces détails sont longs , j'en conviens , mais ils font la gloire de l'église à laquelle j'appartiens , je ne pouvais les taire.

J'arrive enfin à l'histoire de la paroisse.

Dieu bénissait l'Institut de ces saintes religieuses, et dans sa course rapide, le temps respectait la paix de ces solitudes profondes , où l'âme goûte si bien le bonheur d'être à Dieu. Mais le génie du mal avait étendu sur la France cette main qui ébranle tout , quand elle est conduite par la vengeance divine ; et devant lui, plus de paix et plus de solitude ! Portes de ces saints temples , il faut que vous soycz ouvertes. Vierges timides, il faut que vous preniez la fuite ; dites adieu à ces murs, à ces bois, à

ces cellules, à tous ces témoins de vos joies spirituelles ; encore une fois, fuyez ! Et le pieux troupeau a été dispersé ; et la sainte demeure a été changée en désert !

Mais une église existe encore , et quand tout ce qui tient à la religion tombe sous la main de l'homme , quel sera son sort ? Ainsi que tant d'autres monuments pieux, va-t-elle aussi disparaître , comme le vaisseau qu'on aperçoit sur la vague élevée et qui disparaît tout à coup sous la nuée dévastatrice ? Non. Une pensée d'utilité publique conservera cet édifice que protègent dans le ciel toutes ces âmes qui, douces colombes , se sont envolées de ce séjour , au séjour de l'éternelle paix.

L'église du monastère fut transformée en magasin à farine , et cette transformation la sauva.

Elle était encore consacrée à cet usage , lorsque le géant, qui, d'une main, étouffait la révolution, et de l'autre couronnait l'Eglise de France de son antique gloire , fit

un décret qui rendait au culte la chapelle de l'ancien couvent des dames de Sainte-Élisabeth.

Cette église était restée enclavée dans la nouvelle circonscription de Saint-Nicolas-des-Champs, faite d'après le concordat de 1802 ; mais elle en fut distraite alors, ainsi que les maisons qui l'environnaient, et fut assignée pour église à la paroisse qui venait de se former, et qui naturellement prit le nom de Sainte-Élisabeth. M. l'abbé de Plaimpoint en fut le premier pasteur.

Oh ! que n'ai-je cette voix qui égale les lamentations aux douleurs, je peindrais avec autant de force que de vérité la misère de cette pauvre église !

Les murailles demandaient de quoi revêtir leur nudité ; nulle antique et touchante image n'avait échappé à la fureur destructive du peuple vandale. Les prêtres demandaient de quoi célébrer dignement les mystères sacrés ; la main cruelle des nouveaux Balthazars avait profané les

vases où coule le sang qui purifie et pardonne. Jésus-Christ lui-même demandait un autel où il pût encore s'immoler ; tout était tombé sous les coups de l'impiété triomphante ; à peine y avait-il là une pierre où ce bon maître pût reposer sa tête. Est-il un plus entier dénuement ? et cependant faut-il que nous envisagions ce dénuement comme la plus affreuse plaie de cette église désolée ? Ses murailles dépouillées, ses prêtres sans ornements, Jésus-Christ sans autel, c'est un mal, sans doute, et mal au-dessus de toute expression ! Mais j'entre à Bethléem, et je tressaille de joie, quoique tout y soit si pauvre ! c'est que là, du moins, il y avait des adorateurs, tandis qu'en la paroisse nouvelle, nul ne venait porter à Dieu son offrande et son cœur. Les offices se célébraient sans assistants ; les sermons se prêchaient sans auditeurs ; les tribunaux de la pénitence restaient fermés, sans qu'aucun pécheur y vînt implorer le Dieu

de la miséricorde ; et de son tabernacle sacré , Jésus - Christ lui-même appelait en vain ses enfants : personne ne répondait à sa voix. Il était même alors un mot assez en usage dans le quartier, et ce mot s'employait pour exprimer une solitude profonde : « C'est un désert comme Sainte-Élisabeth ; » et il faut dire que dans ce temps l'église n'avait encore ni son chœur, ni sa chapelle de la sainte Vierge, ni ses deux bas-côtés. Résumons ce triste tableau : pauvreté dans l'édifice, insensibilité dans les cœurs, disette de prêtres zélés ; ô douleur !

Ce fut dans ces circonstances si déplorables, et j'oserai ajouter, si décourageantes pour une âme d'une foi moins vive que la sienne, que M. Malbeste prit possession de la cure de Sainte-Elisabeth, le 4 janvier 1815.

Ce jour de son installation fut pour

lui d'un heureux augure ; car le choix qui fut fait de M. l'abbé Bossu , curé de Saint-Eustache, pour présider à cette cérémonie, le confirma dans la pensée que Dieu ne lui manquerait pas au milieu des pénibles travaux de son nouveau ministère. Vingt ans auparavant, ce digne et respectable ecclésiastique avait dirigé la paroisse de Saint-Paul , et M. Malbeste , alors nouvellement ordonné , avait fait sous lui , et à sa grande satisfaction , les premiers essais de son ministère. M. le curé de Saint-Eustache n'oublia pas ce fait , et dans son discours, il ranima le rayon de l'espérance à demi éteint dans les cœurs des habitants fidèles, en suivant pas à pas la carrière sacerdotale de leur nouveau pasteur : carrière de piété , de zèle et de douleurs.

On a dit qu'il ne faut jamais louer publiquement, et en leur présence, les hommes qui ont bien mérité de la société par leur génie ou leurs vertus. La raison en est bonne aux yeux de la foi : c'est qu'il faut

craindre que l'encens de ces louanges ne les enivre , et que , dans leur pensée superbe , ils ne s'élèvent au-dessus de leurs semblables.

Dans leur généralité , ces principes sont vrais ; mais dans la vie de l'homme , il y a de ces circonstances où l'éloge est un feu qui le gagne , qui l'embrase , qui le consume ; c'est un aiguillon qui lui presse l'âme , et la fait , pour ainsi dire , voler dans la voie de la perfection. D'ailleurs , ici , c'est un chef nouveau , et il faut que l'on connaisse son zèle , son talent , sa vertu ; c'est un père , et il faut qu'on sache quel est son cœur pour ses enfants ; c'est un ami , et il est bon qu'on n'ignore pas sa constance et son dévouement. Or , un pasteur , n'est-ce pas tout cela ? Il fallait donc montrer à ce peuple qui l'entourait , quel chef il recevait de l'autorité suprême pour le conduire ; quel père la Providence lui envoyait pour l'aimer ; quel ami Dieu lui donnait pour se dévouer à le servir. Il

fallait donc en un mot détailler la vie du nouveau pasteur, et heureux celui dont la vie seule est l'éloge.

Déjà connu de son troupeau par ces paroles du respectable curé qui l'installait, M. Malbeste avait aussi à se faire connaître par lui-même. Le dimanche suivant, le cœur agité et cependant plein de confiance en Dieu, le bon prêtre, devenu le bon pasteur, monte en chaire, et d'une voix émue, il commence en ces termes :

« La Providence divine, cette Providence qui règle tout au monde; qui conduit tout par sa sagesse; qui, selon l'oracle de l'Esprit saint, disposant toutes choses avec force et suavité, les atteint d'une extrémité à l'autre, et les fait servir à l'accomplissement de ses desseins; oui, la Providence nous a appelé au milieu de vous, pour nous confier le gouvernement spirituel de vos âmes, tout indigne que nous puissions être d'un

« ministère si intéressant et si redoutable
« à la fois.

« Organe de cette Providence divine,
« Monseigneur le Cardinal, nommé Arche-
« vêque de Paris, a daigné faire choix de
« nous pour nous établir à votre tête. Oh !
« puissions-nous répondre à sa confiance
« et justifier son choix ! »

Viennent ensuite les vœux que forme le bon pasteur pour que le Seigneur lui donne, avec son élection à la charge pastorale, toutes les grâces qui l'aideront à la remplir : le zèle, la charité, la force.

Ce secours de Dieu pourra seul le consoler : « car nous ne vous dissimulerons
« pas, nos chers paroissiens, et votre bonté
« ne s'offensera pas d'un aveu qui attriste
« notre reconnaissance ; non, nous ne
« vous dissimulerons pas qu'il en coûte
« infiniment à notre cœur de nous séparer
« de ceux auprès desquels nous avons vécu
« si longtemps. Écoutez-moi, et vous com-

« prenez ma peine. Attaché depuis trente
 « années au service d'une des paroisses con-
 « sidérables de cette ville, et sous la conduite
 « du pasteur respectable qui nous installa
 « dans cette église, il y a peu de jours, nous
 « avons dû nécessairement contracter avec
 « les fidèles de ces quartiers les liens de la
 « plus tendre charité. Plus tard, après les
 « jours de tempête, ayant retrouvé dans
 « l'exercice de notre ministère une partie
 « de ces mêmes fidèles, les liens de cette
 « affection ont dû se resserrer encore. Je
 « les aimais, et comment pouvions-nous
 « être insensible à tous ces témoignages
 « d'estime, d'attachement et de confiance,
 « qui nous ont accompagné, même jusque
 « dans cette paroisse ! »

Cependant, comme s'il eût craint que ce souvenir de ces anciens amis n'affectât péniblement ses nouveaux paroissiens, il s'empresse, après cet épanchement, de revenir à son but, qui est de gagner la

faveur de son auditoire. Mais quel tact !
 mais quelle gracieuse et cordiale élo-
 quence ! On l'entend , et déjà on l'aime.

Suivons-le donc avec attention.

« Mais si notre sensibilité peut à peine
 « se contenir, oh ! encore une fois , n'en
 « soyez pas offensés ; loin de là , ces mar-
 « ques d'affection vous doivent être les sûrs
 « garants de celle que nous éprouverons
 « pour vous ; car si le sentiment de la cha-
 « rité paternelle et apostolique nous a si
 « puissamment animé jusqu'à ce jour, que
 « sera-ce lorsqu'il nous est conféré par
 « Dieu lui-même un titre qui vous place
 « immédiatement dans notre cœur, et qui
 « vous rend les objets nécessaires de notre
 « plus tendre sollicitude. Ah ! qu'il nous
 « soit donc donné de remplir dignement
 « les obligations que ce titre nous fait con-
 « tracter avec vous ! »

Oui , bon pasteur, il vous exaucera et

vous aidera , ce Dieu qui tant de fois vous a soutenu dans les épreuves si terribles de vos jeunes ans. Courage donc toujours , car il ne s'agit plus pour vous de trembler et de fuir, c'est la vie que vous avez à donner à ce peuple assis à l'ombre de la mort ; c'est le divin amour que vous avez à répandre comme la rosée , dans ces âmes desséchées par le vent brûlant de l'indifférence , et le Seigneur vous dit , ainsi qu'autrefois il le disait à Gédéon : « Va ,
 « marche , revêtu de la force que je te
 « donne , et je suis avec toi. » Bon père , chassez donc toute inquiétude de votre esprit ; Dieu est si bon !

Du reste , M. Malbeste avait dans la vie de son prédécesseur un exemple de cette bonté , de ce secours de Dieu , et il se plaît à retracer le tableau rapide de son ministère et de ses vertus.

Donnons aussi ce souvenir à la mémoire d'un prêtre vénérable.

« Vous lui devez vos regrets, nos chers
 « paroissiens, car il les mérita. Vertueux
 « par principe et par goût, M. de Plaim-
 « point montra dès l'enfance les plus heu-
 « reuses inclinations. La sagesse n'attendit
 « pas en lui la maturité de l'âge, et les
 « vertus lui semblaient inspirées, plutôt
 « qu'acquises par la réflexion. Revêtu du
 « ministère pastoral qu'il exerça pendant
 « de longues années, on l'a vu montrant à
 « tous les yeux une foi pure, une piété sin-
 « cère, une inaltérable douceur, une ad-
 « mirable charité. Mais laissons tous ces
 « éloges, et pour nous borner, que n'avons-
 « nous pas à dire du zèle qu'il déploya dans
 « le but de vous préparer le saint asile qui
 « nous rassemble en ce jour ! Avec quelle
 « ardeur il sollicita la restauration de ce
 « monument ! A quels soins pénibles il se
 « livra pour réparer les ruines de ce tem-
 « ple, relever les autels déshonorés, et
 « rendre ce lieu sacré moins indigne de la
 « Souveraine Majesté ! Il nous semble le

« voir encore au jour de cette cérémonie
 « touchante qui consacra, en quelque sorte,
 « l'inauguration de ce temple. Cette séré-
 « nité d'âme, cette joie douce de la vertu
 « qui resplendissait sur son visage, ces che-
 « veux blancs qui ornaient cette tête véné-
 « rable, ce charme inexprimable répandu
 « sur tous ses traits : tout en lui justifiait
 « les éloges flatteurs que lui donnait na-
 « guère devant vous un homme, que l'É-
 « glise compte aujourd'hui parmi ses pon-
 « tifes. Mais Dieu veut que l'épreuve purifie
 « la vertu de ses saints, et celle de notre
 « respectable prédécesseur fut soumise aux
 « atteintes d'une maladie longue et doulou-
 « reuse qui couronna tous ses mérites.
 « Plein de jours et de bonnes œuvres,
 « il s'endormit enfin dans le Seigneur.
 « Non, sa mémoire ne s'effacera pas de
 « notre souvenir ; elle animera nos efforts,
 « elle excitera notre courage, elle enflam-
 « mera notre zèle, et nous fera remplir
 « ainsi les vœux de son cœur, en pro-

« curant à vos âmes le salut éternel. »

Il était ainsi amené à ouvrir son cœur à ses enfants , et il le fait en peu de mots ; mais qu'ils suffisent bien pour lui attacher tous les cœurs !

« Votre salut éternel ! oh ! oui , il m'est
 « déjà bien cher ! Mais pour y parvenir,
 « venez à nous avec assurance , et toujours
 « vous nous trouverez prêt à vous visiter
 « dans vos maladies , à vous secourir dans
 « vos besoins , à vous consoler dans vos
 « peines , à vous éclairer dans vos doutes,
 « à vous relever dans vos chutes , à vous
 « fournir en un mot tout ce qui peut faire
 « le bonheur ici-bas , et l'assurer invaria-
 « blement au ciel. »

C'est là toute la vie de notre bon pasteur ; mais la charité de Jésus-Christ le presse comme l'apôtre , car il a regardé toute sa famille nouvelle , et ses yeux se sont arrêtés sur ceux qui souffrent.

A cette vue, son cœur se dilate encore davantage :

« Il est un objet qui excite nos plus vi-
 « ves sollicitudes, c'est l'état des membres
 « souffrants de notre Dieu. Le ciel a mis en
 « notre âme l'amour de ceux qui sont pau-
 « vres, et de tout temps il nous a inspiré
 « le désir de les soulager dans leurs misè-
 « res ; mais ce sentiment est devenu plus
 « fort, mais ce désir est devenu plus vif,
 « depuis que nous nous voyons chargé
 « d'une grande famille, et par conséquent
 « depuis que nous avons des besoins plus
 « étendus à satisfaire. Il est surtout une
 « classe respectable d'infortunés, humi-
 « liés de leur indigence, attentifs à la ca-
 « cher, à en écarter même le soupçon,
 « eh bien ! il faut que la charité vigilante
 « du pasteur perce les ténébreuses retrai-
 « tes où s'enfoncent ces victimes honora-
 « bles de la pauvreté ; il faut que son zèle
 « ingénieux surprenne le secret de leur mi-
 « sère, qu'il obtienne l'avou de leurs be-

« soins , et que , sans se contenter de stériles consolations , il porte à tant de maux un remède efficace. Il est si doux , nos chers enfants , d'exercer la bienfaisance !

« Secourir la vertu indigente , arracher l'innocence aux pièges de la séduction , arrêter la ruine d'une famille , sauver un malheureux de son propre désespoir , voir le front des infortunés s'épanouir à son aspect , changer leurs jours de deuil en des jours de joie , recueillir leurs bénédictions sur son passage , devenir pour eux un ange tutélaire , une seconde Providence , un Dieu protecteur , et par quelques faibles sacrifices , opérer ces merveilles , goûter ces jouissances et gagner le ciel , oh ! quelle âme assez insensible pourrait résister à de si puissants attraits ! »

La sienne n'y résistait pas ; noble , généreux , sensible , il exprimait en ces touchantes paroles le tableau de son propre bonheur , j'oserais dire le tableau de sa vie,

car, à chacun de ces traits, il se peignait lui-même, et dans les longues années de son ministère pastoral, il montra que ce sentiment de charité qu'il savait si bien définir à ses auditeurs, il l'avait d'abord profondément gravé en lui. Comme le bien-aimé disciple, il avait puisé dans les saintes communications de son cœur avec le cœur du Dieu d'amour cette charité compatissante dont nous le verrons plus tard donner de si éclatantes marques, aussi bien que cette amitié sainte et franche qui rendait si parfaitement heureux ceux qu'il aimait.

Fénelon a dit un mot bien vrai et bien digne de sa pieuse sensibilité : c'est que rien « n'est si tendre, si ouvert, si vif, « si doux, si aimable et si aimant, qu'une « âme que possède et anime une affection « fondée en Dieu. »

M. Malbeste le prouvait par son propre exemple, et les souvenirs délicieux, ainsi que les amis sincères qu'il a laissés à

Sainte-Élisabeth , sont les témoins de la vérité que j'avance.

Un pasteur si pleinement pénétré de ses devoirs et si bien inspiré par son âme , ne tarda pas à se faire connaître de ses nouveaux paroissiens , et il acquit en peu de temps leur estime et leur affection. Il en profita. Le manque de prêtres et la longue maladie du respectable M. de Plaimpoint , alors curé , avaient fait désertier les offices , et il voulut y ramener les fidèles ; les sacrements étaient négligés , et il voulut que son troupeau y vînt puiser abondamment la vie de la grâce. Pour atteindre ce but , il se multiplia ; tout à tous et la nuit et le jour , tantôt il était priant pour sa paroisse , tantôt se livrant à la prédication , tantôt , par de pieuses visites , s'efforçant de faire passer en toutes les âmes le feu de la dilection qui était dans la sienne.

- Ame sainte de notre bien-aimé pasteur , voilà que vous vous découvrez à nos yeux. Oh ! encore une fois , me le pardonnerez-

vous ? Il est si bon de pouvoir glorieusement opposer aux caractères des amis du monde, le caractère d'un véritable ami de Dieu !

Ainsi continuellement en présence du Seigneur, il ne savait ni s'occuper d'affaires, ni se récréer sans lui. C'était avec Dieu, le fils le plus soumis pour son père, comme Dieu était pour lui le père le plus attentif à ses besoins. Ne nous étonnons donc pas des succès qu'il eut dans le cours de son ministère. La bénédiction divine marchait pour ainsi dire avec lui ; il semblait, en effet, qu'une vertu secrète émanât de sa personne, lorsque, prosterné devant les autels de l'agneau sans tache, il le priait pour sa famille chérie ; ou lorsque dans ses mains, portant le Saint des saints, il allait pas à pas, à travers la foule qui l'entourait, bénissant les enfants, les parents, les pauvres, les vieillards.

Je l'ai encore présente à mon esprit,

et délicieusement gravée dans mon cœur, l'impression que me fit éprouver cet homme de Dieu, alors que, pour la première fois, je l'entendis, de sa voix douce, me parler de ma vocation, de mes devoirs, du zèle que, jeune prêtre, placé sous sa conduite, je devais apporter dans les fonctions de mon ministère. Quel charme ! quelle suavité dans ces entretiens affectueux où sa foi s'épanchait, avec tant de vérité, de son cœur de bon prêtre et de père.

L'Apôtre a écrit un mot qui exprime bien l'empire de la foi sur l'homme juste, *elle est sa vie*, dit-il, et c'était là en effet comme l'aliment qui vivifiait l'âme de ce bon vieillard ; c'était là comme le rayon de lumière qui brillait en ses actes aussi bien que dans ses paroles. De là, cette simplicité noble de ses prédications, cette éloquence de cœur tout à la fois si naturelle et si pénétrante ! J'en ai la preuve dans ses sermons, et les divers passages que j'en extrairai, serviront mieux que mes paroles à montrer

que ce n'étaient pas ces discours d'académie, qui souvent ont retenti dans nos chaires, et dont les périodes, artistement enlacées entre elles, semblent défier la sagacité du plus habile critique. Sans doute, il trouvait bien dans Démosthènes, dans Cicéron, dans les orateurs profanes, la pompe et la solennité du style : ces ornements leur sont nécessaires. Mais pour lui dont la pensée s'élevait plus haut que la pensée toute matérielle de ces génies du monde, il n'envisageait dans la prédication qu'un seul but, qu'un seul triomphe : celui du retour de l'âme vers Dieu. Pour y parvenir, il ne trouvait pas de plus efficace moyen que l'expression toute simple d'un esprit convaincu et d'un cœur touché. Les applaudissements, les éloges flatteurs, les assemblées nombreuses et distinguées, tout cela est peu de chose pour le vrai ministre de la parole de Dieu. *Da mihi animas*, donnez-moi vos âmes ! ce cri des saints renferme toute la science de la prédication de Jésus-Christ.

Loin de moi la prétention de donner ici des leçons d'éloquence de la chaire ; j'apprends et je n'enseigne pas , mais je pénètre dans la pensée de celui dont j'écris la vie , je crois la comprendre et je l'exprime. Qu'on me permette donc deux citations courtes et parfaitement conformes à l'idée que M. Malbeste se faisait du prédicateur : ainsi c'est d'abord un passage bien connu, bien répété et tout divinement apostolique de saint François de Sales, ce grand maître en simplicité de foi et en langage de cœur , cet aimable et saint évêque que notre bon pasteur retraçait si bien à nos yeux.

Ce passage est une leçon parfaite , et M. Malbeste crut devoir le rappeler à ma mémoire , lorsque je commençai sous ses yeux le ministère de la prédication.

« Voulez-vous savoir à quoi je reconnais
 « l'excellence et le prix d'un prédicateur ?
 « c'est quand ceux qui sortent de la pré-
 « dication disent en se frappant la poitrine :

« Je ferai bien ! non pas quand ils disent :
 « Oh ! qu'il a bien parlé ! Oh ! qu'il a dit de
 « belles choses ! Oui , car dire de belles
 « choses et avec éloquence, c'est faire pa-
 « raitre la science ou l'éloquence d'un
 « homme ; mais quand les pécheurs se
 « convertissent et se retirent de leurs mau-
 « vaises voies , c'est signe que Dieu parle
 « par la bouche de ce prédicateur ; qu'il a
 « la vraie science de la croix et celle des
 « saints. Le vrai fruit de la prédication est
 « que le péché soit aboli et que la justice
 « règne sur la terre ; c'est pour cela uni-
 « quement que Dieu envoie les prédica-
 « teurs , comme Jésus-Christ ses apôtres ,
 « afin qu'ils fassent du fruit et que ce fruit
 « demeure. »

Plus que tout autre , M. Malbeste avait compris ce langage ; aussi , constamment porta-t-il tous ses soins à attirer à Dieu , par sa parole, tant d'âmes qui depuis long-temps s'en étaient éloignées.

Entrez dans l'intérieur de l'une de ces familles patriarcales où le père, qui en est le chef, s'entoure de ses nombreux enfans, leur adresse quelques douces paroles d'exhortation à la vertu, ou leur fait lecture de quelques récits de la vie merveilleuse des saints. Admirez-vous le silence respectueux de la famille ? Mais par quel secret d'éloquence ce père vénérable a-t-il ainsi captivé tous les cœurs ? Nul autre secret n'est en lui que son amour, et parce qu'il aime ses enfans, il a puisé tout à la fois dans sa tendresse, et la persuasion et l'onction de sa parole.

Tel était M. Malbeste au milieu de ses paroissiens ; son discours, son action simple, son accent plein de douceur, tout en lui captivait ses auditeurs, et il puisait dans sa foi comme en son amour pour eux, ce charme qu'il savait si bien répandre autour de lui.

Ce sentiment de charité le guidait en toutes ses compositions, et parce qu'il se

plaisait à dire qu'il parlait pour tout le monde, il avait pris pour caractère de ses sermons deux qualités fondamentales de tout bon discours : clarté et pratique. Ainsi jamais de définitions embrouillées, jamais de divisions arrachées par force de son texte, jamais de développements purement métaphysiques ou destinés au seul plaisir de l'oreille. On ne peut disconvenir que ce fut à ce genre si vrai et si évangélique, qu'il dut de plaire également à ceux de ses paroissiens connus par leur science ou leur position brillante dans la société, et à ces âmes simples qui ne savent qu'aimer et servir le Seigneur.

Un mot encore à ce sujet.

Je me souviens d'une parole qui trouve fort bien sa place en cet endroit; ce fut celle qu'un illustre cardinal, enlevé à la France il y a à peine quelques années, adressait à un jeune prédicateur que les idées nouvelles avaient séduit et lancé dans une voie

d'exagération , bien opposée à la voie simple de l'Évangile.

« Lisez-moi une seule page d'un des orateurs sacrés du grand siècle ; y a-t-il une phrase , une ligne , un mot qu'une personne du peuple ne puisse comprendre ? Il est donc vrai que l'éloquence et la simplicité s'accordent bien ensemble ; ce sont deux sœurs amies qu'il ne faut pas séparer. »

C'est bien dit, et c'est pourquoi M. Malbeste les faisait toujours marcher à ses côtés d'un pas égal ; il en faisait pour ainsi dire les compagnes inséparables de sa parole.

Grâce à Dieu , plusieurs de ses instructions me sont restées , et je suis heureux de les reproduire ; en elles se retrouvent tout ensemble le bon prêtre , le bon pasteur et le bon prédicateur de l'Évangile.

Venons à des faits.

Depuis longtemps le gouvernement avait

résolu de dégager le marché des Innocents des différentes industries qui y avaient formé des établissements. Son intention était d'y construire une vaste halle, uniquement destinée à la vente des objets de consommation matérielle. En dégageant ainsi ce marché, il fallait en même temps trouver un lieu convenable pour y transporter et y établir les branches de commerce auxquelles le gouvernement donnait en ce lieu la plus entière exclusion. Il jeta donc les yeux sur un emplacement assez vaste que lui offrait l'enclos de l'ancienne maison du Temple, et là s'arrêtèrent ses plans de construction.

J'ai besoin de prier ici mes lecteurs de me pardonner si je détourne encore une fois leur attention de ce qui doit seul les occuper, la vie de notre vénérable pasteur; mais il m'a semblé convenable de leur donner sur ce Temple quelques détails particuliers et propres à les intéresser. D'ailleurs je n'ose penser qu'on m'ac-

cuse de m'écarter trop de mon sujet principal, car je fais en ce moment ce que fait un ami visitant avec des étrangers les domaines d'un ami. Il n'y a bois, jardins, appartements qu'il ne se plaise à leur montrer ; on croirait qu'il grandit celui qu'il aime à proportion des détails qu'il leur donne, et quand s'achève la visite, tous ils reviennent joyeux vers le maître de la maison. J'agis de même ; une visite dans les parties principales de la paroisse de notre pasteur, quelques mots sur elles, et enfin agréable retour vers celui qui est l'objet de toute notre attention.

Cet établissement du Temple (1), dont le nom a retenti par tout le monde, était autrefois enclavé dans la circonscription de Saint-Nicolas-des-Champs, et était le chef-lieu de l'Ordre des Templiers qui prit naissance à Jérusalem, en l'année 1118, et

(1) Notice sur Nicolas-des-Champs, par M. l'abbé Pascal.

dont la fin principale était de défendre les chrétiens qui visitaient la Terre-Sainte, de les escorter pour les protéger contre les infidèles et les voleurs, et même de leur donner l'hospitalité. Baudouin II accorda à ces nouveaux religieux une maison dépendante du temple de Salomon, et de ce lieu de leur première demeure leur est venu le nom sous lequel ils furent connus.

On croit que ce fut en 1148 seulement qu'ils songèrent à se fixer à Paris : quoi qu'il en soit de cette assertion, il ne reste de leur existence dans cette ville qu'un titre certain, en date du mois de novembre 1211, établissant clairement que les Templiers ont acquis une propriété particulière à Paris, ou plutôt dans un terrain touchant aux portes de la capitale. Cet Ordre cessa d'exister en 1312, et une partie de ses biens immenses passa à l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui fit de cette vaste demeure la maison provinciale du grand-prieuré de France.

L'enclos du Temple occupait alors une étendue considérable de terrain, enfermé de hautes murailles crénelées. D'espace en espace, s'élevaient des tours dont plusieurs tombaient en ruines, dans le dix-huitième siècle. Celle qu'on avait surnommée *la Grosse tour* était dans l'enclos même, et quatre tourelles en flanquaient les angles; son origine remontait jusqu'à l'an 1306. Longtemps elle servit de magasin d'armes, mais dans ces derniers temps elle n'avait plus d'autre usage que de renfermer les titres et archives du grand-prieuré; ses salles étaient réservées aux assemblées du chapitre de l'Ordre.

Il y avait là encore une église aussi ancienne que l'Ordre des Templiers et bâtie sur le modèle de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Aujourd'hui il n'existe plus le moindre vestige de cet ancien édifice; tout a disparu, et la maison du Temple où se trouvait le palais du grand-prieur, et les autres

bâtimens qui y avaient été joints à diverses époques.

Une partie très-considérable de l'enclos fut convertie, dans l'année 1809, en un marché couvert, et c'est celui dont je veux parler ; il est composé de quatre immenses nefs sous lesquelles sont placées près de deux mille boutiques. Sous l'empire et vers l'an 1811, quelques années seulement avant la Restauration, le gouvernement acheva de faire abattre ce qui restait encore de l'ancien prieuré, et notamment la trop fameuse *Grosse tour*, à laquelle n'est plus attaché que le triste souvenir qui l'a rendue si malheureusement célèbre dans les annales de notre histoire.

On sait que ce fut dans les salles antiques de cette tour qu'une royale victime prépara son sacrifice et son martyre. A sa place s'élève aujourd'hui un monastère de Bénédictines de l'adoration perpétuelle, fondé par madame la princesse de Bourbon Condé, qui en fut élue la première supé-

rieure générale. Ainsi l'ange de l'innocence et l'ange de la prière se chargèrent d'effacer, en l'expiant par la pénitence, la mémoire de cette catastrophe sanglante et lamentable.

Lorsque le marché construit dans l'enclos du Temple fut entièrement terminé, la religion, qui est de tous les temps, de tous les états et de toutes les fêtes, y vint implorer et répandre les bénédictions du ciel. M. l'abbé de Plaimpoint, curé de Sainte-Élisabeth, dont relevait le marché avec toutes ses dépendances, présida le premier à cette imposante cérémonie qui se renouvela régulièrement pendant un grand nombre d'années.

Le jour du second anniversaire de cette bénédiction, le 22 février 1813, fournit à M. Malbeste, alors curé de la paroisse, l'occasion de faire entendre sa voix paternelle à ses nouveaux paroissiens.

Une messe du Saint-Esprit avait été solennellement célébrée, et selon l'usage

heureusement établi, et aujourd'hui tombé malheureusement en désuétude, toutes les Dames du marché du Temple s'étaient rendues à l'église. Le nouveau pasteur profite de la circonstance favorable qui s'offre à lui, et montant en chaire, il les félicite de leur zèle à placer ainsi, sous la protection de Dieu, leurs personnes et leurs établissements. Rien de plus louable, rien de plus digne d'édification.

« Mais en venant implorer ici le secours
 « du ciel pour le succès de vos affaires, oubliez-vous, continue M. Malbeste, d'invoker l'aide de Dieu pour le succès de
 « la première et de la plus importante de
 « toutes vos affaires, le salut de votre âme !
 « Qu'est-ce, en effet, qu'un acte religieux dont le principe et la fin se borneraient
 « à une brillante cérémonie ? Qu'est-ce
 « qu'un sentiment de piété qui vous conduirait un seul jour en présence du Seigneur, et qui vous laisserait loin de lui

« le reste de l'année ; qui dans ce seul jour
 « vous ferait élever vers le ciel une voix
 « suppliante, et vous condamnerait ensuite
 « à un silence coupable ; qui semblerait, en
 « un mot, pouvoir acquitter dans une seule
 « fois le tribut de tout une année ? Nous
 « vous dirons donc avec le grand apôtre ,
 « que nous pensons mieux de vous, et que
 « nous sommes persuadé qu'en vous ap-
 « pliquant avec ardeur à vos intérêts tem-
 « porels , vous ne voulez pas cependant
 « négliger les intérêts de vos âmes, *confi-*
 « *dimus de vobis melius*. Oui , c'est cet
 « intérêt si grand qui anime en ce moment
 « notre zèle , et nous met au cœur les ré-
 « flexions les plus propres à vous prouver
 « cette vérité importante ; c'est qu'en qua-
 « lité de chrétiens , nous devons travailler
 « à notre sanctification, et que cette sanc-
 « tification peut s'acquérir en tous les états
 « que la Providence a établis sur la terre. »

Après avoir ainsi proposé le sujet pra-

tique de son instruction , il pose avec autant de sagesse que de clarté les principes fondamentaux de toute véritable piété.

Que ne m'est-il donné d'avoir cent bouches, j'irais dire à l'habitant des villes aussi bien qu'à l'homme des campagnes, j'irais publier dans le monde comme au fond des solitudes, que ce n'est ni le seul éclat des œuvres, ni la seule abondance des aumônes, ni la longueur affectée des prières qui font la piété. Oh ! non ; la sainteté, c'est quelque chose de plus accessible à tous : c'est la soumission filiale à la volonté de Dieu, exprimée dans les devoirs de sa vocation. Que cette pensée est consolante !

« Il est en effet une remarque à faire
 « et je vous prie de ne pas la laisser
 « échapper, continue M. Malbeste, c'est
 « qu'il n'y a ni état, ni emploi, ni profes-
 « sion qui n'ait ses saints reconnus par l'É-
 « glise. La Providence l'a permis ainsi afin

« de vous convaincre, que ce ne sont pas les
 « diverses conditions de la vie qui font les
 « saints ou qui mettent des obstacles à la
 « perfection, mais que la vraie sainteté est
 « dans la conduite qu'on tient en ces con-
 « ditions ; dans les vertus qu'on y pratique ;
 « dans la fidélité avec laquelle on s'y ac-
 « quitte de ses devoirs, et c'est ce que disait
 « un grand docteur aux chrétiens de son
 « temps : Qu'importe à quelle profession
 « vous apparteniez ; qu'importe l'état que
 « vous exerciez , je ne m'en soucie pas ;
 « mais ce qui doit être commun à tous
 « les chrétiens, de quelque condition qu'ils
 « soient, ce qui leur est imposé, quelle que
 « soit leur vocation, c'est de remplir exac-
 « tement leurs obligations et de s'occuper
 « sérieusement de leur salut.

« Vous m'alléguerez peut-être la diffi-
 « culté d'allier, dans le monde, les de-
 « voirs de son état avec ceux que prescrit
 « la religion. Ah ! sans doute, en considé-
 « rant le monde comme étant un composé

« d'hommes corrompus et corrupteurs,
 « il est difficile de concilier ses erreurs
 « avec l'esprit de vérité, ses maximes
 « pernicieuses avec les saintes règles de
 « l'Évangile, le culte de Baal avec celui
 « du Dieu d'Israël ; mais si nous considé-
 « rons le monde comme une société de
 « personnes exerçant différentes profes-
 « sions, comme un assemblage de condi-
 « tions diverses plus ou moins élevées dans
 « lesquelles se rendent des services res-
 « pectifs, où tous mutuellement se secou-
 « rent, s'entr'aident et par mille moyens
 « concourent à se procurer bien-être et
 « sûreté, disconviez-vous que cette
 « utilité réciproque, que ce commerce qui
 « unit tous les hommes entre eux en les
 « rendant nécessaires les uns aux autres,
 « ne soit dans l'ordre naturel une des plus
 « admirables dispositions de la Providence
 « et le chef-d'œuvre de la sagesse divine ?
 « Or, maintenant, prétendre que dans ce
 « monde considéré sous ce dernier point

« de vue , les maximes de l'Évangile ne
 « peuvent s'accorder avec les obligations
 « de l'état qu'on professe, ou encore que la
 « pureté de sa morale est incompatible
 « avec les devoirs de chaque vocation, c'est
 « une erreur aussi dangereuse qu'elle est
 « criminelle ; il est donc possible d'être
 « saint dans tous les états.

« Si vous ne m'en croyez pas , ou plutôt
 « si vous pensez que réellement votre état
 « soit un obstacle au salut de votre âme ,
 « alors je dois vous le dire avec franchise,
 « c'est que cet état est un crime et vous
 « devez y renoncer. Mais admettant encore
 « une fois une vocation dans l'ordre de la
 « société , c'est injurier Dieu , offenser sa
 « providence , blasphémer sa sagesse que
 « de le regarder comme en opposition avec
 « le salut. Je veux donc le dire haute-
 « ment , non , non il n'y a pas d'état dans
 « le monde qui ne soit, qui ne puisse être
 « et qui même ne doive être un état de
 « sainteté.

« Ah ! que malgré tous les soins multi-
 « pliés de vos affaires ; malgré l'activité
 « infatigable qu'on vous voit mettre dans
 « votre commerce ; malgré les vives solli-
 « citudes auxquelles vous êtes livrés, il
 « vous serait facile encore de remplir les
 « devoirs d'un bon chrétien ! Commencer
 « et finir la journée par la prière, élever
 « votre cœur vers Dieu, lui rapporter tous
 « vos actes, lui faire l'offrande de votre
 « travail, sanctifier le jour du repos de
 « Dieu par des œuvres de religion, est-ce
 « donc là quelque chose qui puisse être si
 « pénible ? »

Ce souvenir du dimanche avait excité dans l'âme de ce bon pasteur un sentiment de tristesse, et, ce sentiment, il l'exprime avec ce tact de convenance, avec cette lucidité et cette foi qui faisaient tant aimer sa parole. On le conçoit ; ce qu'on vient de lire est simple. Mais quelle simplicité noble, et digne de cet Évangile qui parlait si

bien à son cœur ! Ce n'est pas , il est vrai , un torrent qui déborde et qui entraîne avec lui tout ce qu'il rencontre ; non , c'est une eau limpide qui répand , sur les fleurs qu'elle arrose , la fécondité et l'éclat. A ces discours , il me semble toujours entendre l'Apôtre de la dilection recommandant la charité à ses disciples : « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* » C'est un seul mot , mais un mot d'un cœur rempli d'amour. Ainsi , toujours même vérité diversement exprimée dans le langage paternel de M. Malbeste à ses paroissiens , mais vérité que le monde ne connaît pas assez , et sur laquelle il s'aveugle bien volontairement ; vérité qui a frappé le cœur du pasteur , et dont il veut pénétrer ceux qui l'entendent : la perfection dans tous les états , possible et nécessaire. Oh ! que voilà bien comprendre la vraie religion ! Après de pareils éclaircissements il faut faire taire toute excuse et marcher en avant.

Mais n'interrompons pas plus longtemps

le discours de notre apostolique prédicateur, un sentiment de tristesse le gagne : écoutons donc sa plainte.

« Ici, mes frères, est bien le lieu de vous
 « exprimer, dans toute l'amertume de no-
 « tre âme, combien nous sommes affligés
 « du peu de respect apporté au saint jour
 « du dimanche. Oui, il est du devoir de
 « notre ministère de nous élever contre
 « l'usage scandaleux de vendre et d'ache-
 « ter publiquement pendant ce jour. Est-ce
 « donc ainsi que vous prétendez attirer
 « sur vous les bénédictions du ciel? Ah!
 « plutôt, que par un heureux concert
 « de volontés, que par une convention
 « générale, soit rendu tout respect à ce
 « jour du Seigneur; que de bien en résul-
 « terait! On goûterait alors ce repos légi-
 « time qui délasserait des fatigues de la
 « semaine; on veillerait à l'intérieur de sa
 « famille; on établirait en son ménage
 « l'ordre, la paix et l'édification; enfin;

« on ferait joyeusement succéder, aux de-
« voirs rigoureux et sévères du Christia-
« nisme, d'innocentes récréations.

« Mais, pour justifier ces transgressions
« de la loi de Dieu, je vous entends m'al-
« léguer aussi les nécessités de la vie; et
« moi je vous dis avec douleur que c'est cet
« empressement si vif pour vos besoins ma-
« tériels que Jésus-Christ réprouve en son
« Évangile, comme injurieux à sa Provi-
« dence. Ouvrez ce livre, et lisez : Ne vous
« livrez pas, dit le Sauveur, à ces vives et
« continuelles sollicitudes pour trouver de
« quoi soutenir votre existence et vêtir
« votre corps : votre âme n'est-elle donc
« pas plus que la nourriture et le vête-
« ment? *Nonne anima plus est quam esca,*
« *et corpus plus quam vestimentum?* Divine
« parole du Sauveur du monde! Comme
« s'il nous disait : Occupez-vous prudem-
« ment des nécessités de votre vie; car
« loin de lui la pensée de nous laisser tel-
« lement nous confier en la Providence,

« que nous passions nos jours dans une
 « oisive indolence : non , mais ce qu'il
 « veut , c'est qu'en nous appliquant à nos
 « travaux , nous attendions tout bon suc-
 « cès des bénédictions du ciel ; ce qu'il
 « veut , c'est que nous ne soyons pas tel-
 « lement absorbés par le soin de nos af-
 « faires , que si l'épreuve arrive , que si le
 « défaut de réussite trompe nos espéran-
 « ces , que si des malheurs imprévus nous
 « enlèvent le prix de nos peines , nous ne
 « tombions pas dans l'abattement et le dés-
 « espoir. Et voici sa raison toute-puissante
 « pour la foi , écoutez-la : Eh quoi ! ajoute
 « le Sauveur , celui qui vous a donné la vie
 « manquera-t-il de pouvoir pour vous la
 « conserver ? N'êtes-vous donc pas dans
 « l'ordre des êtres de la création ceux qui
 « ont un plus grand prix à ses yeux ? En
 « un mot , ne lui êtes-vous pas plus chers
 « que les oiseaux du ciel ! Eh bien ! voyez-
 « les , ils ne sèment pas , ils ne moissonnent
 « pas , ils n'amassent rien dans les gre-

« niers, et cependant votre Père céleste
 « les nourrit. *Et pater vester cœlestis pas-*
 « *cit illa.* Ainsi, Dieu a soin des animaux
 « qu'il n'a créés que pour votre usage, et
 « il ne penserait pas à vous ! Il s'occuperait
 « de ces êtres auxquels il n'a donné qu'un
 « instinct borné, une vie toute terrestre,
 « et il oublierait ces nobles créatures qu'il
 « a douées de raison et d'une âme immor-
 « telle ! Enfin, votre Père céleste nourri-
 « rait les oiseaux du ciel, et il laisserait
 « périr ses enfants !

« Avouons-le, nous sommes bien indi-
 « gnes d'avoir Dieu pour père, quand nous
 « nous reposons moins sur sa sagesse que
 « sur nos ressources ; moins sur sa bonté
 « que sur notre travail ; moins sur sa puis-
 « sance que sur une moisson que le temps,
 « la grêle ou les vers, peuvent anéantir
 « dans nos champs ou dans nos greniers.

« Mais, d'ailleurs, et pour finir par ce
 « mot, que peuvent nos soins, nos solli-
 « citudes, nos efforts, si Dieu ne les se-

« conde ? Toutes nos agitations et tous nos
 « murmures empêcheront-ils l'action de
 « la Providence sur nous ? Nous sommes
 « tous sous la main puissante du Seigneur,
 « et c'est lui qui nous conduit comme il
 « lui plaît. Il élève les uns, il abaisse les
 « autres ; il accorde des talents à ceux-ci ,
 « et il les refuse à ceux-là ; il fait réussir
 « tels projets et fait échouer telles autres
 « entreprises ; il permet qu'un homme
 « amasse en quelques années de grandes
 « richesses , et cela pour en faire une vic-
 « time de sa justice ; et il en laisse un autre
 « tomber dans la plus affreuse indigence ,
 « et cela pour en faire l'objet de ses misé-
 « ricordes.

« Arbitre souverain des hommes , Dieu
 « fait agir sa puissance et exécute ses des-
 « seins , sans qu'il nous soit possible d'y
 « rien changer et d'en rien retarder. Tous
 « nos soins deviennent donc inutiles ; tou-
 « tes nos inquiétudes sont donc superflues,
 « si ce que nous faisons n'est pas dans

« l'ordre de la Providence et si Dieu n'y
« donne sa sanction. »

Il est impossible de joindre plus de simplicité à plus de force : telle est l'éloquence des Pères. « Je n'ai ni or, ni argent, disait
« autrefois saint Pierre au boiteux dont
« parlent les Actes, mais ce que j'ai, je te
« le donne : au nom de Jésus-Christ, lève-
« toi et marche. » Et à l'exemple de l'Apôtre, M. Malbeste semblait dire également à ses paroissiens : Je n'ai ni l'or de l'éloquence des grands maîtres en l'art de dire, ni l'argent d'un style brillant et pompeux ; mais ce que j'ai, je vous le donne : mon cœur, mes vœux, ma foi, je dépose en vous tous ces biens que Dieu m'a confiés.

Le ciel bénit un dépôt si précieux ; car bien qu'il eût à gémir de l'insensibilité de plusieurs, il avait néanmoins la consolation de voir que presque tous remportaient, gravé dans leurs âmes, le souvenir de ses paroles. En pouvait-il être

autrement ? Tout à tous comme saint Paul, il ne savait ainsi que lui que la science de l'amour de Jésus-Christ, et cette charité qui remplissait son âme, se communiquait à tout ce qu'il disait, soit en chaire, en annonçant l'Évangile, soit dans les entretiens les plus intimes. J'en ai pour témoins tous ceux qui le connurent ; et si je dis que nul homme ne fut plus doux, plus affable, plus compatissant, qui d'entre eux osera me contredire ? Quand on écrit la vie d'un homme, il est beau de faire un semblable défi !

Oh ! je ne révélerai pas le secret des familles ; mais, depuis le jour heureux qui donna M. Malbeste à Sainte-Élisabeth, combien en est-il qu'il a servies, consolées, encouragées dans leurs maux ! Déjà se devinait en lui ce défenseur de toutes les infortunes, ce protecteur de tous les pauvres, ce père de toute sa paroisse : déjà se faisait pressentir en lui ce pasteur charitable qui pouvait si bien dire en empruntant le langage du divin pasteur :

Venez à moi, vous tous que menace le loup dévorant ; et vous que fatigue le poids du jour et de la chaleur, venez aussi, car ne suis-je pas celui qui doit donner à vos âmes force et courage ? Affligés, malades, pauvres, que tardez-vous donc ? A moi de vous servir ; à moi de vous guérir ; à moi de soulager vos misères ; tant de charité attirait déjà à lui tous les cœurs.

Citons, entre plusieurs autres, ce trait de ses premières années à Sainte-Élisabeth.

Une personne, arrivée à Paris et de la connaissance de sa sœur, mademoiselle Malbeste, se trouvait tourmentée de vives peines de famille ; il s'agissait pour elle de sacrifier un petit bien qui était la consolation autant que l'unique moyen d'existence d'un père âgé et tendrement aimé, et il y avait obligation prompte de s'acquitter. La pauvre fille pleurait, et quoi qu'on pût lui dire pour l'engager à découvrir le secret de sa douleur, elle gardait envers

tous ceux qui l'entouraient le plus continu et le plus scrupuleux silence.

Un jour enfin, M. Malbeste et sa sœur l'appellent, la pressent de questions, et de cette voix qui allait à l'âme, il lui adresse ces douces paroles :

Parlez, mon enfant, parlez avec confiance à un vieillard qui vous porte l'intérêt d'un père. Vous avez des peines, dites-les nous; et si ce sont peines d'argent, ne savez-vous pas que ma bourse est ouverte à tous ceux qui souffrent?

Émue de tant de bonté, elle lui raconte alors sa douleur, la nécessité dans laquelle est son père de vendre quelques petites terres qu'il possédait en sa province, et dont le modique revenu était la seule ressource de son existence. — *Oh! il en mourra*, ajouta la pauvre enfant avec l'accent de la plus profonde amertume. — *Non, mon enfant*, reprend le saint vieillard, *non, il n'en mourra pas; le Seigneur ne laisse pas ainsi les enfants qui, comme vous, aiment leurs*

parents avec tant de tendresse. A ces mots, il la laisse avec ses pleurs et l'espérance qu'il vient de lui donner, et bénissant la providence qui lui permettait de rendre au bonheur une famille respectable autant que malheureuse, il entre dans sa chambre de travail, prend en son secrétaire un billet de 500 francs que ses mains charitables avaient mis en réserve pour les besoins des pauvres, et l'apporte en ajoutant avec un sourire d'indicible bonheur :

Prenez ce billet, mon enfant, et écrivez de suite à votre père, afin qu'il reprenne sa tranquillité : seulement ayez soin que chacun ignore quel est celui qui vous a remis cet argent.

Embarrassée et confuse, l'heureuse fille balbutie quelques mots de reconnaissance et de remboursement de cette somme.

Je vous en prie, mon enfant, reprend avec empressement et bonté le saint pasteur, ne me parlez jamais de me la rendre.

Il n'en sera question que lorsque le Seigneur aura disposé de votre père.

Il y a là charité, délicatesse et grandeur !

Cet amour pour son Dieu et tout ensemble cette affection qu'il portait à ses paroissiens, lui inspirèrent une pensée digne de son âme sainte : ce fut celle de s'adjoindre et de s'attacher par les liens d'une charité parfaite un clergé capable de correspondre à son zèle, et par là même de porter un remède efficace au mal que faisaient dans son église certains hommes qui, chargés de l'aider en ses fonctions, avaient trop malheureusement gardé en eux les impressions funestes du temps passé. L'autorité ecclésiastique seconda ses vues par l'heureux choix des plus excellents sujets, et bientôt la paroisse de Sainte-Élisabeth ressentit les salutaires effets de leur présence.

Oserai-je prier l'un de ces hommes de Dieu que M. Malbeste eut pour ses coopé-

rateurs , de me pardonner si je révèle ici son nom et son mérite ; mais les services qu'il a rendus au diocèse de Paris , mais le grand nombre de prêtres distingués qu'il a élevés à ses frais , tout me fait un devoir de signaler à la reconnaissance publique M. l'abbé Hubaut Malmaison , que la paroisse de Saint-Louis-en-l'Île possède aujourd'hui pour pasteur.

Ce seul souvenir me suffit, car il dit trop peu pour blesser la modestie de son âme , et il fait assez comprendre les sentiments que ces paroles ne font qu'indiquer.

Aidé de Dieu et de la coopération d'aussi zélés collaborateurs , M. Malbeste vit s'accroître sensiblement l'œuvre de la sanctification de sa paroisse. Déjà la pierre fondamentale était posée , l'amour de Jésus-Christ au très-adorable sacrement de l'autel , et cet amour allait de jour en jour se fortifiant , s'étendant , répandant dans les âmes ses influences divines , semblable au palmier , qui , sous son ombre hospitalière ,

abrite le voyageur fatigué de sa route , ou protège les innocents loisirs d'une famille heureuse.

En vérité , s'il est de douces jouissances pour un pasteur dans l'exercice des fonctions de son ministère , je ne pense pas qu'il en soit pour lui de plus délicieuse que celle que lui met au cœur la vue d'un bien qui commence , grandit et se développe en ceux dont il a la conduite. Là , sont tout ensemble la récompense de ses travaux et la bénédiction de Dieu , et cette double pensée embaume son âme des célestes suavités de la reconnaissance et de l'amour.

M. Malbeste éprouvait ce bonheur : le Seigneur bénissait ses travaux , et sous cette bénédiction qui , rosée salubre et féconde , faisait germer dans les cœurs de ses paroissiens les grâces les plus abondantes , l'église devenait moins solitaire ; les offices étaient suivis avec une assiduité plus grande ; les tribunaux de la réconci-

liation s'entouraient de plus nombreux pénitents ; Jésus-Christ, le Dieu de nos autels, reposait plus fréquemment en des cœurs qui l'aimaient. Mais tous, hélas ! ils ne l'aimaient pas encore , et l'âme du pasteur de Sainte-Élisabeth éprouvait ces angoisses du bon pasteur de l'Évangile , cherchant sa brebis égarée , courant à travers les bois et les montagnes pour la trouver , la demandant à tous ceux qu'il rencontre : Avez-vous vu la brebis que j'ai perdue ? Oui , volontiers , M. Malbeste eût été les chercher aussi les uns après les autres dans les rues , dans les places publiques , au milieu de leurs affaires : volontiers il eût été dire à tous ces hommes qui vont , qui viennent , qui parlent de mille bagatelles , qui se demandent sans cesse ce qu'il y a de nouveau au monde : Eh ! que peut-il y avoir de plus nouveau qu'un Dieu qui vous aime et que vous n'aimez pas ; qu'un Dieu qui , s'incarnant chaque jour entre les mains de ses pontifes , s'offre aussi chaque

jour comme victime pour vous , et que vous méconnaissiez ou que vous outragez ? Autrefois , le prophète engageait les prêtres du Seigneur à gémir entre le vestibule et l'autel , parce qu'Israël avait brisé sa couronne de gloire et s'était livré à l'abomination des dieux étrangers. *Seigneur, épargnez votre peuple , et que votre colère ne tombe pas éternellement sur lui !* Et M. Malbeste aussi, lui, dont le cœur, plein d'amour , ressentait si vivement les outrages faits au Dieu qu'il aimait par tant d'insensibles chrétiens , priait , gémissait , demandait grâce pour eux. Le cri du prophète était le cri qu'il adressait journellement à celui qui pardonne au repentir : *Seigneur, épargnez votre peuple !* Et, afin que le sentiment de la douleur qui pénétrait son âme passât également en l'âme de ses paroissiens , il avait fixé deux époques particulières dans l'année pour l'expression publique de ces gémissements de son amour.

Alors , triste , un cierge à la main , il montait en chaire , et , interprète de l'affliction générale , il criait miséricorde vers le ciel .

Un jour , et c'était la fête de la réparation des injures faites au Saint-Sacrement , il fit entendre , au milieu d'un silence profond , ces paroles graves et touchantes d'amende honorable au Dieu de l'Eucharistie :

« Agneau de Dieu , qui avez porté sur vous les péchés du monde , qui avez souffert la mort pour le racheter , et qui lui donnez en nourriture votre chair et votre sang en breuvage , vous êtes digne de recevoir honneur , gloire et bénédiction !

« Combien sont criminels , hélas ! ceux qui tirent de ce mystère de votre miséricorde et de votre amour l'occasion de vous outrager ! De quelle peine ne sont pas dignes ceux qui ne craignent pas d'abuser ainsi de la victime de propitiation ! Eh ! quelle autre victime sera donc offerte pour

nos péchés, si nous les commettons ainsi volontairement contre la seule hostie capable de les effacer?

« Nous avouons, Seigneur, et nous confessons devant vous nos propres iniquités et celles de tout ce peuple qui vous entoure. Oui, mon Dieu, nous vous avons offensé par nos communions peu ferventes, par notre peu d'empressement à vous recevoir en cet auguste mystère, par notre peu de respect en vous rendant nos adorations : dirai-je encore, notre manque de foi, notre tiédeur, nos immodesties, nos irrévérences? Tous ces péchés s'élèvent contre nous, ô mon Dieu, et leur voix accusatrice nous fait craindre les redoutables traits de votre justice. »

Cette pensée le trouble ; son œil a cherché un appui autour de lui ; son cœur a invoqué un secours puissant pour le sauver de ce terrible arrêt qui le menace. Mais, en présence de ce juge suprême, le monde

n'a plus de pouvoir ; la richesse est sans force ; les hommes sont abîmés dans leur néant ; un seul espoir lui reste donc, et cet espoir, M. Malbeste le puise dans l'amour d'un Dieu Sauveur , et c'est lui qu'il invoque pour le salut des coupables. Quelle justice peut subsister en Dieu , devant la charité d'un Dieu !

« O vous , notre divin maître, vous, qui comprenez toute la grandeur et toute l'énormité de nos fautes , donnez à notre âme la douleur, donnez à nos yeux des larmes assez abondantes pour les effacer devant les yeux de votre père.

« Prosternés à vos pieds, nous voici rougissant de nos péchés, gémissant des péchés de nos frères , et nous accusant tous ensemble d'ingratitude envers vous. O Sauveur ! ne nous condamnez pas , ne nous soyez point un objet de frayeur ; vous, qui êtes notre espérance , ne nous traitez pas selon la rigueur de votre justice, mais bien

plutôt selon l'étendue de vos miséricordes.

« Oui, mon Dieu, nous voudrions réparer tous nos crimes; mais incapables par nous-mêmes de vous en offrir une digne réparation, nous implorons seulement votre miséricorde pour nous et pour tous les coupables; nous voudrions avoir toutes les lumières des anges et des hommes pour vous mieux connaître en ce divin mystère; toute l'ardeur des Séraphins pour vous aimer davantage; toutes les voix du monde pour vous louer plus parfaitement; et afin que nos adorations et nos douleurs vous soient plus agréables, souffrez que nous les unissions à la douleur que vous avez ressentie sur le Calvaire, en vous faisant victime des péchés du monde!

« Nous vous rendons, Seigneur, et pour tant de chrétiens indifférents qui vous les refusent, et pour tant de profanateurs qui vous outragent, l'honneur, la louange et l'amour qui vous sont dus dans ce sacrement de nos autels. »

Foi, douleur, amour, il y a tout dans ces paroles si simples et d'une éloquence si propre à remuer les cœurs. On se souvient d'avoir lu dans les Actes des Apôtres, que, pendant que saint Paul prêchait à Philippes de Macédoine, Dieu ouvrit le cœur d'une femme de Thyatire, nommée Lydie, et elle écouta sa parole, et elle crut ainsi que sa famille. Ici, c'est le même ministère; c'est le même Dieu qui est annoncé; c'est la même miséricorde du Seigneur à la voix de son nouvel apôtre : la grâce ouvrait tous les cœurs, et la parole du pasteur était écoutée, et en l'écoutant, ils s'attendrissaient, et quand la prière était montée au ciel, et quand du ciel étaient descendues les bénédictions de Dieu, chacun, silencieux et repentant, se retirait.

Un autre jour était encore fixé par M. Malbeste, pour l'expression des mêmes sentiments de douleur de son âme à la pensée des outrages que reçoit Jésus-Christ en son sacrement adorable, et je me gar-

derais bien de laisser échapper cette nouvelle preuve de son tendre amour pour le Dieu de nos autels.

Ce jour était celui qui termine chacune de ces années qui, selon l'expression de saint François de Sales, *courent, à la file, imperceptiblement les unes après les autres, et en dévidant leur durée, dévident notre vie, et finissant finissent aussi nos jours*. A cette époque surtout, il y a réflexion à faire et grâce à demander à Dieu, car un long temps s'est écoulé, et quel usage de ce temps ?

Là encore, triste, la lumière à la main, les genoux en terre, le cœur rempli d'une sainte frayeur, M. Malbeste jetait dans l'âme de ses paroissiens ces lugubres et déchirants accents d'une douleur profonde :

« Nous terminons, ô mon Dieu, l'année que votre bonté ineffable nous avait accordée pour travailler à notre salut, multi-

plier nos bonnes œuvres , et obtenir de nouveaux titres à l'héritage que vous nous avez acquis au prix de notre sang. Mais , hélas ! avons-nous répondu selon vos désirs à vos divines miséricordes ? Avons-nous fait un saint usage des grâces que vous avez daigné nous prodiguer ? Avons-nous employé , suivant les vues de votre sagesse , le temps que vous avez mis à notre disposition pour vous le consacrer ?

« Seigneur, lorsque nous jetons les yeux sur la conduite que nous avons tenue durant ces jours qui viennent de disparaître, j'oserai dire même durant tous les jours que nous avons déjà passés sur cette terre, quels reproches n'avons-nous pas droit de nous adresser ? Devant vous , ô mon Dieu ! nous avouons que nous avons commis l'iniquité ; humiliés en votre présence , nous déplorons notre tiédeur dans votre service , notre négligence dans la prière , nos irrévérences dans vos temples saints ; prosternés à vos pieds, nous gémissons profon-

dément des infidélités de notre conduite envers vous , de l'abus de vos grâces , du mépris de vos saintes inspirations , peut-être même de la profanation de vos sacrements.

« Nous nous rappelons , Seigneur, avec cette douleur qu'exigent leur multitude et leur étendue ces péchés que nous vous confessons , nous repassons toutes ces années dans l'amertume de notre âme et nous vous les exposons avec cette sainte indignation contre nous-mêmes, que conçoit et doit concevoir tout homme qui pèche contre vous. »

C'est bien dit ; voyez ce serviteur, il porte une liqueur précieuse en un vase fragile, il marche, ô douleur ! il tombe et son vase se brise , malheur à lui ! car ce serviteur a un maître , et il faut qu'à ce maître il soit rendu compte rigoureux de tout. Que fera-t-il ? comment paraîtra-t-il en sa présence ? Oh ! alors il gémira , il s'indignera contre lui-même , il invoquera la

bonté de son maître : j'ai péché, pardon à votre serviteur. Nous voilà représentés en cet homme ; coupables aussi , nous avons raison de nous indigner contre nous-mêmes , car en ce vase fragile de notre âme, nous portions la grâce divine ; et, pour quelques plaisirs passagers , nous avons brisé ce vase plein de grâce et par conséquent plein de paix : Dieu est si terrible en ses vengeances ! Il faut que nous implorions sa miséricorde , il faut que nous le conjurons de ne pas entrer en discussion avec nous ; qu'est-ce que l'homme en présence de Dieu ?

« Mais vous êtes un maître plein de clémence, ô Seigneur, et vous ne voulez pas la mort du pécheur ; ce qui plaît à votre cœur de père, c'est bien plutôt sa conversion et sa vie. »

Rassuré par ce souvenir, le coupable livre son cœur à l'espérance , et la prière

de l'amour remplace la crainte du châti-
ment.

« Oui, Seigneur, vous agréerez ces sentiments d'âmes repentantes de leurs crimes, leurs sincères résolutions de réparer tant d'infidélités passées, et leur disposition de se consacrer entièrement à votre service dans la suite des années qu'elles tiendront de votre bonté. »

« Oh ! que ne pouvons-nous faire revivre celles que vous nous avez confiées et que nous avons données au monde ! elles devaient être, ô Dieu, des années de vertu, et nous en avons fait des années de plaisirs ! Secondez donc aujourd'hui par votre grâce le dessein où nous sommes de racheter les jours mauvais, et d'employer désormais à vous aimer le temps que vous nous donnez pour acquérir les éternelles récompenses de l'amour. »

« Chacun de ces moments que vous nous accordez est une semence d'immortalité ;

faites donc , ô vous qui êtes notre Dieu et notre père, faites qu'aidés de votre grâce, nous multiplions nos bonnes œuvres, nous amassions de nouveaux mérites, et ajoutant ainsi un éclat toujours nouveau à l'éclat de notre couronne , nous arrivions à ces années sans fin qui devraient faire dès ici-bas notre occupation unique, comme elles feront notre unique bonheur au séjour de la gloire. »

Éternité ! que bienheureux est celui qui a compris ce mot et dont l'œil ne s'abaisse vers la terre où tout est amertume , que pour mieux désirer ce qui est bonheur, et bonheur perpétuel , et bonheur sans mélange ! *Mon fils , donnez-moi votre cœur*, dit Jésus-Christ , et ce présent du cœur assure à l'homme cette éternité.

Interprète des vœux du Sauveur, M. Malbeste allait en quelque sorte frappant à la porte du cœur de chacun de ses paroissiens le demandant pour son Dieu : donnez ,

vous qui êtes jeunes, donnez à Jésus-Christ votre cœur innocent, et il le gardera : donnez, vous qui êtes avancés dans la vie, donnez à Jésus-Christ votre cœur embarrassé des affaires du monde, et il le bénira ; donnez, vous qui voyez déjà s'ouvrir à vos yeux les portes de l'éternité, donnez à Jésus-Christ votre cœur où s'éteignent insensiblement les derniers rayons d'une vie passagère, et il le couronnera de ses immortelles clartés dans la vie qui ne finit pas ; tous enfin, écoutez la voix qui vous dit : *Mon fils, donnez-moi votre cœur*, et quand, dociles à la tendre invitation de leur pasteur, de nouveaux fidèles venaient se rendre à Jésus-Christ et participer à son divin banquet, son cœur tressaillait de joie, sa figure vénérable resplendissait de bonheur, on eût dit la lumière éclatante de Dieu sur la face de Moïse.

Monseigneur de Quélen, dont ce diocèse gardera longtemps le précieux souvenir, disait un jour ce mot touchant à un prêtre qui

par sa piété et son zèle avait opéré le bien le plus grand dans une paroisse autrefois délaissée : *Un bon pasteur a passé par ici !*

Cette parole est un complet panégyrique , et il peut être certainement celui de M. Malbeste.

Au milieu de toutes ses sollicitudes pastorales, son cœur avait encore embrassé dans une particulière affection les deux classes de sa paroisse les plus nombreuses et les plus aimées du Dieu , modèle des pasteurs , les enfants et les pauvres.

Il aimait l'âge de l'enfance , cet âge de l'innocence , et comme son maître adorable, il laissait venir à lui les petits enfants ; il les bénissait , il leur adressait de douces exhortations à l'amour de l'enfant Dieu , et quand la position de fortune de leurs parents ne leur permettait pas de les placer ou de faire pour eux les frais d'une éducation convenable , lui-même il en prenait la charge : semblable au père le plus tendre , il les habillait , il payait leur

apprentissage , il subvenait aux dépenses que nécessitait leur instruction dans les écoles : il semblait que sa fortune fût la fortune de toute sa paroisse , et pour citer rapidement quelques faits , c'est la pension de six enfants pauvres qu'il acquitte généreusement et pendant de longues années , au prix de sacrifices multipliés. Mais que sont les sacrifices pour une âme de foi qui a compris cette divine parole de Jésus-Christ , que tout ce qui sera fait au dernier des siens , il le tiendra comme fait à lui-même ? D'ailleurs, quelle jouissance douce pour un bon cœur, que celle d'aider à former en des enfants des hommes instruits et vertueux !

C'est une jeune fille que des parents malheureux ont éloignée de Dieu , et qui n'a pas encore , à treize ans , rempli le devoir de sa première communion ; il la place , sous la condition expresse que tout son temps sera consacré d'abord à l'accomplissement de cet acte si important

dans la vie. La condition est acceptée , mais elle ne s'exécute pas. Aussitôt il la fait sortir ; mais entre les mains d'un bon père , que peut craindre un enfant ? Non , il ne la délaissera pas ; non , il ne la confiera plus à des cœurs intéressés et infidèles ; il a consulté sa charité , et sa charité lui a imposé la plus grave des obligations. Il la reçoit dans sa maison , et pendant cinq mois , ce saint vieillard lui-même , aidé des personnes qui l'entourent , la prépare à sa première communion , et la donne ainsi pleine d'innocence à son Dieu.

L'Écriture a dit pour la consolation des pécheurs et pour la gloire de la charité , que cette vertu toute céleste couvre la multitude de leurs crimes. Oh ! qu'heureux alors est celui dont j'aime tant à raconter l'histoire ! Quelles fautes en cette âme si pure , pourraient subsister devant un si grand et si constant dévouement ?

Que dirai-je encore ?

C'est une pauvre femme , abandonnée

d'un mari joueur et débauché, et laissée dans la misère avec quatre enfants, bien jeunes encore. Que fera-t-elle en sa douleur profonde? Le murmure, le découragement, le désespoir s'emparent de son âme; une pensée funeste la traverse. Oh! qu'elle n'y succombe pas! Non, Dieu l'a prise en pitié, et une inspiration consolante a réveillé l'espérance en son cœur: j'irai trouver M. Malbeste. Et aussitôt elle se lève, court chez son pasteur, lui raconte son chagrin.—*Prenez courage, mon enfant, le bon Dieu ne délaisse jamais ceux qui se confient en lui.* Ces paroles du bon pasteur ne sont que comme les premiers cris de sa charité; il a vu les quatre enfants malheureux, et il a conçu le projet de les arracher à leur misère en leur assurant un avenir plus heureux.

On dit qu'un jour un saint prêtre, fondateur d'une maison d'asile pour l'enfance, se trouvait sans aucune ressource; plus de pain pour le jour! Plein de confiance, il se

rend à la chapelle, approche de l'autel, et frappant doucement du doigt sur la porte du tabernacle, il ne dit que ces mots : Seigneur, vos enfants ont faim ! La Providence dut récompenser tant de foi, et des secours imprévus fournirent à tous les besoins.

M. Malbeste s'adresse également à son Dieu : Seigneur, voilà quatre enfants dans la peine, et ce sont les vôtres, de grâce ayez pitié d'eux ! La Providence a entendu sa voix, et elle a multiplié les secours pour aider la charité de son ministre. Par ses soins, en effet, deux de ces infortunés commencent leur apprentissage, et les deux autres jeunes filles, confiées à la direction d'une dame respectable, reçoivent chaque mois, de sa charité inépuisable, le prix des talents qui doivent leur assurer leur état et leur bonheur.

Il est écrit que Jacob étant endormi vit en songe le Seigneur, et une échelle descendait du ciel sur la terre, et sur cette échelle étaient des anges : les uns venaient

de la terre , et ils portaient à Dieu les prières et les œuvres des hommes ; les autres venaient d'auprès de Dieu, et ils en rapportaient les célestes bénédictions sur ceux qui s'en étaient rendus dignes.

M. Malbeste devait naturellement et certainement participer à ces dons du ciel , car les anges de tous ces enfants montèrent près de Dieu, inscrivirent au livre de la vie tant d'actes qui furent sa gloire, et ils descendirent le bénissant au nom de Dieu, de toutes les bénédictions du juste.

Au milieu de toutes ces raisons si graves et si capables d'inspirer pour l'enfance un soin tout paternel , il en était une encore qui ne cessait d'agir avec force sur son esprit : c'était la pensée que ces enfants portent en eux tout l'avenir de la société. A cet âge, les impressions sont si promptement et si facilement reçues ! Il voulait donc qu'on les entourât d'attentions et de prévenances , afin de graver de bonne heure en leurs jeunes âmes ces principes

qui font tout le bonheur de la vie , et dont à peine alors ils connaissaient le nom ; car, hélas ! au sortir de ces tourmentes révolutionnaires , où tout bien avait pour ainsi dire fait naufrage , quels principes religieux pouvaient puiser ces malheureux enfants, au milieu de familles pour la plupart imbuës encore des maximes de ces funestes jours ? Il fallait donc les instruire et les toucher ; il fallait leur faire apparaître la religion dans toute sa simplicité , mais aussi dans toute la majesté et la consolation de ses dogmes ; il fallait leur montrer le sentier de la vie semé de peines et d'épreuves , mais un Dieu père leur tendant une main secourable. D'un côté la terre , d'un autre le ciel. Ici la tribulation et la mort , là la joie et l'immortalité. Ici le néant , là l'éternité.

Il atteignit ce but , grâce aux catéchismes que firent ses prêtres avec autant de talent que de zèle. Citons seulement , pour le prouver , le nom de M. l'abbé Landrieu,

que sa réputation éleva plus tard à la cure de Sainte-Valère , et que Dieu appela de là pour le couronner au ciel.

Pour un pasteur qui , comme M. Malbeste , ne respirait que l'avancement de ses paroissiens dans la pratique de l'amour de Dieu , il est de ces émotions suaves du cœur qui consolent abondamment des peines les plus grandes , la conversion des pécheurs , l'accroissement de la piété dans les âmes , disons encore , et surtout un jour de première communion , car tout y est innocence et bonheur. Oh ! alors , quelle charité ! quel abandon ! quelle aimable et gracieuse éloquence !

Plusieurs de ces instructions de M. Malbeste à ses enfants nous ont été conservées , et je veux en extraire quelques passages , pour la satisfaction de ceux qui aiment la parole simple de la piété.

Un jour de cette solennité imposante et pleine de charme , il allait donner à ses enfants réunis au pied des autels le Dieu

en qui réside la plénitude de la charité , lorsqu'au milieu d'un silence profond et d'une voix que rendait plus douce encore le sentiment d'amour qui pressait son cœur paternel , il prononça ces paroles si capables de les toucher :

« *Dites à la fille de Sion , voici votre roi*
 « *qui vient à vous plein de mansuétude.*
 « Ces paroles du Prophète appliquées par
 « l'Église à l'entrée triomphante de Jésus-
 « Christ dans Jérusalem , nous les appli-
 « querons , mes enfants , à la venue du
 « Sauveur en vous ; nous vous dirons donc :
 « Enfants , voici votre Roi , votre Dieu qui
 « vient à vous plein de bonté , de douceur
 « et d'amour ; et sans doute , ainsi que ces
 « peuples qui se livraient à des transports
 « de joie , et faisaient retentir l'air de leurs
 « cris de gloire afin de célébrer la venue
 « du Messie , vous , bien plus heureux que
 « ces peuples , vous vous livrerez à la plus
 « sainte allégresse , puisqu'enfin est arrivé

« ce jour tant désiré, où pour la première
« fois votre Dieu va se donner à vous.

« Écrivez-vous donc avec les Juifs : *Ho-*
« *sanna* au fils de David ! ou plutôt écriez-
« vous avec l'heureuse mère de Jean-Bap-
« tiste : Eh ! d'où me vient ce bonheur,
« que mon Seigneur daigne venir à moi ?
« Qui suis-je pour obtenir une aussi pré-
« cieuse faveur, moi qui n'ai jamais su que
« vous offenser, ô mon Dieu ?

« Jésus, je voudrais vous exprimer ce
« que j'éprouve en ce moment, car il me
« semble que du fond de ce tabernacle où,
« vous accommodant à ma faiblesse, vous
« tempérez l'éclat de votre majesté sous
« l'humilité des voiles eucharistiques ; oui,
« il me semble que vous me demandez si
« je vous aime, et moi je vous dirai comme
« votre apôtre : O vous, qui lisez au plus
« intime de nos âmes, ne voyez-vous pas
« que je vous aime ? O amour de mon Dieu,
« ne me faites pas languir !

« A la vue des effrayantes merveilles du

« Sinaï , les Israélites , remplis de crainte,
 « avaient crié à Moïse : Parlez à Dieu vous-
 « même, car si Dieu nous parle, nous mour-
 « rons ; mais aujourd'hui, plus de terreur,
 « et nous vous disons : O Sauveur, venez et
 « parlez , parce que vos enfants vous écou-
 « tent. »

Telles étaient les affectueuses effusions que son cœur de pasteur et de père faisait passer au cœur de ses enfants ; semblables à ces traits ineffaçables que grave une main habile sur la pierre ou le marbre , ces quelques mots gravaient profondément dans eux ces impressions toujours si délicieuses de la vertu et de l'amour de Dieu.

Après ces épanchements de piété , il lui fallait terminer par ces vœux si dignes de son affection.

« O divin Jésus ! je viens d'être l'inter-
 « prète des sentiments qu'éprouvent ces
 « jeunes cœurs , en qui vous allez venir

« pour la première fois. Maintenant , à
 « moi de vous parler en père ; ô vous , qui ,
 « dans les jours de votre vie mortelle , vou-
 « liez qu'on laissât approcher les enfants
 « de votre personne adorable ; vous , qui
 « les preniez avec bonté dans vos bras ;
 « qui les pressiez avec tendresse sur votre
 « cœur ; ah ! recevez ceux que nous vous
 « présentons aujourd'hui , et que nous avons
 « disposés pour être admis à votre festin sa-
 « cré. Revêtez-les de la robe nuptiale ; pa-
 « rez-les des attraits de l'innocence ; ce sont
 « de jeunes plantes que nous avons culti-
 « vées pour féconder le champ de l'Église ,
 « eh bien , vous les arroserez de votre sang ;
 « vous les engraissez de votre chair di-
 « vine , et elles croîtront ainsi sous vos
 « yeux , et elles produiront des fruits de
 « salut.

« Puissent ces enfants se rendre dignes
 « de tant de bienfaits , et mériter un jour
 « le bonheur qui ne finit pas , et dont votre
 « sacrement est le gage. »

Quel charme d'entendre ainsi parler ! ne semble-t-il pas que toutes ces paroles respirent un parfum de grâce céleste qui flatte et captive les sens ? Oui , l'Écriture a bien dit que l'entretien des saints est comme un concert mélodieux , ou comme un splendide festin ; mais silence , nous allons encore l'entendre quelques instants.

Il est, dans l'Église, un de ces usages que la piété a fait naître et qui jamais ne s'observe sans imprimer dans l'âme une douce émotion de plaisir ou la triste pensée d'un bonheur détruit : c'est la rénovation des vœux du baptême faite à la chapelle des Fonts. Là , est l'ange du Seigneur, et c'est l'ange du souvenir, avec la joie pour les uns et pour les autres la douleur ; parce que là Dieu nous reçut enfants et nous couronna de sa grâce ; là , l'Église nous revêtit du vêtement d'innocence , et nous donna le droit de participer à tous ses biens ; là , marqués au front du signe de la croix ,

nous avons pris Jésus-Christ pour chef , et le nom de chrétiens nous a engagés à sa suite.

Elle est donc bien touchante, la pensée qui a inspiré de réunir ainsi ces enfants en un jour de parfaite innocence , pour renouveler les promesses faites en leur nom , à ce moment suprême , où l'eau régénératrice coula sur eux.

M. Malbeste savait profiter avec art de ces heureuses circonstances, et toujours de sa bouche , sortaient les paroles les plus pieuses et les plus paternelles.

« Oh ! qu'il est bien juste que nous vous
 « aimions , ô mon Dieu ! ô mon père ! puis-
 « que vous nous avez tant aimés le pre-
 « mier ; car après être morts au péché ,
 « comment y vivre encore ? Faites donc ,
 « ô Dieu , que jamais nous ne soyons ca-
 « pables d'oublier, qu'en recevant le bap-
 « tême du Sauveur, nous nous sommes
 « dépouillés du vieil homme qui se cor-

« rompt en nous , de jour en jour , et
 « qu'ainsi dépouillés , nous avons été re-
 « vêtus de l'homme nouveau , qui est Jé-
 « sus-Christ même. Pourquoi donc aime-
 « rions-nous encore le monde et tout ce
 « qui est du monde : pensées coupables ,
 « désirs coupables , et coupables plaisirs ?
 « Ne sommes-nous pas le bien propre de
 « Dieu ! Enfants chrétiens , promettez donc
 « à Jésus-Christ de suivre sa doctrine , de
 « garder ses commandements , de prati-
 « quer ses vertus , et en remplissant ainsi
 « tous vos devoirs , de persévérer , aidés
 « de sa grâce , dans tout ce qui touche à la
 « piété chrétienne. Vous le ferez , je l'espère ,
 « et vous en garderez le précieux souvenir ,
 « car s'il venait à s'effacer de votre esprit ,
 « que tout ce lieu déposerait cruellement
 « contre vous ! ce saint chrême qui vous
 « donna la consécration d'enfants de Dieu
 « et que vous aurez profané ; ce cierge à
 « votre main , image de la foi qui a brillé
 « dans vous , et que vous aurez laissé s'é-

« teindre ; ce vêtement blanc , dont on vous
 « couvrit comme symbole de votre inno-
 « cence , et que vous aurez indignement
 « souillé ; ces fonts baptismaux , ces au-
 « tels , ces prêtres , ces pierres même , tout
 « aurait voix contre vous ; tout crierait
 « condamnation !

« Mais éloignons ces tristes pensées de
 « notre esprit ; il vaut mieux espérer que
 « vous persévérerez en vos résolutions ,
 « que vous garderez la grâce de votre bap-
 « tême , et qu'à l'exemple de l'enfant Dieu ,
 « vous croîtrez en sagesse et en vertu en
 « présence de Dieu , comme en présence
 « des hommes , jusqu'à ce que dans le ciel
 « vos fronts rayonnent de l'immortalité
 « que vous mériteront et cette sagesse et
 « ces vertus. »

Qu'on lise ou qu'on l'entende , ce lan-
 gage plaît au cœur.

Aimant ainsi les enfants que , durant les
 jours de sa vie mortelle, Jésus-Christ aima

si tendrement, M. Malbeste devait aussi, et comme naturellement, s'attacher en père à ces êtres délaissés dans le monde, sans honneur, sans ressource, sans consolation. Les pauvres étaient pour lui, Jésus-Christ même, et il serait difficile de dire tout ce qu'il y avait en son cœur d'affection et de bienveillance pour eux.

Cependant, il y a de ces faits qui peignent tout le caractère d'un homme, et dans les traits que j'ai à citer au sujet de sa charité pour ces membres souffrants de l'Homme-Dieu, il faut y reconnaître le caractère d'une âme si noble, le cachet d'une vertu si parfaite, que je ne puis en vérité les passer sous silence. Il n'est pas d'ailleurs de plus infaillible moyen de faire apprécier justement celui dont on écrit la vie, que de le représenter dans ses actes ou dans ses propres paroles. Je ne veux pas tout raconter, sans doute, mais je ne veux pas taire aussi tout ce que l'histoire d'un homme aussi vénérable peut offrir d'édification.

Autrefois une parole sortit de la bouche du Sauveur, et cette parole a retenti par le monde : *Bienheureux sont les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient !* A ces mots divins, une sainte jalousie de tant de gloire saisit toutes les âmes que la Foi vivifiait de ses rayons et qu'animait une immortelle espérance ; elles s'abaissèrent devant cette pauvreté préconisée par Jésus-Christ. Dès cet instant le malheureux fut nourri, l'affligé fut consolé, toute infortune enfin eut son soulagement.

Il fut donc à jamais détruit, ce mur de séparation qui, depuis tant d'années, divisait entre eux les membres de la famille humaine ; le riche apprit le danger de ses richesses, et en se détachant d'elles par l'aumône, il mérita la récompense du pauvre ; le pauvre, au contraire, tant délaissé, tant dédaigné, tant de fois livré sans pitié aux horreurs d'une existence qui n'était vraiment qu'une longue agonie, apprit à son

tour le mystère de son bonheur, et nouveau Lazare, il sortit de son tombeau revêtu de la vie de celui qui, pour assurer ici-bas même la preuve de la dignité du pauvre à ses yeux, nous déclare que le recevoir, c'est le recevoir lui-même, le nourrir, c'est le nourrir lui-même, le couvrir de vêtements, c'est le vêtir lui-même, en un mot, que tout ce qui sera fait au dernier des siens, il le récompensera ou le punira [comme étant fait à sa propre personne.

M. Malbeste avait puisé dans le cœur de son Dieu cette charité dont il ne cessa de donner les plus éclatantes preuves.

Choisissons ces faits particuliers.

C'était à l'un de ces jours où, fidèle à la sainte coutume qu'il avait établie, et que ses successeurs, héritiers de sa bienfaisance, ont toujours continuée depuis lui, ce père de tous les infortunés distribuait à chacun des pauvres de sa paroisse le pain

qui les nourrissait. Au milieu des touchantes paroles qu'il avait l'habitude de leur adresser, en même temps que sa main charitable leur donnait son aumône, on lui annonce que des personnes riches et de la plus haute distinction se trouvent dans ses appartements et désirent lui parler.

Un de ces hommes du monde qui ne connaissent de grandeur véritable que celle de la naissance, de la fortune ou de la réputation, eût volé sans retard où l'appelaient ces grands de la terre. Un pauvre ! il est si peu de chose dans l'ordre des pensées humaines ! Pour comprendre sa grandeur, il faut pénétrer dans la pensée de Dieu, et cette pensée est cachée au monde ; c'est que le pauvre est un autre Jésus-Christ.

Plein de cette grandeur de la foi auprès de laquelle disparaissent toutes les grandeurs des hommes, M. Malbester répondit par ce mot si digne de sa foi et de sa charité : — *Priez ces personnes de m'attendre, car mes pauvres ont faim, et eux ils ne peuvent*

attendre. Et tous ces pauvres s'en allaient, et se disaient avec attendrissement les uns aux autres : L'avez-vous entendu ? Oh ! voilà ce qui s'appelle être père des malheureux !

C'était bien le nommer, puisqu'il avait pour eux tous les sentiments d'un bon père pour ses enfants, comme eux ils l'aimaient en enfants qui chérissent un père !

On se souvient de ce trait d'admirable confiance de cette femme malade qui vint un jour à Jésus-Christ, se disant en elle-même : *si je touche seulement le bord de son vêtement je serai guérie.* Cette confiance de l'hémorroïsse attachait en quelque sorte aux pas de celui qui se faisait gloire d'être l'image du Sauveur dans son amour pour le malheur, tous les pauvres de sa paroisse ; ils lui pressaient les mains, ils touchaient sa soutane, ils l'accompagnaient de leurs bénédictions, ils lui demandaient le pain promis de Dieu pour chaque jour, et la main de leur provi-

dence terrestre s'ouvrait toujours pour le leur accorder.

En vérité, vous donnez trop aux pauvres, lui dit une fois une personne amie, *bientôt vous verrez qu'à peine il vous restera de quoi vivre vous-même;* et de cet air gracieux qui charmait tant en lui, il répondit à ce reproche qui faisait toutefois son plus bel éloge : *Ne craignez jamais pour moi, car Dieu pourrait-il me manquer ? d'ailleurs un prêtre en a toujours assez pour ses propres besoins.*

Il commença à faire, dit l'historien sacré, parlant de Jésus-Christ, et il enseigna son peuple. Tel est l'exemple que suivit M. Malbeste. Détaché de tout bien terrestre, plein de confiance au Seigneur, il pratiquait les œuvres d'une charité parfaite, et prêchait ensuite à ses paroissiens la doctrine de la soumission filiale à celui qui est le père de tous les hommes. Il pouvait donc bien avancer dans toute la conviction de son âme et de sa foi, que Dieu

ne lui manquerait jamais. Voyez les lis des champs, voyez les oiseaux du ciel, c'est le père céleste qui les fait croître, c'est encore lui qui les nourrit, pourquoi donc craindrait-il pour les besoins de la vie ? Comme un tendre enfant repose avec sécurité sur le sein de sa mère, ainsi le saint vieillard aimait à goûter son repos sur le cœur de son Dieu : *Le Seigneur ne me manquera pas* ; ce mot révèle toute son âme.

Oh ! oui, sans doute, il faut avoir une charité inépuisable en son cœur, pour trouver à chacune des souffrances de l'humanité sa consolation et son remède, et cette charité est bien digne de notre admiration ; mais j'oserai dire, que bien plus admirable encore est ce céleste amour, alors qu'il nous fait nous oublier nous-mêmes au milieu de tout ce que le monde peut offrir de plus capable de flatter ici-bas l'amour-propre de l'homme, alors que non content de nous porter à nous oublier nous-mêmes pour

les autres, il nous fait exercer jusque dans les moindres détails, les œuvres si douces de la miséricorde. Que j'aime à contempler cet ange de Dieu, M. Malbeste allant lui-même porter aux pauvres l'aumône qui doit les soutenir dans leur misère, entrant en leur humble demeure; exhortant les parents, bénissant les enfants, prenant intérêt aux peines des uns, souriant de plaisir au langage innocent comme aux jeux des autres! Que j'aime à le voir rentrer dans son presbytère, fatigué de ses visites, raconter le bonheur qu'il a éprouvé, dire la reconnaissance des malheureux auxquels il est allé offrir des consolations, et disposer pour chaque jour de nouveaux bienfaits, de nouvelles fatigues et de nouvelles grâces.)

La gloire du guerrier est belle, je l'avoue; celle du savant est digne d'envie; mais plus belle et plus digne d'envie est la gloire qui ceint le front de l'homme, ami du pauvre; c'est la seule ici-bas qui

soit toujours pure et toujours bénie de tous. Le guerrier fait verser des larmes, sème la terreur et marche accompagné du désespoir et de la mort ; celui-ci tarit la source des pleurs, et l'espérance accompagne ses pas ; le savant recherche, invente, s'entoure d'applaudissements ; mais que de recherches vaines et souvent inutiles au bonheur de l'humanité ! mais que d'inventions qui ne porteront jamais en des cœurs froids et infatués de leur science la moindre étincelle de sensibilité ! Celui-ci, au contraire, n'aspire qu'au soulagement de ses semblables ; il souffre de leurs douleurs, il se réjouit de leur joie ; toute sa science est celle de la charité de Jésus-Christ , et cette charité divine, c'est donner, c'est consoler, c'est traiter le pauvre en ami.

Pendant plus de dix années j'ai reçu de lui des secours qui m'ont aidée dans ma misère, me disait un jour une femme indigente, en me parlant de M. Malbeste , et jamais il ne m'a donné son aumône sans un mot bien-

veillant sur ma santé et sans m'exhorter à souffrir pour le bon Dieu.

Telle fut la gloire du pasteur de Sainte-Élisabeth !

Mais puisque je passe en ce moment en revue chacun des titres de M. Malbeste à l'édification publique, dois-je oublier cet amour si tendre qui remplissait son cœur pour celle que l'Église appelle avec tant de vérité *la mère des pauvres*, et que lui-même, dès son enfance, il appelait simplement *sa mère* ?

On se souvient de sa confiance filiale et constante en Marie, au milieu des épreuves cruelles dans lesquelles se passèrent les jeunes années de son sacerdoce.

C'était déjà pour lui un immense bonheur, que de voir prospérer dans sa paroisse la dévotion par excellence du saint Sacrement de l'autel ; cependant il lui manquait encore une satisfaction pour compléter sa joie. Marie le pressait aussi de son amour, et il voulait que son nom

sacré se joignit à l'adorable nom de son fils dans les hommages de ses paroissiens, comme ils étaient unis dans les sentiments de son âme reconnaissante. Il conçut donc la pensée de laisser à sa paroisse un signe permanent de son dévouement à la Mère de son Dieu, en formant une assemblée d'âmes fidèles et tout particulièrement consacrées au service de Marie. Pour leurs obligations, elles s'engageraient à l'imitation des vertus de celle qui devenait ainsi leur protectrice spéciale ; pour leur gloire, elles se revêtaient publiquement de sa livrée.

Cette pensée une fois conçue devant Dieu, M. Malbeste la mit à exécution, et, l'année 1818, se fonda, sous sa direction, la Confrérie de la sainte Vierge, association de jeunes personnes vertueuses, qui, sous l'étendard de Marie, s'est agrandie jusqu'à ce jour, toujours nombreuse, toujours édifiante, et aujourd'hui dirigée par la sage administration d'un prêtre que

notre bon curé connut enfant , qu'il vit croître, sous ses yeux, dans la pratique des vertus chrétiennes , et qu'il aima jusqu'à son dernier instant.

Ce premier pas de l'institution de la confrérie de la sainte Vierge en amena bientôt un autre qui en était la conséquence : le mois de Marie. Il était si doux pour son cœur de pouvoir, au moins en partie, réaliser le vœu qu'il avait formé autrefois , d'étendre de tout son pouvoir le culte de la Vierge , mère de Jésus.

Un jour que ce mois touchait à sa fin , M. Malbeste voulut en clore lui-même les pieux exercices , et parce qu'il savait bien que le propre de la religion est d'imiter ce que nous vénérons, et qu'ainsi les fêtes ou les mémoires des saints , sont pour nous comme autant de voix qui nous appellent à marcher sur leurs traces ; il mit devant les yeux de ses enfants , Marie , le divin exemplaire proposé à leur imitation, et dans l'élan de son zèle il s'écria :

« Qu'ils devaient être transportés d'admi-
 « ration ces heureux Juifs qui eurent le bon-
 « heur d'entendre celui qui est la sagesse de
 « Dieu même, et d'être les témoins de ses
 « merveilles ! Il ne faut donc pas s'étonner
 « du ravissement de cette femme d'Israël
 « qui s'exhale par ce cri si naturel au cœur
 « d'une mère, car elle devait l'être : *Que*
 « *bienheureuses sont les entrailles qui vous*
 « *ont porté ! que bienheureux est le sein*
 « *qui vous a allaité !* Oh ! oui, sans doute
 « elle était heureuse cette divine mère du
 « Sauveur d'avoir ainsi porté celui qui ve-
 « nait racheter le monde ; mais bien plus
 « heureuse, dit saint Augustin, s'appuyant
 « sur la réponse de Jésus-Christ, bien plus
 « heureuse de l'avoir porté dans son cœur !
 « heureuse de lui avoir donné le lait de ses
 « chastes mamelles ; oui, mais bien plus
 « encore d'avoir accompli la volonté du
 « père céleste ! heureuse d'avoir été choisie
 « parmi les créatures pour être celle en
 « qui devait naître le Messie ; oui encore ,

« mais enfin bien plus heureuse d'avoir
 « justifié ce choix du Seigneur par sa fidélité et ses vertus ! »

« De ces paroles de Jésus-Christ et d'un
 « père de l'Église, que faut-il conclure,
 « sinon la stricte obligation où nous sommes de retracer en nous les vertus dont
 « elle est après Jésus le plus parfait modèle. »

Après ces paroles générales, il lui restait à montrer les vertus de Marie, et il en choisit deux principales parmi celles qui brillèrent en elle d'un plus vif éclat : c'est ainsi que dans un parterre où mille fleurs variées étalent aux yeux la richesse de leurs couleurs, une main délicate choisit, pour en former un bouquet, celles que distinguent leurs parfums et leur beauté.

Dans Marie c'est d'abord sa pureté tout angélique.

« Il lui avait été donné, dit M. Malbeste,

« de comprendre que le don céleste de la
 « chasteté est l'image la plus parfaite de la
 « sainteté de Dieu , et l'holocauste le plus
 « agréable qu'une créature puisse offrir
 « au Seigneur. Elle fit donc à Dieu l'of-
 « frande volontaire de son corps et de son
 « esprit , et quoique revêtue d'une grâce
 « toute spéciale, quelles précautions ne la
 « vit-on pas prendre pour la conservation
 « de son précieux trésor ? Quel soin à s'é-
 « loigner des dangers du monde ! Jamais
 « Marie n'entra dans le commerce du
 « siècle ; jamais elle ne chercha les com-
 « pagnies amies des joies bruyantes ; ja-
 « mais elle ne trouva de charmes dans les
 « divertissements et les plaisirs ; un ange
 « lui-même trouble sa belle âme : c'est que
 « son commerce unique était avec Dieu ,
 « et ses seuls entretiens étaient au ciel. »

Heureux commerce ! saints et doux en-
 tretiens ! lorsqu'on aime ainsi son Dieu , et
 quand Dieu communique ainsi les dons de

sa grâce , le monde est vraiment peu de chose !

« Son bonheur est dans la dissipation ;
 « sa joie est trop souvent dans le crime, et
 « ses jours s'écoulent trop souvent encore
 « dans les remords ; car le plus grand de
 « tous les maux est d'étouffer à force de
 « plaisirs le cri de sa conscience ; mais
 « Marie , notre ange de virginité , garde
 « son cœur dans la crainte, et la crainte la
 « garde dans sa pureté toute céleste : tous
 « ses jours sont des jours calmes et heu-
 « reux, parce que là où est la vertu, là est
 « Dieu , et où Dieu règne , là est aussi le
 « bonheur. »

J'abrège les citations.

Une autre vertu, dit M. Malbeste, a brillé du plus vif éclat dans Marie, c'est la charité :

« Et cette charité allume en son âme un
 « amour si grand pour son Dieu, qu'elle
 « s'offre à lui sans réserve, ne retranchant

« rien de son sacrifice , ne retenant rien de
 « son holocauste ; elle rompt tous les liens
 « qui pouvaient l'attacher au monde, elle
 « *oublie son peuple et la maison de son père,*
 « et Dieu devient son unique partage, l'u-
 « nique centre de ses affections. Heureuse
 « Vierge , dont les yeux ne se lèveront
 « plus que pour contempler son éternelle
 « beauté, dont les mains n'auront plus de
 « mouvements que pour des actions qui lui
 « soient agréables, dont la bouche ne s'ou-
 « vrira plus que pour le louer et le bénir,
 « dont l'âme, en un mot, n'aspirera plus
 « qu'à l'aimer ! »

« Dieu est sur son cœur comme un sceau
 « précieux ; il en garde les avenues, et rien
 « n'en sort qui ne parle de ses grandeurs,
 « qui ne glorifie son saint nom, qui ne célé-
 « bre ses infinies miséricordes. Le prophète
 « disait autrefois que la méditation était la
 « flamme à laquelle s'allumait le feu de son
 « amour, et Marie a puisé et puise dans la
 « prière la charité qui la dévore. »

« Oh ! qui pourrait dire les saintes ar-
 « deurs dont elle est embrasée, les douces
 « effusions de sa tendresse en présence de
 « son Dieu ? Qui pourrait exprimer cet es-
 « prit d'intelligence qui pénètre en elle et
 « lui découvre dans la prière les éternelles
 « vérités ; cet esprit de recueillement et
 « d'attention qui la dégage de toute vue
 « trop humaine et efface en son souvenir
 « toute pensée de la terre ; cet esprit de
 « contemplation qui occupe toutes les puis-
 « sances intérieures de son âme, et la livre
 « tout entière aux saintes méditations de
 « la bonté de son Dieu ? »

Dans son impuissance, il s'arrête à ces
 vœux, et adorant dans Marie les dons de
 Dieu sans les expliquer davantage, il ne
 trouve plus de voix en lui, que pour attirer
 ces âmes qui l'écoutent à l'imitation des
 vertus de celle qui les engendra toutes à la
 croix de son fils. D'ailleurs, faibles que nous
 sommes pour le bien, poussés comme in-

vinciblement vers le mal , tentés par nos passions, séduits par le monde, nous avons besoin de Dieu ; et quelle voie plus simple que la médiation de Marie, pour faire monter jusqu'à lui les accents de notre prière?

« Élevons donc vers elle, et nos vœux et
 « nos cœurs; que n'avons-nous pas en effet
 « à espérer de sa protection puissante, et
 « de sa bienfaisante intercession? Si Marie
 « n'exerce pas un pouvoir égal à celui de
 « Dieu, elle est du moins une avocate zélée
 « qui appuiera nos sollicitations; si elle
 « n'est pas l'arbitre suprême des grâces,
 « elle est une médiatrice puissante qui les
 « demandera pour nous; si elle n'exauce
 « pas nos vœux par elle-même, elle est une
 « mère tendre qui les portera au pied du
 « trône de son fils; et que pourrait-il re-
 « fuser à celle qu'il a comblée de ses dons
 « et qu'il a couronnée de sa gloire? »

« Vierge sainte, jetez sur nous un œil
 « de bonté; que par vous; se répandent en

« nos âmes ces grâces dont vous êtes le canal , et que par votre divine entremise
 « encore, les pécheurs se convertissent; que
 « les justes se maintiennent en la charité ;
 « que tous enfin nous jouissions avec vous
 « de la gloire , prix éternel de la vertu. »

Ces élans de piété , ces effusions de son amour étaient comme autant de traits qui allaient au cœur de Dieu , le perçaient ; et de ce cœur percé s'épandaient sur la famille du bon pasteur les bénédictions les plus abondantes et les plus sensibles ; car à chaque année s'accroissait à un tel point le nombre des fidèles , que l'église , qui ne possédait alors qu'une nef et qu'un seul collatéral, à droite, ne pouvait plus suffire à leur affluence.

M. le comte de Chabrol , alors préfet de la Seine , en reçut avis de M. Malbeste , et grâce à l'heureuse et active intervention de M. Bellard , procureur général du département et président de la fabrique , des

travaux considérables commencèrent en 1823.

Derrière l'autel, adossé à un mur existant à l'endroit où se trouve aujourd'hui la grille du chœur, se construisit le chœur actuel. Un second collatéral au côté gauche symétrisa avec le collatéral du côté droit, et tous deux se joignirent derrière l'ancien chevet, qui fut percé d'arcades; enfin le chœur des religieuses devint la chapelle de Sainte-Élisabeth.

Quoique tout allât à bien, il y eut néanmoins quelque hésitation dans l'autorité civile au sujet de la construction de la chapelle de la Sainte-Vierge; mais Dieu avait à récompenser la tendre et persévérante confiance de M. Malbeste envers Marie, et devant Dieu tout céda; car entouré par lui d'une influence qui devait triompher de tous les obstacles, M. Bellard obtint enfin ce qui faisait l'objet des vœux du bon pasteur.

Oh! que son cœur dût battre de plaisir et

de sainte reconnaissance pour son Dieu ! Bientôt il verrait son église agrandie , et la multitude de ses enfants grossir au pied des autels ; bientôt les offices auraient plus de splendeur , et ses prêtres un champ plus vaste à l'exercice de leur zèle ; bientôt il serait au comble de la joie ! Ce moment arriva enfin , et vers les derniers jours de décembre 1828, il put entrer en possession de toute son église , que bénit solennellement M. l'abbé Jalabert , alors vicaire-général du diocèse.

Sainte-Élisabeth devint dès cette époque une des plus intéressantes paroisses de Paris.

Me permettra-t-on ici , en ma qualité de prêtre du clergé de cette église, et à raison de mon titre d'enfant du meilleur des pasteurs , de donner à M. Malbeste cet éloge que seul peut-être il a droit de recevoir , c'est qu'il eut le talent et le bonheur de n'obtenir jamais de l'autorité archiépiscopale que de jeunes prêtres qui , sortant

du séminaire et pleins encore de la ferveur de leur noviciat ecclésiastique , se façonnaient facilement à toutes les habitudes , comme au caractère de la paroisse. Guidés en effet par les lumières de son expérience , autant qu'animés par la puissance de sa sainte vie , ils entraient aussitôt avec joie dans cet esprit de famille qu'en bon père il avait pris à tâche d'établir invariablement dans son clergé. Dans tous , un seul cœur , une seule âme , un seul désir pour le salut de leurs paroissiens ; c'est que dans tous il y avait amour et reconnaissance pour leur pasteur.

Il y a peut-être en moi un certain orgueil à rappeler ces souvenirs , mais ils sont glorieux pour la mémoire de M. Malbeste , je ne puis donc me taire ; du reste , la gratitude est là qui me presse encore de dire toute sa bonté pour ses prêtres , tout son zèle à leur être utile. Dans leurs peines , ami plein de tendresse , il les consolait ; dans leurs besoins , père plein de

sollicitude, il les soulageait ; dans l'exercice de leur ministère, confrère plein de charité, il se plaisait à les aider, toujours prenant pour lui l'œuvre la plus laborieuse et la plus difficile, toujours disposé à se fatiguer lui-même pour leur épargner de trop grandes fatigues ; et ne soyons pas surpris de son zèle ; il avait appris à l'école du grand apôtre, que celui qui est placé à la tête de ses frères, doit se regarder comme l'un d'eux, loin de les traiter en maître ! C'est pourquoi de ses prêtres il en faisait ses amis, ses conseillers, ses confidents les plus intimes. Pour eux, le commandement le plus doux ; pour eux, les paroles les plus flatteuses ; pour eux, les prévenances les plus délicates.

Bon père, vous saviez que vos prêtres n'étaient pas insensibles à tant de bontés, car Dieu leur inspirait pour vous une affection filiale, un amour de vénération, un dévouement sans bornes. Oui, nous l'écoutions avec bonheur, quand il nous

parlait ; nous lui disions que nous l'aimions , et il était joyeux à son tour de nous entendre.

Un jour, avec son air aimable et riant , il me dit à moi , le plus jeune de ses prêtres : « Celui-ci est mon fils Benjamin, que « j'aime bien tendrement. » Douce parole ! C'est ainsi qu'il captivait les cœurs ! c'est ainsi qu'il savait rendre facile et pleine d'affection l'obéissance de ceux qu'il avait sous ses ordres !

On a dit que ce sont les circonstances qui font les hommes ; oui , mais j'ajoute aussi , que ce sont les circonstances qui montrent les vrais amis , et M. Malbeste en vit naître une qui dut le consoler de son mal par les preuves de bienveillance qu'il reçut à cette occasion de toute sa paroisse.

Le 30 juin 1830, à l'installation de M. l'abbé Hautain, nommé à la cure de Montmartre, il eut une attaque de paralysie. Oh ! que chacun trembla pour une vie si précieuse ! Ses prêtres pleuraient , les pauvres pleu-

raient , les riches pleuraient, et tous, prosternés devant Dieu, ils lui demandaient leur père, leur Providence, leur ami. *Frappez, et il vous sera ouvert*, a dit le Sauveur. Eh bien , on frappa au cœur de Dieu , et Dieu ouvrit son cœur , et il en sortit la consolation qui passa bientôt dans toutes les âmes; le mal céda à tant d'instantes prières , et le bon pasteur put jouir à son aise de la consolation de voir toute l'étendue de l'affection qu'il avait inspirée. De toutes parts, arrivèrent des félicitations sur son rétablissement, des vœux pour la continuation de sa santé ; il semblait que chacun fût frappé dans lui , et que dans lui aussi chacun renfermât sa joie.

Souvent le monde a dit pour s'exempter des œuvres de la bienfaisance, que le pauvre est ingrat, et sous ce prétexte injurieux le pauvre est resté sans secours. Tout en repoussant avec force la trop grande généralité de ce principe , je veux cependant admettre que parfois quelques-unes de ces

âmes malheureuses oublient les bienfaits qu'on leur a prodigués ; qui ne sent combien la misère et la mauvaise éducation sont deux conseillères perfides ? Oui , tout ces pauvres qu'on accuse seraient , sans aucun doute , moins ingrats s'ils étaient plus éclairés ou moins pressés par le froid et la faim. On tremble quand on est faible, et que devant soi se présente un ennemi terrible ; et quel ennemi plus cruel que l'indigence ? Quand elle est là , hideuse , et suivie de son cortège de maux , ne peut-on pas au moins pardonner au pauvre ce que nous n'appelons peut-être son crime , que pour nous débarrasser , avec plus de fondement , de l'obligation de le secourir. Loin de moi l'idée de justifier l'ingratitude , en quelque personne ou dans quelque circonstance que ce puisse être ; un cœur vraiment ingrat est un cœur ouvert à tout ce qui est de passion mauvaise , mais encore une fois le pauvre a tant de souffrance ! Et quand on souffre , on peut être injuste , et

quand on est injuste, on peut être coupable, mais on n'est pas toujours ingrat. Du reste, et pour tout dire en ce mot, lorsque Jésus-Christ nous déclare que c'est lui qu'on aide en aidant les pauvres, ne nous déclare-t-il pas par cela même que c'est à lui d'acquitter la dette de nos bienfaits?

Toutefois il faut se hâter de le publier à leur gloire, c'est que s'il en est, parmi les êtres qui manquent de tout, dont l'âme reste fermée à la reconnaissance, il en est aussi qui savent reconnaître les bontés qui leur ont été prodiguées. Qu'importe les années? qu'importe l'absence? qu'importe un changement de position? Le souvenir du passé est vivant en eux, et quand s'offre à ces hommes obscurs et ignorés l'heureuse occasion de mettre au dehors, les sentiments qu'ils ont renfermés en leur cœur, avec tout le soin que met un ami fidèle à conserver le dépôt d'un ami, quel empressement! quelle cordiale affection! quel dévouement généreux!

Quelques mois après la cruelle maladie qui faillit l'enlever à l'amour de sa paroisse, M. Malbeste éprouve de la manière la plus sensible la reconnaissance d'un de ses pauvres, et ce trait de gratitude fut pour son cœur une douce consolation.

On était en février 1831 ; quelques hommes, aveuglés par la passion , avaient osé porter leurs sacrilèges mains sur la croix de Jésus-Christ, afin de la briser, et alors on put craindre un moment que la religion ne souffrit de cette irritation des esprits. Les églises furent fermées, les vases sacrés furent cachés à tous les yeux ; enfin , chaque famille trembla pour la vie de ceux de ses membres que Dieu avait appelés à son service.

En ce moment d'effroi, un homme se présente au presbytère de Sainte-Élisabeth. — *Où est M. Malbeste?* s'écrie-t-il avec agitation. On hésite à lui répondre. L'ouvrier devine la cause de cette hésitation, et d'un ton propre à inspirer la confiance, il

ajoute : *Oh! soyez tranquilles ; M. Malbeste m'a nourri, moi, ma femme et mes cinq enfants pendant que j'étais pauvre, et maintenant que je travaille, j'ai ma maison et je viens le chercher pour le cacher chez moi. Qui pensera à lui dans la demeure d'un ouvrier ?*

Ce sentiment de si généreuse reconnaissance, aussi bien que ce souvenir précieux de jours écoulés depuis longtemps, émurent jusqu'aux larmes le bon et saint vieillard. Cependant il ne quitta pas son presbytère ; bientôt le calme succéda à l'orage ; le danger disparut.

Ici, revient tout naturellement cet autre fait que je veux dire, quoiqu'il soit arrivé à une époque plus éloignée.

Une de ces femmes âgées et infirmes dont sa charité soutenait la pénible existence, se présente un jour à l'église, implorant la bienfaisance du pasteur. A sa main est un livre de prières, et elle semble fière de le posséder. Elle avait raison ; en

le montrant à ceux qui l'entourent, elle dévoile le secret de toute son affection pour ce livre, c'est qu'elle l'a reçu des mains de M. Malbeste : *et il ne s'est pas contenté de me le donner*, continue-t-elle comme heureuse de se rappeler un semblable souvenir, *mais il a voulu lui-même le chercher chez les libraires et l'acheter pour moi, parce que ma vue baissait.*

Quelle attention délicate, quelle aimable charité d'un côté, et d'un autre quel charme de naïve reconnaissance en cette affection pour un livre ! On a dit, avec vérité, que rien n'est petit aux yeux de celui qui aime, et ce fait le prouve : ce livre est de peu de valeur en lui-même, mais le motif qui le fait donner, mais la peine qui a été prise pour se le procurer, mais le sentiment affectueux qui accompagne le don, voilà ce qui le rend d'un prix inestimable, et comprendre ce prix, c'est attester tout ensemble et la sensibilité de son cœur et sa reconnaissance.

De pareils traits justifient ce que j'ai dit des pauvres.

Cependant, l'âge et les infirmités s'appesantissaient de tout leur poids sur la tête de M. Malbeste , et , quoi que pût faire la tendresse de ses prêtres et de ses amis, le temps marchait , toujours augmentant ses douleurs en diminuant les jours de sa précieuse existence, toujours mettant au cœur de ses enfants une plus grande affection et des soins plus pressés. Son heureuse vieillesse se couronnait ainsi de l'amour et de la vénération de sa paroisse ; elle eût même été couronnée de joie sans une de ces pensées graves que sa foi fit naître et qui devint son tourment de chaque jour, c'est que toujours présent par l'affection au milieu de ses enfants, il était presque continuellement forcé par la maladie de se priver en réalité du bonheur de les voir, *malheureux alors , disait-il , de ne pouvoir plus offrir pour eux le sacrifice de la victime sainte.*

Cette idée l'occupait le jour, l'occupait encore la nuit, et dans cette préoccupation constante de son esprit, il crut entrevoir l'expression de la volonté de Dieu; un scrupule s'empare alors de son âme délicate, et un jour, après de mûres réflexions, rassemblant auprès de lui tout son clergé, il lui annonce sa dernière et inébranlable résolution : c'est qu'il va donner sa démission ! Quel coup pour les cœurs de ses enfants ! Non, non, père, vous resterez, et vos enfants prieront, ils travailleront, ils redoubleront de zèle et d'amour ! Rien ne l'ébranle ; son parti est pris devant Dieu ! Il a entendu le cri de sa conscience, il a entrevu l'éternité, et il ne veut plus penser qu'à s'en rendre digne.

Il écrivit donc à Monseigneur l'Archevêque ; le saint pontife connaissait M. Malbeste, et sa réponse, du 16 octobre 1855, fut le refus de sa demande.

Cependant les termes de cette réponse de Monseigneur de Quélen sont un témoi-

gnage si touchant du parfait désintéressement de ce prêtre , selon le cœur de Dieu , que je crois de mon devoir de la rapporter ici tout entière.

La voici telle que nous la possédons :

MONSIEUR LE CURÉ ,

Tout en m'édifiant beaucoup , la première partie de la lettre que vous m'avez écrite en date de ce jour , m'a sensiblement affligé. L'exposé que vous me faites des motifs qui vous déterminent à remettre le gouvernement d'une paroisse qui vous doit presque tout ce qu'elle est actuellement , me paraît sans doute aussi fort qu'il est triste , et je ne devrais peut-être pas plus hésiter à recevoir votre démission , que vous n'avez balancé à la donner. Toutefois , en lisant avec attention la seconde partie de votre lettre , en considérant les ressources consolantes que le zèle et l'union de vos chers collaborateurs peuvent encore

vous offrir ainsi qu'à moi , je me rassure , et j'ose croire que si la diminution très-sensible de vos forces semble appeler un nouveau pasteur à Sainte-Élisabeth , rien ne saurait remplacer pour cette paroisse , le spectacle de vos vertus sacerdotales et l'appui de votre longue expérience.

C'est pourquoi je vous engage à réfléchir de nouveau devant Dieu, comme je le ferai moi-même, avant de vous regarder comme libre d'un fardeau, pesant sans doute à votre âge , et après tant d'honorables travaux , mais dont vous pouvez encore porter avec avantage pour le diocèse, sinon la charge, du moins la dignité.

Je vous demande donc du délai avant de prononcer définitivement sur votre séparation d'un clergé qui vous vénère comme son modèle , et votre éloignement d'une famille spirituelle qui vous chérit comme son père. L'un et l'autre, j'en suis sûr, auraient à souffrir s'ils se voyaient privés de vos conseils et de votre direction.

L'acte que vous venez de faire doit suffire au repos de votre conscience ; lorsque la mienne m'aura commandé d'y donner suite et de consommer l'œuvre de votre retraite, je vous en avertirai. Jusqu'à là, je désire que cette démarche de votre part demeure entre nous. Toute communication aurait des inconvénients qu'il est important de prévenir.

Je vous dois mes prières, Monsieur le Curé, vous ne serez pas oublié ; ne cessez vous-même de recommander à Dieu mes besoins et ceux d'un diocèse auquel appartient ma vie tout entière ; recevez ici la nouvelle assurance de la tendre affection avec laquelle je suis votre tout dévoué serviteur.

HYACINTHE, archevêque de Paris.

Malgré ces paroles si flatteuses et si rassurantes du saint Archevêque, la pensée de l'éternité occupait si profondément l'esprit

et le cœur de M. Malbeste , que la nuit et le jour il appelait à lui la solitude. Il n'y avait que là, disait-il, qu'il lui serait donné de remercier Dieu des jours que la Providence lui accordait, pour méditer la mort et pour s'y préparer. Il y eut donc de nouvelles instances de sa part pour se démettre de sa charge pastorale, et ces instances ont quelque chose de noble qui n'appartient qu'à des âmes privilégiées ; il y eut aussi de nouvelles prières de la part de son clergé pour le retenir à la paroisse ; rien encore ne l'ébranla. Sa réponse était en ces mots :

*« Je ne puis plus offrir le saint sacrifice
« pour mes enfants , je ne puis donc rester
« au milieu d'eux. »* Sentiment sublime de son devoir ! Et la place, et l'honneur, et la fortune ? il n'en tient nul compte ; une seule pensée l'occupe encore une fois, c'est sa charge de pasteur qu'il ne peut plus remplir et qu'il veut quitter.

Il écrivit donc de nouveau , et dans la crainte d'attrister sa vieillesse, le Pontife,

par sa réponse du 28 octobre, accepta en ces termes honorables la démission du pieux Curé.

MONSIEUR LE CURÉ,

Les instances que vous m'adressez pour obtenir l'autorisation de remettre enfin le gouvernement de votre paroisse me déterminent, malgré le regret que j'éprouve et malgré la douleur que votre éloignement doit causer à vos chers paroissiens, à rompre le lien qui vous attachait à Sainte-Élisabeth et à vous décharger du fardeau pastoral; j'accepte votre démission, et vous exprime en même temps ma reconnaissance pour les soins que vous avez donnés à cette portion du diocèse qui vous avait été confiée. Il ne m'est pas possible cependant de vous permettre de vous isoler et de vous cacher absolument dans la retraite; j'ai désiré vous attacher à mon église mé-

tropolitaine, où votre piété nous offrira encore de bons exemples. Les provisions de chanoine honoraire que je joins ici vous rapprocheront d'ailleurs de moi, en vous donnant des liens de confraternité avec les vénérables membres du chapitre de Notre-Dame.

J'attends pour faire connaître votre successeur, que vous m'ayez annoncé qu'il peut prendre possession sans rien troubler de vos arrangements personnels.

Que le souverain pasteur de nos âmes veuille bien confirmer les vœux et la bénédiction que vous demandez avec tant de foi, à celui dont le cœur et la main les répandent sur vous avec la plus tendre affection.

HYACINTHE, archevêque de Paris.

Le voilà libre !

Maintenant il se livrera à la solitude ; il méditera en silence le mystère de la croix ;

il repassera les jours anciens et contem-
plera les années éternelles ; il s'éloigne
donc de sa paroisse , se retire dans la rue
Saint-Jacques , en face l'église de ce nom ;
et là, il prie , il souffre , il édifie encore le
ciel , comme il ne cesse d'édifier la terre ;
car malgré les douleurs que lui font éprou-
ver ses nombreuses infirmités , tantôt il
reçoit ses prêtres , les entretient de Dieu ,
de sa paroisse , de ses enfants ; tantôt il
laisse approcher de lui ses amis , leur ra-
contant ses mille anecdotes gracieuses ,
leur parlant de leurs familles ou de leurs
intérêts , et chacun était heureux de le
voir , de l'entendre , de le bénir !

Ce sentiment de bonheur qu'il inspirait
si généralement aux autres , cet aimable
et saint vieillard le ressentait également
en lui-même ; la joie brillait dans son re-
gard , éclatait dans ses paroles et rem-
plissait son âme de consolation.

Une fois entr'autres , il la manifesta de
la manière la plus gracieuse et la plus

spirituelle dans une visite qu'il fit , à l'âge de quatre-vingt-cinq ans , à l'Institution des Sourds-Muets : les enfants l'entouraient, lui témoignaient par leurs gestes et l'expression de leurs visages, la satisfaction que leur causait sa présence, et le vieillard attendri leur parlait, car il avait oublié près d'eux leur infortune : ils ne pouvaient l'entendre ! Sous l'impression de ce bonheur, il écrivit aussitôt ces vers qui furent inscrits ensuite dans le réfectoire de l'Institution , comme souvenir de sa visite et comme hommage à son talent :

O vous qui désirez connaître les merveilles
Que le ciel à la terre a daigné révéler,
Voyez comme en ces lieux on entend sans oreilles ,
Comme sans langue on sait parler !

Que de jeunes poètes seraient fiers de cette inspiration du vieillard octogénaire !

Dieu ménageait ainsi à son heureuse vieillesse des jours d'un bonheur bien pur, récompense bien méritée d'une vie entière

de vertus ! C'est que le bon vieillard aimait tant , c'est qu'il était tant aimé !

Un jour il y eut triomphe de cet amour et ce triomphe couronna sa dernière année.

Monseigneur de Quélen avait solennellement et rigoureusement institué dans le diocèse la fête de la Conception Immaculée de Marie, et Sainte-Élisabeth la voulut célébrer avec la pompe qu'elle sait mettre à la célébration de ses fêtes. Une pensée heureuse ajouta encore à son éclat et fit de ce jour un jour de précieux souvenir ; c'est que M. Malbeste lui-même devait revoir et bénir son ancienne famille.

Mais je laisse à un journal de ce temps de rapporter le spectacle qu'offrit alors Sainte-Élisabeth. C'est un témoin, c'est un ami , c'est un prêtre de ce bon pasteur qui l'écrivit , et c'est son récit que je vais transcrire.

UNE FÊTE A SAINTE-ÉLISABETH.

Le monde a ses joies et ses fêtes : laissons-les-lui, car la religion possède aussi les siennes, et à celles-ci la paix de la conscience et la douce mémoire du cœur. Nulle passion criminelle, nul désir coupable, nul crime, et par conséquent nul remords; mais la joie, et le souvenir de la joie qu'on a goûtée, encore une fois voilà la religion et ses fêtes.

Quoi de plus simple et néanmoins quoi de plus capable de réjouir le cœur, que l'arrivée d'un père au milieu d'une famille dont il s'est vu depuis longtemps éloigné! Voyez-le, lui témoignant sa tendresse; entendez-le, lui parlant de son bonheur de la revoir, lui redisant les vœux qu'il a formés et que chaque jour il forme pour elle! Et puis, si ce vieillard vénérable a consolé

les malheureux, s'il a réuni des cœurs divisés, s'il a donné de ses biens à ceux de ses enfants les moins privilégiés de la fortune, quelle joie ! quel élan d'amour ! quel empressement en chacun d'eux à lui prouver sa reconnaissance ! Non, plus de distinction, et l'enfant riche, et l'enfant pauvre, et celui qu'accable la douleur, et celui que la prospérité comble de ses faveurs, qu'importe pour un père ? ses bras s'ouvrent, son cœur s'épanche, on est heureux ! Vrai spectacle de charité !

Telle était dimanche, 8 décembre 1839, l'église de Sainte-Élisabeth.

Un vieillard y officiait au salut, c'était le bon M. Malbeste, chanoine de Paris et ancien curé de cette paroisse. Vingt-quatre ans pasteur et père d'une nombreuse famille, il avait su gagner tous les cœurs, et tous étaient en paix sous sa conduite ; mais Dieu l'éprouva, et le juste se soumit. Une infirmité l'obligea à quitter son poste après plus de soixante années d'un minis-

tère toujours honorable , et depuis quatre années, l'absence le tenait éloigné de tant d'enfants qu'il dirigeait , de tant d'affligés qu'il consolait , et de tant de pauvres qu'il nourrissait. Cependant , larmes , regrets , tout s'est évanoui dimanche.

C'était le jour où se célébrait la fête de la Conception Immaculée de Marie , et à pareil jour, en 1794 , M. Malbeste , alors encore sous le coup de la hache révolutionnaire, avait formé le vœu , conjointement avec mademoiselle Christophe de Beaumont, de propager de tout leur pouvoir le culte de la Conception de la plus pure des vierges. Ce jour était donc bien digne de son cœur, et son cœur ne manqua pas à son amour.

M. Malbeste eut la consolation de se voir assisté de M. l'abbé Jardin , actuellement curé de la paroisse de Sainte-Élisabeth, et de M. l'abbé Lacoste, successeur de ce bon vieillard , et prédécesseur de celui qui les remplace si dignement tous les deux ; puis

à l'autel tous les anciens membres de son clergé, puis après eux tous ceux qui le con-
nurent et l'aimèrent.

Silence ! la bénédiction se donne : c'est un père qui bénit sa famille ; maintenant autre scène, autre consolation. Une marche triomphale se prépare, chacun le presse, chacun l'entoure, chacun lui parle, et ce bon père, malgré son âge, répond à de si nombreuses marques d'attachement ; à l'un, c'est un mot de vieille amitié ; à l'autre, c'est un mot d'encouragement et de tendresse ; à tous, c'est un souvenir affectueux ; jeunes et vieux, connus et inconnus, ils pleurent ! A la sacristie, nouvelles démonstrations ; il faut le voir, l'entendre, lui parler, baiser ses mains paternelles et sacerdotales, et en se retirant il faut dire : O le bon père !

Enfin arrive l'heure du départ ; mais il est nécessaire de passer devant la chapelle de Marie. On y dit des prières, et la confrérie s'y trouve assemblée, il y entre ; les

yeux, les pensées, les cœurs, tout est pour lui. Il s'agenouille et il prie. O saint vieillard ! qu'avez-vous dit à votre mère ? Sans doute vous avez demandé qu'elle bénisse et le père et les enfants ! Allez, votre prière est exaucée, nous serons votre couronne et votre joie ! Il se lève : un mot à ces jeunes vierges, un mot à ce peuple de fidèles ; *priez, priez pour moi, mes petits enfants, aimez bien le bon Dieu et aimez-vous les uns les autres. N'est-ce pas l'apôtre bien-aimé au milieu de ses disciples ?*

La fête est passée, mais le souvenir en reste comme un parfum suave, embaumant encore après qu'on s'est éloigné de la fleur qui l'exhale (1).

Cette journée, qui fut pour le bon vieillard ce qu'est pour le voyageur ou le malade un repos bienfaisant, ranima dans son âme affaiblie par l'âge quelques étincelles

(1) Journal des Villes et des Campagnes, 10 décemb.

de ce feu poétique qui brilla en lui au temps de sa jeunesse.

On a dit que le cygne annonce sa mort par les chants les plus mélodieux : c'est là comme son dernier adieu à la terre qu'il va quitter , et , semblable à l'oiseau de la fable, M. Malbeste sentit se réveiller en lui d'antiques souvenirs par lesquels il semblait dire au monde : Dieu m'appelle, et je vais où il règne.

Ce fut à quatre-vingt-sept ans , peu de temps avant sa mort, et encore tout entier à la joie que lui causa sa bienheureuse soirée à Sainte-Élisabeth , qu'il se rappela de charmants vers du P. Ducerceau sur la vanité des plaisirs du monde.

Ceux de mes lecteurs qui les ignorent me sauront gré de les leur faire connaître.

Purpureum florem, formâ deceptus, amabim,
Venit hyems; rapuitque meum mihi barbara florem.
Huic successit apis, digitum sed acumine læsit.

Post etiam nostros meruit sibi passer amores ,
 At celeri aufugiens lusi me perfidus ala.
 Dilexi et Tircim , mors abstulit improba Tircim.
 Nunc te , Christe , amem , nunc toto pectore amabo ,
 Cui neque bruma potest neque mors inimica nocere ,
 Quique tuos nec , Christe , fugis nec lædis amantes.

Ces vers si pleins de naturel , de fraîcheur et de grâce occupèrent entièrement l'esprit du bon vieillard , et la pensée lui vint de les traduire en sa langue. Le voilà à l'œuvre , mais l'application que demandait nécessairement cette traduction le fatigua , et alors d'affectueux reproches lui furent adressés. Pour toute réponse à ces reproches de ses amis , il répétait son mot ordinaire , que : *Vivre sans s'occuper , c'était mourir*. Enfin les vers furent traduits tels que je les offre ici à ceux qui me liront. Ils n'ont pas la précision du latin , je l'accorde , mais ils en sont la traduction fidèle autant qu'élégante. Il est d'ailleurs un mot que je dois dire pour arrêter toute critique , c'est que ces vers sont l'œuvre

d'un vieillard de quatre-vingt-sept ans, et déjà courbé sous la main de la mort.

J'aimais à cultiver une charmante fleur ;
 L'hiver vient, et détruit l'objet de mon ardeur.
 Une abeille succède à ma folle tendresse ,
 Mais de son dard aigu la perfide me blesse.
 Un gentil passereau la remplace à son tour ;
 Il s'envole et se rit de mon nouvel amour.
 Plus que le monde enfin, je t'aimais, ô Lismène,
 Et la cruelle mort vient de rompre ma chaîne !
 A qui donc maintenant porterai-je mes vœux ?
 A vous, Seigneur, qui, seul, pouvez me rendre heureux !
 A vous, qui dominez les frimas, la mort même ,
 Et qui ne savez fuir, ni blesser qui vous aime !

Ce cri de son âme vers Dieu fut la dernière expression de son amour ; il avait combattu les combats du Seigneur et gardé la foi qu'il lui avait jurée. Le bon pasteur n'avait donc plus qu'à recevoir la couronne, et déjà les anges la tenaient suspendue sur sa tête.

C'était l'octave de l'Épiphanie , et le saint vieillard voulut jouir une dernière

fois de la consolation de recevoir son Dieu. Il appelle son ami, le confient de ses pensées; et quand la voix qui pardonne a confirmé cette âme déjà si pure, dans la pureté des anges, il se recueille : c'est qu'une pensée de foi lui a passé par le cœur, et il est impatient de l'exécuter. O mon Dieu! aidez son courage et son amour! Oui, Dieu l'assistera; pendant que son ami se rend à l'église pour y chercher le trésor qu'il s'apprête à déposer en son cœur, l'heureux vieillard se lève de son lit de douleur, se revêt de sa soutane, de son surplis, de son étole, de toutes les marques de sa dignité de prêtre et de pasteur, et rayonnant de bonheur, au milieu même de souffrances que redouble la fatigue qu'il éprouve, il s'agenouille, et son cœur s'est uni au cœur de son Dieu!

Oh! que belle est l'âme où règne la foi! La maladie, la faiblesse, tout ce qui accable ici-bas l'humanité entière, qu'est-ce que cela en présence de Dieu? On le sent

près de soi , on le voit , on l'aime , et l'amour qui domine dans le cœur redonne la force au corps , disons plutôt que cet amour redonne la vie.

Toutefois le Seigneur arrêta là une vie si édifiante. Quelques jours encore se passèrent ; les douleurs augmentèrent , la mort devint plus proche , et enfin arriva le moment où la main de Dieu se baissa pour le couronner.

A ce moment suprême , alors que la pensée de Dieu occupait toute son âme , et que dans son délire même il n'avait de voix que pour s'écrier qu'*il avait promis à Dieu de ne plus pécher*, une cérémonie touchante se prépara , et le prêtre qu'il aimait à Sainte-Élisabeth lui fit entendre encore des paroles de miséricorde et de soumission.

Que le Seigneur est bon ! Le monde se venge parce que le monde est méchant ; mais le Seigneur est bon , et la faute , le crime même d'un enfant trouvent toujours

leur pardon dans le cœur d'un bon père.

Le mourant a compris ce langage , et , se confiant en la bonté d'un Dieu dont il a prêché si souvent la clémence , il s'humilie sous la main amicale qui le bénit pour la dernière fois.

Heureuse bénédiction ! car dans l'approche de la mort il y a quelque chose de si terrible ! On voit son éternité , on voit ses fautes , et on tremble ! Le juste lui-même n'est pas sans inquiétude : qui est pur en la présence de Dieu ? Prêtre du Seigneur, consolez-vous, l'huile sainte coulera sur vos membres , et c'est elle qui fortifie la foi , et c'est elle qui donne la confiance à l'amour.

Alors le vieillard , qu'illustrèrent plus de soixante années de combats glorieux , puisa dans l'Extrême-Onction la force de mourir ainsi qu'il avait vécu.

Que la religion est consolante au lit des malades ! Comparons-la à tout ce qui respire le plus ici-bas la tendresse du cœur,

toute comparaison sera faible devant elle ; ainsi un ami , un père , une mère , est-il cœur au monde qui soit plus aimant ? Cependant qu'est-ce que cet amour auprès de l'amour d'un Dieu qui vient à son enfant , qui l'environne de sa grâce , qui le revêt de sa force , qui , de sa main paternelle et divine , le détache de terre et l'attache suavement au ciel ?

Le bon vieillard a enfin senti son heure , il rompt ses liens , il pose son âme sur l'âme du Sauveur en croix , et Dieu ceint doucement son front de la couronne d'immortalité.

Le 22 février 1841 le juste a quitté la terre !

Cette mort affligea ses amis ; tous ils s'y attendaient , et cependant cette séparation

de la mort est si contraire à la nature du cœur de l'homme , qu'il est difficile de se défendre , à ces douloureux moments , de cette tristesse profonde devant laquelle tout tombe , force et courage. La foi seule les donne à l'espérance.

Une consolation dernière était néanmoins réservée à Sainte-Élisabeth ; une permission spéciale de Monseigneur l'Archevêque et du chapitre, y autorisa la présentation du corps de son saint pasteur. Une foule immense et tout en pleurs , un nombreux clergé des différentes paroisses, un service solennel , rien ne manqua à la douleur, comme à la reconnaissance et à l'édification qu'avaient imprimées dans les cœurs tant d'années du plus honorable ministère.

Bon pasteur, aujourd'hui que vous repo-

sez de la paix du juste au séjour des élus ,
puissiez-vous du haut du ciel veiller toujours sur vos enfants !

FIN.

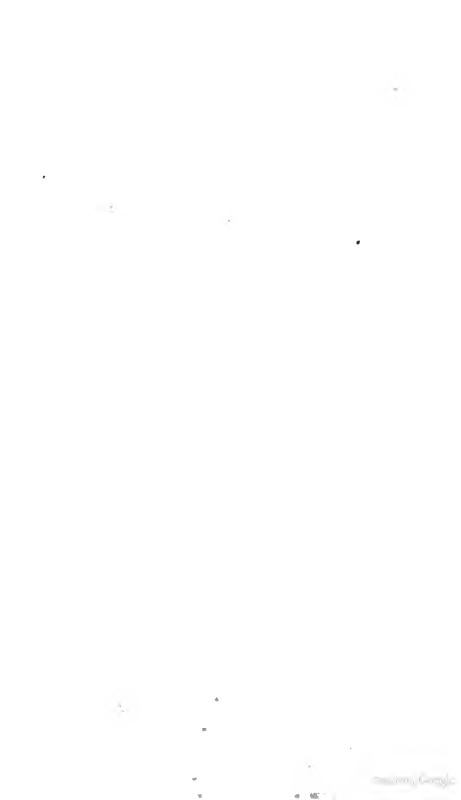
Pendant que s'écrivait le récit de la mort de M. Malbeste , le ciel frappait encore une fois Sainte-Élisabeth dans son pasteur. Oh ! que la vie de l'homme est vraiment peu de chose !

Le jour de l'Assomption de cette année 1842 , la paroisse voyait M. l'abbé Jardin entouré d'un clergé nombreux , et offrant pour elle le sacrifice de la victime sainte , et voilà qu'à peine douze jours se sont écoulés , que le 27 août au matin retentit tout à coup ce cri lugubre : M. Jardin est mort !

En effet, une courte maladie l'avait en-

levé à ses prêtres qui l'aimaient , et à ses paroissiens dont il avait l'estime et l'affection.

Aujourd'hui celui dont j'ai retracé la vie, et celui dont nous pleurons la perte récente , sont réunis dans le ciel comme ils sont renfermés dans la même tombe.



A la même Librairie :

Berthe, ou Mémoires d'une Jeune fille, par Mlle
Alexandrine D. 1 vol. in-12. 1 fr. 75 c.

Les Prières des Amis de Dieu, ou Recueil de Prières
tirées des écrits des Saints et autres grands serviteurs de Dieu,
par M. l'abbé *** 1 vol. 2 fr. 50 c.

Le Bienheureux Henri Suze, de l'ordre des frères pré-
cheurs ; sa vie et ses lettres, par M. Emile CHAUVIN, 1 vol.
in-18. 1 fr. 75 c.

Notice historique sur la vie de M. Pierre Ayotte, fon-
dateur du séminaire du diocèse de Saint-Dié, par M. GUINOT, 1
vol. 2 fr. 50 c.

Blanche de Bourbon, chronique du XVI^e siècle, par
Mlle Alexandrine, auteur de *Berthe*, 1 vol. 2 fr.

Vie D'overberg, par Schubert, professeur d'histoire na-
turelle à l'université de Munich, traduite de l'allemand, par
M. Léon BORÉ, 1 vol. in-18. Prix. 75 c.

Vie de Victorine de Galard Terraube, un volume
in-12. 1 fr. 75 c.

Gabrielle-Claire, ou le Lys parmi les Ronces, par A. de
LESTOILLE, 2 vol. 6 fr.

Souvenirs du petit enfant, Contes à la jeunesse, par
Mlle ÉLISE MORREAU, 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.





This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

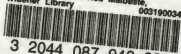
Please return promptly.

Fr 9073.21

Vie de Michel Charles Malbeste,

Widener Library

003190034



3 2044 087 946 984